JEAN TARDIEU

THÉÂTRE DE CHAMBRE

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

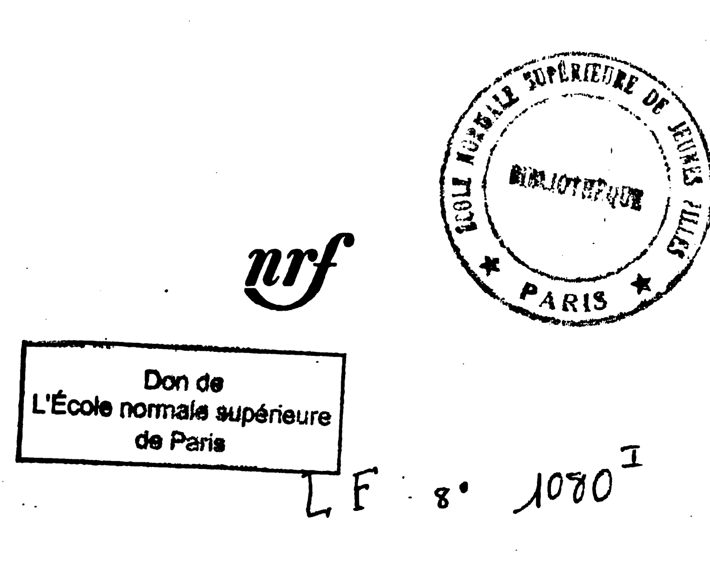


GALLIMARD

JEAN TARDIEU

Théâtre de chambre

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE



GALLIMARD

AVANT-PROPOS

Pour la première édition de ce recueil, j'avais écrit quelques lignes de préface, que j'ai, finalement, renoncé à publier : des essais dramatiques de format réduit ne me paraissaient pas mériter un « fronton », ornement inutile ou trop lourd pour un mince édifice.

Certes, je n'ai pas changé d'opinion; cependant, depuis lors, les petites pièces dont il s'agit ont fait un singulier chemin, non pas seulement en France, mais dans le monde. Traduites en sept ou huit langues, elles ont été jouées, en divers pays, dans un nombre considérable de villes, représentées des milliers de fois, par des troupes de comédiens « professionnels » ou « amateurs », sur de multiples scènes riches d'enthousiasme et souvent riches de talent, mais presque toujours pauvres de moyens (théâtres dits « d'essai » ou « d'avant-garde » ou « de poche », théâtres d'étudiants, etc.), si bien qu'aujourd'hui ce serait faire injure à tant d'amis proches ou lointains que de ne pas saisir l'occasion de l'actuelle réimpression pour continuer avec eux le dialogue.

Que ces quelques pages soient aussi une réponse aux critiques, historiens et essayistes dont les ouvrages, si pénétrants et si bien documentés, contiennent des passages ou des chapitres consacrés à mon œuvre théâtrale. Je pense en particulier à R. Champigny, Marianne Kesting, G. F. Morteo, P. Pörtner, L. Pronko, Paul-Louis Mignon... Je mets à part l'un des premiers en date : Martin Esslin, qui m'a rangé dans la poignée d'écrivains généralement groupés sous l'étiquette « Théâtre de l'Absurde ». Bien que cette appellation, à mon avis, ne concerne ni une véritable école, ni une tendance homogène, mais une rencontre entre des écrivains

indépendants dont le souci commun était de renouveler les contours et les contenus de l'art théâtral, le terme a été lancé et bien lancé, puisqu'il a été très souvent repris et puisqu'il fait, en somme, autorité.

Quoi qu'il en soit, je recopie ici un passage de l'ancien « préambule », que j'ai d'ailleurs utilisé, à l'époque, pour répondre à des enquêtes ou à des interviews et qui me paraît toujours valable. De plus, allant au-devant des analyses auxquelles j'ai fait allusion, ce texte donnait d'avance raison à tous ceux qui m'ont puissamment aidé à faire comprendre mes intentions.

« ... J'ouvrais par intervalles la porte de ce grenier : mon " théâtre de chambre ". Je percevais les fragments dispersés d'une comédie, les bribes incohérentes d'un drame. J'entendais quelques rires, des éclats de voix, quelques répliques furtivement échangées, et je voyais apparaître sous le rayon du projecteur quelques êtres ridicules ou aimables, touchants ou terribles, qui semblaient échappés d'une aventure plus ample et s'en venaient à moi comme s'ils avaient reçu mission de m'intriguer ou de m'inquiéter, en ne m'apportant, de ce monde pressenti, que de lointains échos.

« Je notais ces fragments, j'accueillais ces fantômes de passage, je leur offrais un minimum de logement et de nourriture, mais je ne me souciais pas de fouiller plus avant dans leur passé ou dans leur avenir, ni de savoir si ces apparitions fugitives avaient de plus profondes attaches dans l'atelier des ombres.

« En effet, personnages et situations, lumières et ténèbres, murmures, sourires, soupirs et cris, tout ce jeu de cache-cache dans les corridors de mes songes ne me semblait avoir d'autre raison d'être que de justifier un parti pris rigoureusement et exclusivement esthétique.

« C'est que la tentation est grande, pour un apprenti dramaturge, d'aborder le théâtre par ses moyens plutôt que par ses fins, de s'intéresser à l' " objet scénique " plus encore qu'au " sujet " de la pièce, de commencer chaque fois par un prétexte formel et de s'efforcer ensuite, mais ensuite seulement, de faire entrer dans ce cadre les significations et les valeurs, bref de chercher l'humain par et à travers le rituel.

« C'est pourquoi, j'ai un moment songé à classer ces esquisses ou " études " par catégories, telles que : Comédies du Langage,

Comédies de la Comédie. Monologues et Dialogues, Rêve et Cauchemar, en donnant à chaque pièce un sous-titre qui la situait dans sa série. Par exemple : " L'arbitraire des mots ", " L'arbitraire des usages ", " La comédie des apartés ", " La comédie du drame bourgeois ", " Le temps accéléré ", " La scène vide ", " Danse macabre ", etc. »

Je n'ai rien à redire aujourd'hui à ce que j'écrivais autrefois, si ce n'est que j'ai renoncé à ce classement : il n'aurait été que l'ébauche encore incomplète d'un ambitieux projet, déjà formé en secret cependant, c'est-à-dire d'une Thématique où se révélerait à plein mon penchant pour la démarche créatrice des musiciens lorsqu'ils composent à partir d'une volonté abstraite et non d'une représentation imitative, ni d'une figuration quelconque.

A l'horizon de cette recherche, j'avais rêvé d'explorer méthodiquement, dans ses formes passées et dépassées comme dans ses possibilités futures, la grande machinerie mentale et physique que l'on appelle le Théâtre. Cette entreprise aurait même dû me conduire logiquement, toutes proportions gardées et tout respect dû à l'immense génie de J.-S. Bach, à composer un « Clavecin bien tempéré de la dramaturgie », catalogue des structures, des moyens et même des « effets » (anciens et nouveaux) où l'on serait parti des thèmes les plus simples pour arriver aux plus complexes.

Dans la mesure où ces essais avaient donc pour motif un objet *théâtral plutôt qu'un* sujet, *il est bien évident aussi qu'ils tendaient à s'écarter de toute esthétique réaliste, soit en déformant ou transposant le langage, en superposant ou en « surimpressionnant » les plans de signification et en laissant toujours entrevoir « autre chose » à travers les actes et les paroles en apparence les plus naturels.*

Le premier en date de ces drames éclair est aussi le plus court. Il est intitulé : Qui est là? *Écrit en 1946 et hanté par le sens profond de la tragédie historique encore toute proche (après l'extermination des hommes, l'Homme pouvait-il encore être sauvé?), il fut, sur une initiative de Raymond Queneau, publié en 1947 dans la revue* L'Arbalète, *puis remarqué par le peintre anversois René Guiette, qui, avec de jeunes amis comédiens, le mit en scène et en donna quelques représentations d'essai, en mai 1949.*

La volonté de transposition avait été merveilleusement comprise

et traduite. Elle était exprimée non seulement par le décor, les costumes, les éclairages, tout le dispositif scénique, non seulement par la lancinante musique d'André Souris, mais encore par une interprétation très inattendue : les jeunes comédiens avaient été jusqu'à étudier le langage des sourds-muets rééduqués, afin de désarticuler la diction et de lui donner, ainsi qu'aux gestes et aux évolutions des personnages, le caractère halluciné d'un « ralenti » de cauchemar. Ce triple effet produisait une impression d'envoûtement assez étonnante, parfaitement adaptée à l'atmosphère de la pièce, de sorte que celle-ci, qui ne comportait, en réalité, que cinq pages de texte, durait, sur la scène, plus de vingt minutes...

Voici la courte notice que j'avais écrite dans le Programme de cette (pour moi) mémorable création :

« Qui est là? *est une ébauche d'une recherche que je poursuis pour construire un art dramatique nouveau, ni surréaliste, ni réaliste, ni irréaliste, qui ne soit pas non plus arbitraire, mais qui débarrasse le fait dramatique, c'est-à-dire le fait humain, de tout ce qui n'est pas essentiel.* »

Un mot pour un autre *devait donner, peu après, dans le domaine du burlesque et de la comédie éclair, un équivalent de cette poursuite de l'essentiel.*

La transposition, cette fois, était uniquement dans le langage verbal, dans le vocabulaire, et le problème traité se réduisait, en somme, à cette simple question, à cette simple gageure, proposée à la virtuosité des interprètes : comment faire comprendre un « sens » par les gestes et les intonations seulement, alors que l'arbitraire du langage est poussé jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'inintelligible?

Mise en scène et interprétée par Michel de Ré aux côtés d'Agnès Capri et de Barbara Laage, cette esquisse, guère plus longue que la première, fut créée au théâtre Agnès-Capri en février 1950 et connut un succès auquel l'auteur était loin de s'attendre.

Après ces deux tentatives, d'autres ont suivi, dans les deux directions initiales : « poèmes à jouer » et « comédies éclair », variant les tons et les modes, mais toujours condensées et conçues à la mesure des théâtres « de poche » ou « de chambre ». Je citerai ici avec reconnaissance quelques jeunes metteurs en scène qui eurent le courage de défendre ces tentatives : Jacques Poliéri, Sylvain Dhomme, Michel de Ré déjà nommé et, plus récemment, Jacques Perroud à la tête d'une des troupes de la

« Communauté théâtrale » fondée et dirigée par Raymond Rouleau.

Si j'ai, entre-temps, écrit des pièces plus longues (notamment de plus longs « poèmes à jouer »), j'ai conservé un faible pour le petit format. Sans doute est-ce en partie parce qu'il convient mieux à la recherche. Dans cette voie, d'ailleurs, j'ai d'illustres modèles, mais davantage en d'autres arts, la peinture et la musique surtout, comme par exemple les œuvres, presque toujours de dimensions réduites, d'un Klee, d'un Webern, ou encore d'un Erik Satie, auquel Jacques Lemarchand, dans une remarquable préface m'a fait le grand plaisir de me comparer... Et il est vrai (je l'ai déjà dit plus haut) que la musique éveille en moi les tourments de la plus noire jalousie! Et il est vrai aussi que, quand je crois m'en approcher, le verbe que j'utilise est, comme l'a dit un autre observateur perspicace, « à la limite du silence ». C'est enfin pourquoi je termine ici ce trop long avant-propos.

Jean Tardieu
Paris, février 1966.

NOTE. — *La présente édition ne diffère en rien de la première, si ce n'est que l'on a ajouté aux seize pièces contenues dans le recueil la comédie :* Un mot pour un autre, *précédemment intégrée à un autre volume qui porte ce titre.*

Qui est là?

PERSONNAGES

LE PÈRE, *sans âge.*
LA MÈRE, *sans âge.*
LE FILS, *jeune homme.*
LA FEMME, *personnage venant on ne sait d'où.*
L'HOMME, *meurtrier accomplissant un ordre.*

La scène représente une pièce nue et vide.

Au fond, une porte; à gauche, une fenêtre. La porte est fermée. La fenêtre est sombre, car il fait nuit au-dehors. Au premier plan, à droite, une table sur laquelle sont posées trois assiettes. Le Père (à gauche), la Mère (au milieu), le Fils (à droite) sont assis autour. Une lumière égale, quelconque et un peu triste, comme celle d'une salle d'attente de gare, baigne la pièce.

Par la simplicité calculée et presque effrayante de leur jeu (silences, intonations, tantôt pareilles à celles que l'on prend pour parler à un enfant malade, tantôt profondément graves, gestes très lents sauf aux moments pathétiques), les acteurs doivent donner l'impression — bien connue des psychologues — que tout cela « a dû avoir lieu déjà quelque part ».

LE PÈRE, *tournant la tête vers la salle.*

Je suis le père. Voici ma femme et voici mon fils. Au-dehors la nuit est froide et longue, c'est l'hiver, mais ici nous nous

réchauffons les uns les autres, et nous sommes assis à cette table pour apaiser notre faim, en échangeant des propos affectueux.

Un silence.

LE PÈRE *(il fait à lui seul la demande et la réponse, tandis que la Mère et le Fils se taisent, l'œil fixe)*.

Qu'as-tu fait ce matin? J'ai été à l'école. Et toi? Je suis allée au marché. Qu'as-tu trouvé? Des légumes plus cher qu'hier et de la viande à meilleur compte. Tant mieux, l'un compense l'autre. Et toi, que t'a dit le maître? Que j'étais en grand progrès. Va, mon garçon, travaille, tu verras, tout ira bien. Ah! que nous sommes heureux ensemble! Que la nuit est froide et noire au-dehors! Réjouissons-nous de n'avoir pas à sortir...

Une femme surgit de l'avant-scène gauche et interpelle le Père qui écoute et répond sans tourner la tête.

LA FEMME

Bonhomme de père, tu devrais prendre garde! Il n'y a pas que la nuit au-dehors.

LE PÈRE

Que veux-tu dire?

LA FEMME

Prends garde, prends garde! *(Bas.)* Je crois qu'il y a un homme derrière la porte.

LE PÈRE

Que fait-il?

LA FEMME

Je ne sais pas. Il attend.

LE PÈRE

Qu'attend-il?

LA FEMME

Toi, peut-être...

LE PÈRE

C'est bon, je vais aller voir. *(La Femme disparaît. Le Père se lève, va vers la porte, l'ouvre : un homme très grand, vêtu d'une redingote de cérémonie, mais la tête nue, est debout sur le seuil.)* Que voulez-vous?... Vous voulez me parler? Alors, entrez!... Qu'avez-vous à me dire?

En silence, l'Homme empoigne le Père et l'étrangle. Brusquement la fenêtre s'ouvre d'elle-même. L'Homme charge le cadavre sur son épaule et disparaît par la porte. Pendant ce temps, la Mère et le Fils détournent la tête vers la droite en cachant leur visage dans leurs mains et restent longtemps encore dans cette position. La Femme en noir reparaît à droite.

LA FEMME, *après un soupir.*

Et voilà! Ce qui devait arriver est arrivé... au-dehors, la nuit touche à sa fin. Cesse de pleurer, bonne mère et va à la fenêtre! *(La Mère se lève et va à la fenêtre.)* Que vois-tu? Réponds! Tu peux parler maintenant.

LA MÈRE

La campagne est couverte de morts.

LA FEMME

Et le faubourg?

LA MÈRE

Le faubourg est couvert de fleurs.

LA FEMME

Et le soleil, que fait-il?

LA MÈRE

Le soleil est au fond d'une cave, mais ses premiers rayons commencent à passer par un soupirail... *(Elle pousse un cri.)* Ah!...

LA FEMME, *rapidement.*

Que vois-tu?

LA MÈRE

Je vois le père... là... parmi les morts...

LA FEMME

Ne le savais-tu pas, pauvre femme?

LA MÈRE

Si! Mais comme ses compagnons sont nombreux!

LA FEMME, *au Fils.*

Fils, va à la fenêtre et appelle ton père!

Le Fils se lève, va à la fenêtre et appelle, tandis que la Mère revient s'asseoir.

LE FILS

Père, père!... Pè-è-ère!...

LA FEMME

Est-ce qu'il t'a entendu?

LE FILS

Oui! Le voilà qui se lève... Il enjambe les autres morts... Il s'avance vers la maison...

LA MÈRE

J'entends son pas dans l'escalier... C'est lui... *(Le Père, ayant dans son attitude la dignité de la mort, apparaît sur le seuil de la porte restée ouverte. Le Fils se précipite vers lui en criant : « Mon père! » La Mère plonge un instant son visage dans ses mains, puis se relève. La Mère, face au public, sans regarder le Père.)* Qui t'a tué?

LE PÈRE

Ce n'était pas un homme.

LA MÈRE

Qui es-tu?

LE PÈRE

Je ne suis pas un homme.

LA MÈRE

Qui étais-tu?

LE PÈRE

Personne.

LA FEMME

Où donc est l'Homme?

LE PÈRE

En aucun de nous.

LA MÈRE

Pourtant, je me souviens : tu vivais!...

LE PÈRE

En chacun de nous, l'Homme est mort. Il n'est plus, il n'est pas, ou pas encore.

LA FEMME

Où est-il?

LE PÈRE

Cherchons ensemble : un jour, au milieu de nous... il *sera.*

La Mère, le Père et le Fils vont lentement s'asseoir autour de la table.

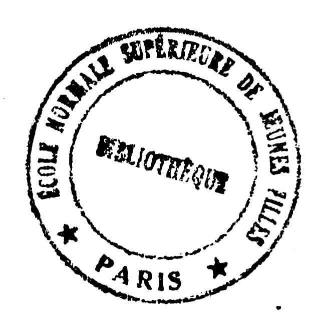
LA FEMME

La fenêtre s'éclaire... *(Une lueur colore en effet les vitres.)* Quelqu'un s'approche... Attendons!...

(1947)

Rideau.

La Politesse inutile



PERSONNAGES

LE PROFESSEUR
L'ÉTUDIANT
LE VISITEUR

La scène représente le cabinet de travail du Professeur. Au fond à gauche un petit couloir, en biais, conduit à la porte d'entrée. Au premier plan à droite, un guéridon supportant des livres, deux fauteuils et un ibis empaillé, derrière lesquels on aperçoit une haute bibliothèque.

Le Professeur conduit l'Étudiant jusqu'à la porte et lui fait ses dernières recommandations. L'Étudiant, un paquet de livres sous le bras, son béret à la main, écoute avec une expression de profond respect.

LE PROFESSEUR, *sentencieux, l'index levé.*

Et surtout rappelez-vous, mon ami, qu'au moment de l'examen, ce qui compte ce n'est pas ce que vous savez, ni ce que vous comprenez, mais ce que vous *êtes*...

L'ÉTUDIANT

Oui, monsieur le Professeur.

LE PROFESSEUR

C'est par *l'être*, et par l'être seulement que vous ferez votre entrée dans la vie.

L'ÉTUDIANT, *extrêmement sérieux et balbutiant.*

Oui, oui, bien sûr, monsieur le Professeur.

LE PROFESSEUR

Je dirai plus : Si vous *n'êtes* pas, vous ne sauriez prétendre à devenir quoi que ce soit... *(Brusquement avec une indignation oratoire.)* Et comment, jeune présomptueux, oseriez-vous paraître à un examen en vue d'obtenir un diplôme d'État, sans vous être assuré au préalable de votre propre existence? Qui se portera garant de votre identité, sinon vous-même, je vous le demande?

L'ÉTUDIANT, *terrifié.*

Je... je... me le demande, en effet, monsieur le Professeur.

LE PROFESSEUR, *avec une douceur paternelle, prouvant ainsi que sa colère n'était qu'un jeu.*

Allons! Je vois que vous vous posez la question essentielle. C'est le premier pas de l'insatisfaction à la curiosité, de la curiosité à la recherche, de la recherche à la déception, de la déception à l'angoisse, et... *(suave)* de l'angoisse au désespoir. Allez, mon ami et bonne chance!

L'ÉTUDIANT, *avec feu.*

Oh! merci, merci, monsieur le Professeur : vraiment... Comment vous... enfin... quel... je veux dire, merci de tout ce que...

LE PROFESSEUR, *lui tapotant l'épaule avec une affectueuse condescendance.*

Mais ce n'est rien, mon ami, ce n'est rien. Je veux que vous fassiez une carrière heureuse et profitable. Et souvenez-vous bien de cette maxime : l'Être est la dignité de l'Homme, comme l'Homme est la dignité de l'Être. *(Il le reconduit jusqu'à la porte.)* Allons, au revoir!...

L'ÉTUDIANT

Au revoir, monsieur le Professeur. *(Le Professeur ouvre la porte, l'Étudiant sort et, dans l'obscurité, se heurte à quelqu'un qui entre.)* Oh pardon!... Monsieur le Professeur, c'est un visiteur pour vous.

LE PROFESSEUR, *majestueusement.*

Faites entrer le visiteur!

L'Étudiant s'éloigne. Entre un homme d'aspect vulgaire, à la fois désinvolte, dédaigneux et comme pensant à autre chose. Il a le chapeau sur l'oreille et il joue avec un trousseau de clés. Dès ce moment, à l'attitude du Professeur, on sent qu'il doit se trouver, par rapport au Visiteur, dans une inquiétante situation de dépendance. Cependant il affecte l'insouciance et la bonne humeur.

LE PROFESSEUR

Eh bien! entrez. Vous me voyez ravi de vous voir... *(Se frottant les mains.)* Comment allez-vous?

Le Visiteur se tait avec une évidente insolence et inspecte nonchalamment la pièce.

LE PROFESSEUR, *plus faiblement.*

J'ai dit : Comment allez-vous? Peut-être ne m'avez-vous pas entendu?

LE VISITEUR, *haussant les épaules.*

Bien sûr que si!

LE PROFESSEUR

Parfait, parfait. Ainsi donc, votre santé est bonne. C'est un plaisir pour moi de l'apprendre. Nous allons pouvoir passer un agréable moment à converser ensemble... Mais au fait, asseyez-vous donc... *(Le Visiteur reste debout.)* Non? Tant pis! A votre aise. Je comprends : vous avez sans doute voyagé assis pendant de longues heures et vous préférez vous dégourdir les jambes? Eh bien, parfait, parfait, comme il vous plaira. Quant à moi, vous me permettrez de m'asseoir, car j'ai eu aujourd'hui une journée bien fatigante. *(Il s'assied.)* Oui, l'enseignement est un bien beau métier, mais si épuisant, ne trouvez-vous pas? *(Épanoui.)* La récompense, c'est de se sentir entouré de toutes ces âmes jeunes, frémissantes, ardentes, pétries d'espérance et de foi! La récompense, c'est le respect que vous témoignent les meilleurs d'entre eux, oui, même les plus espiègles, c'est...

LE VISITEUR, *pointant son index vers le cou du Professeur.*

Là...

LE PROFESSEUR

Hé bé, hé bé, qu'y a-t-il?

LE VISITEUR, *articulant à peine, avec dédain.*

Votre cravate... de travers...

LE PROFESSEUR, *rectifiant sa tenue.*

Oh pardon! Excusez-moi. Je parlais, je parlais, et je ne m'apercevais pas que...

LE VISITEUR, *même jeu.*

Ça n'est rien... Pour le moment!

LE PROFESSEUR, *s'efforçant de sourire.*

D'ailleurs, pardonnez-moi si je parle tant de ma personne! Un sujet bien mince! C'est à vous de me dire quelles sont vos impressions, si vous vous plaisez dans cette ville, ce que vous comptez faire... Parlez, je serai enchanté de vous entendre... *(Le Visiteur regarde en l'air en sifflotant.)* Vous ne sauriez croire à quel point je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Mais peut-être la modestie vous retient-elle de parler? Oui, la pudeur des âmes fières... Mais je vous en prie, considérez-moi comme un ami et faites-moi l'honneur de vous confier entièrement à moi.

LE VISITEUR, *brutal.*

Au-cun in-té-rêt.

LE PROFESSEUR, *qui commence à se sentir mal à l'aise et devient d'autant plus aimable.*

Oh! voyons! C'est vous qui le dites!... mais j'y songe : peut-être désireriez-vous prendre quelque chose : un biscuit, deux doigts de porto? Je vais appeler ma femme...

Il se lève.

LE VISITEUR, *soudain hilare.*

Vous avez une femme, vous! Ah! par exemple! *(Il rit avec cruauté.)* Ah! ah! une femme! ah! non!... c'est impayable!...

LE PROFESSEUR, *très démonté, mais s'efforçant de rester aimable.*

Mais bien sûr! J'ai une femme! la plus dévouée, la plus exquise, la plus...

LE VISITEUR, *sec.*

Ça suffit...

LE PROFESSEUR, *dans un sursaut de fierté.*

Mais à la fin, monsieur, quel jeu jouez-vous avec moi? Que signifie votre attitude envers un homme de ma situation et de mon mérite? *(Se montant un peu.)* Savez-vous bien que vous avez affaire à un professeur réputé, qui vit environné de l'estime de ses collègues, du respect de ses élèves, de l'affection des siens? Je commence à trouver...

LE VISITEUR, *ironique et menaçant, et comme s'il commençait à s'intéresser à la conversation.*

Ah! vous commencez à trouver?

LE PROFESSEUR

Parfaitement, je commence à trouver votre attitude singulièrement offensante à mon égard. A la fin, que me voulez-vous?

LE VISITEUR, *se levant d'un bond et venant regarder le Professeur sous le nez.*

Tu veux le savoir?

LE PROFESSEUR, *terrorisé et reculant vers la gauche.*

Oui, parfaitement, je veux le...

LE VISITEUR, *de plus en plus menaçant.*

Tu veux le savoir, dis? Eh bien, tiens! *(Férocement, il lui donne trois ou quatre gifles violentes avec la paume et le dos de la main. Le Professeur s'écroule sur le sol en renversant le guéridon*

et les livres. Le Visiteur reprenant son calme comme s'il venait d'accomplir un pénible mais nécessaire devoir et se tournant vers le public. Avec gravité.) Je ne vous expliquerai pas cette histoire. Sans doute a-t-elle eu lieu très loin d'ici, au fond d'un mauvais souvenir. C'est de là que je viens, pour vous avertir et vous convaincre. *(A voix basse, un doigt sur les lèvres.)* Chut! Il y a quelqu'un qui dort et qui pourrait m'entendre... Je reviendrai... *(Il s'éloigne sur la pointe des pieds.)* ...demain.

(1947)

Rideau.

Le Sacre de la nuit

PERSONNAGES

L'HOMME, *personnage assis.*

LA FEMME, *personnage debout.*

Tous deux sont jeunes.

La scène représente une pièce vide, plongée dans l'obscurité.

Au premier plan à droite, un homme est assis. Il est éclairé par la lumière bleue d'un projecteur. Au fond à gauche, une grande fenêtre ouverte sur la lueur blanchâtre d'un ciel nocturne plein d'étoiles. Auprès de cette fenêtre, la main posée sur le rebord, une femme jeune et très belle se tient debout. Sa silhouette est dessinée par le reflet de la nuit lumineuse.

Les deux protagonistes parlent sur le ton d'un ravissement continuel, allant jusqu'au délire.

Ils ne bougeront pas de leur place jusqu'à la fin. L'Homme parle face au public, mais s'adresse à la Jeune Femme. Celle-ci lui répond en décrivant ce qu'elle voit au-dehors.

L'HOMME

Allez à la fenêtre, ma beauté, mon amour — et dites ce que vous voyez.

LA FEMME

J'aperçois une étoile dans le ciel.

L'HOMME

Ne voyez-vous vraiment qu'une seule étoile?

LA FEMME

J'en vois une autre maintenant... Et même plusieurs... Et même une multitude!

L'HOMME

Ne voyez-vous rien d'autre sous le ciel?

LA FEMME

Rien d'autre, mon ami.

L'HOMME

Pas même un pauvre nuage?

LA FEMME

Pas même un pauvre nuage.

L'HOMME

Pas même un malin petit esprit, moitié homme, moitié chauve-souris?

LA FEMME

Pas même un malin petit esprit.

L'HOMME

Ne voyez-vous rien sur la terre?

LA FEMME

Je vois des nappes de clarté, sur les arbres des fils d'argent, l'eau qui luit entre les branches, les toits qui scintillent, la route qui va.

L'HOMME

Et pas même, dans tout ceci, des fourgons masqués, ni des troupes en marche, ni des bêtes cornues dressées sur leurs jambes d'hommes?

LA FEMME

Rien de tout cela, mon ami : ni fourgons, ni troupes, ni bêtes cornues.

L'HOMME

Alors, que la paix soit au monde! Alors, aimez-moi comme cette lumière aime cette campagne!

LA FEMME

Je vous aime ainsi, mon amour.

L'HOMME

Remontez vers le ciel! Donnez-moi sa clarté dans votre voix, dans vos paroles.

LA FEMME

J'entends, il me semble... il me semble entendre...

L'HOMME

Qu'entendez-vous?

LA FEMME

J'entends le froissement léger de l'herbe des étoiles, le vol de la vapeur de l'eau, le souffle retenu de l'air.

L'HOMME

J'entends ton regard dans ta voix. Je n'ai pas besoin de me retourner ni de regarder. Cette fenêtre t'appartient. Par toi je sais ce qui se passe au-dehors.

LA FEMME

Il n'y a rien d'autre que le temps. L'espace le contient et l'endort. Je te les donne à pleines brassées.

L'HOMME

C'est à nous de veiller, de veiller sans relâche et sans peur. C'est à nous d'héberger cette nuit suspendue à nos lèvres. Ouvre encore une fois les yeux pour moi, mon amour.

LA FEMME

J'ouvre les yeux pour que tu voies.

L'HOMME

Élève ton regard, mon amour!

LA FEMME

J'élève mon regard aussi loin qu'il peut aller.

L'HOMME

Il va plus loin que lui-même. Il va beaucoup plus loin que toi. Il va même plus loin que ta pensée, ou que tes songes si tu dors.

LA FEMME

Je ne dors pas, je veille à tes côtés.

L'HOMME

Tu veilles par amour et ton regard atteint ce que tu ne peux connaître, puisqu'il plonge dans cette nuit.

LA FEMME

Je sens comme un immense bien-être, dans mes yeux, sur mon front, puis dans tout mon corps.

L'HOMME

C'est la nuit de l'espace qui se mélange à ton regard.

LA FEMME

Mon cœur résonne d'une joie inconnue, haute et profonde comme une voûte.

L'HOMME

C'est l'espace éternel qui descend dans ton esprit et ouvre toutes ses fenêtres.

LA FEMME

Ma bouche ne peut plus parler. Mon âme chante.

L'HOMME

C'est le SACRE! *(Un silence. Reprenant à voix plus basse.)* Les démons et les dieux sont en fuite. Tu as fait alliance avec l'espace nocturne, tu es entrée en communion avec l'innocence du monde. Réjouis-toi dans ce bain de lumière, de miel et de fraîcheur. Renais, blanche et parée pour l'amour, portée sur les ailes du temps immobile, légère dans ma nuit qui t'adore. Viens!

L'Homme se lève. La Femme et lui s'avancent lentement l'un vers l'autre. Arrivés au milieu de la scène, ils se prennent la main et s'en vont lentement vers la droite.

LA FEMME

Je t'accompagne sur la route sans fin.

L'HOMME

Quand viendra le jour, à notre rencontre, souviens-toi que la nuit nous a donné le secret!

Ils disparaissent.

(1948)

Rideau.

Le Meuble

Avant le lever du rideau, on entend une musique essoufflée d'orgue de Barbarie, une polka qui voudrait être gaie mais qui, en fait, est déchirante de tristesse, avec des notes qui manquent et des halètements de mécanique usée.

Le rideau s'ouvre.

La scène, dont on doit réduire les dimensions au minimum, par exemple en fermant plus qu'à demi le rideau, représente une salle quelconque, absolument nue.

Au lever du rideau, l'Inventeur — un homme sans particularité apparente — est assis sur une chaise et lit distraitement un journal, en tournant ou faisant semblant de tourner la manivelle qui, dans la coulisse, côté jardin, actionne l'orgue de Barbarie. De temps en temps, il bâille, se gratte la tête ou consulte sa montre. Il semble attendre quelque chose ou quelqu'un.

On sonne. L'Inventeur se lève, pose son journal sur la chaise, va précipitamment vers la coulisse, côté jardin. Il fait mine d'arrêter la manivelle : la musique s'arrête. Puis il se dirige côté cour. Il disparaît quelques instants dans la coulisse pour reparaître seul, mais en parlant à l'Acheteur qui restera invisible pendant toute la scène et sera supposé assis dans la coulisse, côté cour.

NOTA. — *On peut aussi concevoir que l'Acheteur vienne en scène, mais il n'en sera pas moins muet. Il restera, par exemple, assis côté cour, comme s'il regardait le Meuble, côté jardin. Dans ce cas, il ne fera — jusqu'au moment où il s'écroule, tué par le coup de revolver — que commenter par sa mimique le boniment de l'Inventeur.*

L'INVENTEUR, *à la cantonade.*

Ah! bonjour, monsieur! Vous venez pour le Meuble, pour visiter le Meuble?... Donnez-vous donc la peine d'entrer, c'est ici, au fond, juste devant vous!

Lorsqu'il est revenu au milieu de la scène, il désigne avec satisfaction le Meuble qui est supposé se trouver derrière la coulisse, mais que l'on ne voit pas.

Et voici le phénomène! N'est-ce pas qu'il est beau?... Oui, je lis sur votre visage qu'il produit une forte impression sur vous... D'ailleurs, c'est toujours ainsi. C'est toujours ainsi que les acheteurs réagissent lorsqu'ils se trouvent brusquement en présence du Meuble. L'émotion leur coupe la parole — comme à vous-même en ce moment. Mais remettez-vous, je vous en prie!...

Ah, monsieur, quelle fierté! Quelle fierté pour moi qui en suis l'inventeur! Oui, quelle fierté de voir que ce meuble, sorti de mon cerveau et de mes mains, provoque à ce point l'enthousiasme!... Merci, monsieur, merci à vous aussi pour toutes les marques d'admiration que vous me donnez!

Vous allez me demander comment je l'ai conçu? Oh, monsieur, rien de plus simple! Je n'ai pas la prétention d'en avoir découvert le principe. Non, non! Ce genre de meubles existe depuis fort longtemps, je n'hésite pas à le dire. Au XVIIIe siècle, on les appelait des « va-voir-si-j'y-suis ». J'en ai vu de fort beaux, de cette époque-là : avec des pieds tournés en dedans, capsules de rechange, ambiance « Chez-soi » et cris de détresse en mer, le tout recouvert d'un damier, ébène et porphyre, muni de pédales en maroquin verni et agrémenté d'intervalles de séparation...

Mon mérite à moi, — si mérite il y a! — c'est d'avoir retrouvé ces vieux modèles, déjà si perfectionnés, et de les avoir mis au goût du jour. Tenez, en haut, tout en haut, vous voyez cette petite galerie de plâtre doré?... Ça n'a l'air de rien?... Eh bien, c'est pourtant là tout le secret de ce genre de meubles : si la galerie n'est pas en place, tout le Meuble se disloque et l'appareil ne fonctionne plus. Car la galerie, n'est-ce pas, c'est

ce qui termine. Par suite, tout ce qui est dessous en dépend! C'est comme dans un immeuble : le cinquième dépend du sixième, le quatrième du cinquième et ainsi de suite, jusqu'au rez-de-chaussée. C'est clair.

... Oui, je l'ai commencé il y a juste vingt-cinq ans! Que de veilles, que de soucis il m'a coûtés! J'y ai mis toute ma science et aussi toute ma jeunesse. Aussi le Meuble est-il entièrement plein, bondé à craquer du haut en bas... Notez que je le vends *avec tout ce qu'il y a dedans!* C'est pourquoi j'en veux un bon prix. Ah, mais oui! C'est que ce n'est pas un meuble vide, ça, monsieur, un meuble sans âme, comme il y en a tant, un meuble qui n'aurait rien dans le ventre! Je vous le dis, c'est plein à craquer!

D'abord, il faut bien, n'est-ce pas! *Puisque c'est un meuble qui fournit tout ce qu'on lui demande!*... Si vous voulez bien consulter la notice!... *(Il sort un papier de sa poche et le tend à l'Acheteur.)* ... Tenez : vous verrez tous les usages qu'on peut en faire, c'est presque infini... lisez attentivement!... Hein, n'est-ce pas que c'est ahurissant?... Voyons, qu'est-ce que vous allez lui demander, à mon Meuble?... Une douzaine d'huîtres, un morceau de musique, la solution d'un problème d'algèbre, une vue stéréoscopique, un jet de parfum, un conseil juridique, que sais-je, moi!... Plaît-il?... Un plumeau?... Bon, va pour le plumeau!... Vous êtes modeste!... Attendez... *(Il va vers le Meuble.)* Voici... j'appuie sur les boutons : P... L... U... M... O... (oui, nous avons simplifié l'orthographe) ...j'arme, je tire sur la poignée « Arts Ménagers »... et voici!

En effet, après un fracas retentissant de poulies, de ressorts et de déclenchements divers, on voit sortir brusquement de la coulisse un bras humain, mais très raide, gainé de noir et ganté de blanc, qui tend un plumeau. L'Inventeur prend le plumeau et le gardera à la main ou sous le bras jusqu'à la fin. Le bras rentre, d'un geste saccadé, dans la coulisse.

... Vous êtes épaté, hein? et pourtant, vous n'avez encore rien vu. Il est parlant aussi, l'animal! Cent pour cent parlant!... Que voulez-vous qu'il dise, hein?... Comment?... Ah bon, parfait! Vous allez être satisfait à l'instant... j'appuie sur les boutons : M... U... S... S... E... T... et... écoutez bien!...

On entend de nouveau des bruits de déclenchement, comme dans un appareil à sous, puis :

VOIX DU MEUBLE, *psalmodiant,*
d'une voix nasillarde et niaise.

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

L'INVENTEUR

Que pensez-vous de cette merveille? Hein, quelle voix!... Et remarquez que vous pouvez l'entendre *autant de fois que vous voudrez* : ce sera toujours *exactement* la même voix, *exactement* les *mêmes* paroles, les *mêmes* intonations! Ah, oui, monsieur, vous avez raison : c'est une bien grande sécurité pour ceux qui aiment les belles choses! Tenez, pour vous prouver que je dis vrai, nous allons, si vous le voulez bien, réentendre les mêmes vers, dits par la même voix :

Il manœuvre des boutons et manettes imaginaires. Bruits divers. Mais on entend, au lieu des vers de Musset :

LA VOIX DU MEUBLE, *chantant*
de la même voix nasillarde et niaise.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière.
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

L'INVENTEUR, *surpris.*

Tiens, qu'est-ce qui se passe? Une erreur?... *(Il va inspecter le Meuble.)* ... Oui, une simple erreur d'aiguillage, mais qui n'est imputable qu'à moi seul : non à mon Meuble! Il est infaillible, lui; c'est nous, pauvres humains, qui sommes exposés à l'erreur!...

Tenez... vous allez comprendre : vous voyez le quatrième tiroir, là, en partant du bas et à gauche?... Non, pas ici, là, juste au-dessus du petit amour en bronze surmonté du chapeau de Napoléon!... Là, oui, vous y êtes... Eh bien, sur ce quatrième tiroir, vous voyez la double rangée de boutons?... les boutons rouges en haut, les boutons verts en bas? Bon!... Eh bien, si vous tirez le troisième bouton vert et le septième bouton rouge au lieu de pratiquer l'opération inverse, il se produit un petit

décalage que nous appelons, dans notre métier, le « Ni-vu-ni-connu ». Comme son nom l'indique, c'est un incident sans gravité apparente, mais en réalité dangereux, parce qu'on ne s'en aperçoit pas. On le corrige par le procédé dit : « Va-comme-je-te-pousse »... Nous connaissons le mal? Donc, nous tenons le remède! Recommençons! Nous disons : quatrième tiroir, septième bouton vert, quatrième rouge... Ça y est!

Manœuvres, bruits, et la voix :

LA VOIX DU MEUBLE, *toujours nasillarde, mais, cette fois, pressée et bafouillante.*

L'homme est un à douleur l'apprenti est son maître
Et nul ne se souffert, tant qu'il n'a pas connaît.
L'homme est un à connaît tant qu'il n'a pas son maître
Et nul ne s'apprenti, souffert tant qu'il pas n'a.
A n'a pas souffert maître, à tant qu'il apprenti
Et douleur homme est un, le connaît nul ne son.

L'INVENTEUR

Oh! Oh! Que se passe-t-il? Mais c'est incroyable! C'est inadmissible! Assez! Assez! Veux-tu t'arrêter, vaurien!

L'Inventeur se précipite, secoue l'appareil, lui donne coups de pieds et coups de poings. La voix s'arrête.

Monsieur, je vous en prie, veuillez excuser mon Meuble. Il a trop travaillé ces temps-ci. Je lui ai appris tellement de choses, je lui ai fait tant de lectures, qu'il en est saturé. Ceci, d'ailleurs, n'était qu'un simple incident, un tout petit incident mécanique. Il doit y avoir un piétinement dans les conduits, à moins que ce ne soient les charançons qui aient attaqué le bois de lit du pivot central! Une nuit de repos, et il n'y paraîtra plus.

... Mais je ne veux pas vous laisser sur cette fâcheuse impression. Je vais demander à mon Meuble de vous faire un cadeau, pour se faire pardonner... Voyons! Nous allons composer quelque chose de très bien, quelque chose qui sera pour vous un souvenir, même si vous n'acceptez pas l'appareil. Ah, voici! J'ai trouvé!

Il manœuvre un instant l'appareil.

Et maintenant, monsieur, fermez les yeux et ne les ouvrez que lorsque je vous le dirai : ce sera une surprise... Un... deux... trois... ça y est! *(Le bras sort brusquement un revolver et tire. Détonation. Dans la coulisse, un grand cri et le bruit de la chute d'un corps. Si l'Acheteur est sur la scène, il s'écroule, touché à mort. L'Inventeur paraît d'abord atterré, puis, haussant les épaules d'un air résigné :)* Musique!...

Il reprend la manivelle et, aussitôt, on entend la même musique d'orgue de Barbarie qu'au début.

Rideau.

La Serrure

[illegible]

PERSONNAGES

LA PATRONNE
LE CLIENT

Un salon décoré et meublé avec un luxe de mauvais goût. De mauvais tableaux aux murs, des fauteuils et un petit guéridon dorés. A gauche, en oblique, une porte d'aspect funèbre : elle est de proportions inusitées, peinte en blanc sale, avec un encadrement noir. A mi-hauteur de cette porte, c'est-à-dire à un emplacement anormal, il y a une épaisse serrure, plus grande que nature; le trou de la serrure est, lui aussi, de dimensions peu communes, bien qu'ayant la forme classique de la clé. Il semble qu'une quantité énorme de nuit soit accumulée et concentrée dans ce trou de serrure. A l'opposé, à droite, une autre porte, mais celle-ci est de dimensions moyennes, ordinaires, humaines.

Au fond, une fenêtre, masquée par d'épais rideaux fermés, tombant jusqu'à terre.

La pièce est éclairée à l'électricité.

Au lever du rideau, la porte de droite s'ouvre brusquement : le Client entre, un peu affolé, poussé par la Patronne.

Le Client est un pauvre homme timide, aux vêtements et aux gestes étriqués; la Patronne est une volumineuse dame très mûre, aux cheveux décolorés, vêtue d'une robe prétentieuse aux couleurs criardes. Elle tient à la main un trousseau de clés.

LA PATRONNE, *précipitamment.*

Là, là, asseyez-vous là... en attendant que je revienne! *(Le Client s'assied. La Patronne referme la porte sur eux, paraît un instant attentive à ce qui se passe de l'autre côté, puis :)* Ils sont passés. Bon, je m'éclipse. Je reviens dans une seconde. *(Elle lui fait un large sourire « commercial » et disparaît du même côté, en refermant la porte sur le Client. Celui-ci, demeuré seul, se dispose à attendre. Il toussote, consulte sa montre, regarde fréquemment du côté de la porte de droite, et commence à donner des signes d'impatience, lorsque la Patronne reparaît, toujours véhémente et empressée.)* Mon Dieu, mon Dieu, mon pauvre petit monsieur! Je ne vous ai pas fait trop attendre? Comme je regrette d'avoir fait attendre ce gentil petit client!

LE CLIENT, *se tenant, très intimidé.*

Mais, madame... A vrai dire, madame... J'avais tout mon temps. Mais bien sûr!...

LA PATRONNE

Bien sûr, bien sûr... Vous commenciez à vous impatienter, petit coquin! Allons, dites-le franchement! Il est vrai que certains, certains des messieurs qui viennent ici, ne se plaignent pas toujours d'être obligés d'attendre! Non, ils ne s'en plaignent pas! Je dirai même que quelques-uns y trouvent, comment vous dire, y trouvent leur compte! *(Elle rit d'un air entendu.)* Vous voyez ce que je veux dire?

LE CLIENT, *s'efforçant d'être digne.*

Moi, madame, vous savez, c'est une tout autre question qui m'amène.

LA PATRONNE, *avec ironie.*

Bien entendu! Chacun de nos messieurs vient *toujours* pour une *autre* raison! Et vous, mon petit monsieur, vous aussi, naturellement! Naturellement!

LE CLIENT, *un peu décontenancé,*
mais habité par une passion dominatrice.

Vous savez bien, madame, pourquoi je viens! Ou plutôt pour qui!

LA PATRONNE

Allons, je plaisantais! Pauvre petit, pauvre petit monsieur! On vous taquine. Mais on vous taquine gentiment, parce qu'on sait ce que vous cherchez! Et parce qu'on sait qu'on vous le donnera! *(D'une voix chantonnante.)* Qu'on vous le donnera, que le monsieur aura ce qu'il désire, ce qu'il désire!

LE CLIENT, *avec vivacité, d'une voix rauque.*

Où est-Elle? Dites, où est-Elle?

LA PATRONNE, *continuant à chantonner.*

Ah, voilà, voilà! Où est-Elle, la belle des belles? Où est-Elle, la belle dame pour le petit monsieur?

LE CLIENT

Je vous en prie : ne plaisantez pas!

LA PATRONNE, *reprenant un ton naturel.*

Vilain impatient! *(Haussant les épaules.)* Allons, vous savez bien qu'on ne vous aurait pas fait venir pour rien.

LE CLIENT

Je vous le demande humblement, je vous supplie de me le dire : où est-Elle?

LA PATRONNE, *désignant cérémonieusement la grande porte funèbre.*

Là!

LE CLIENT, *déjà comme illuminé.*

Là, c'est donc là? Elle est là, derrière cette porte?

LA PATRONNE

Puisqu'on vous le dit! *(Se reprenant.)* Ou plutôt elle n'est peut-être pas encore là en ce moment, mais tout à l'heure, elle sera là *sûrement!*

LE CLIENT, *déçu.*

Ah? Seulement tout à l'heure?

LA PATRONNE

Voyons, soyez raisonnable : vous savez bien que rien ne peut se passer en présence d'un tiers! Même si ce « tiers » est quelqu'un dans mon genre, qui n'est là que pour vous « procurer » ce que vous cherchez!... Tout à l'heure, quand vous serez seul, et si vous êtes bien sage, alors...

Elle fait un geste symbolisant quelque chose de merveilleux.

LE CLIENT, *avec un profond soupir.*

J'ai tellement désiré cette minute, madame!

LA PATRONNE, *riant cyniquement.*

Ça, je n'en doute pas!

LE CLIENT

Pourquoi riez-vous? Parce que je vous appelle « madame »?

LA PATRONNE, *cynique.*

Admettons!

LE CLIENT

Ça n'a rien de drôle, vous savez!

LA PATRONNE

Je sais, je sais tout!

LE CLIENT

Ça n'a rien de drôle, une passion pareille! Depuis des jours, des nuits, des années, je ne pense qu'à Elle!... Je me disais : Oh! si seulement je pouvais la voir!... La voir! Ne serait-ce qu'un instant!... La voir... Même sans qu'elle me voie! L'apercevoir seulement! A travers un rideau déchiré, une porte entrebâillée, au bout d'une longue-vue!... Oui, je me disais cela. Je me disais que ça suffirait pour que je sois content. Et maintenant, tout à coup, voilà! Voilà : cette minute est arrivée!

LA PATRONNE

Patience, mon joli! Tout à l'heure, tout à l'heure!

LE CLIENT

Après tout, qu'importe maintenant ou tout à l'heure! Je touche au but!... Est-ce que je rêve? Dites : est-ce que je rêve?

LA PATRONNE

Non, mon petit, vous ne rêvez pas. Vous êtes bien là, bien éveillé. En chair et en os. En chair et en os. Pour Elle!... Et vous allez pouvoir la contempler tout votre saoul!

LE CLIENT

Je n'ose encore y croire! Est-ce que c'est possible? Est-ce que ce grand bonheur est pour moi?

LA PATRONNE

Pour vous, mon petit monsieur, pour vous! Pour vous seul. Tout seul. Tout à l'heure. C'est-à-dire lorsque vous entendrez le signal de...

LE CLIENT

Quoi? Elle me parlera!... Elle chantera peut-être?

LA PATRONNE

Ne vous agitez donc pas comme ça! Et laissez-moi finir ma phrase. Je dis que vous pourrez regarder, que vous *devrez* regarder, aussitôt le signal convenu, c'est-à-dire lorsque vous entendrez sonner 6 heures à la pendule de sa chambre... là... à côté... 6 heures! *(Avec lenteur.)* Ding!... ding!... ding!...

LE CLIENT, *achevant, dans l'extase.*

...ding!... ding!... ding!... 6 heures! 6 heures dans sa chambre. C'est bien là, dites-vous?

Il désigne la porte noire et blanche.

LA PATRONNE

Oui! Là, de l'autre côté de cette porte!

LE CLIENT, *soudain inquiet.*

Et vous êtes sûre que je l'entendrai, que j'entendrai bien la sonnerie de la pendule?

LA PATRONNE

Très nettement. Très distinctement! Une jolie petite sonnerie de pendule de dame... de jolie madame!

LE CLIENT, *fiévreux.*

Une pendule qui est sur sa table de nuit, n'est-ce pas? Par conséquent, une pendule qui est à côté de son lit, n'est-ce pas? Je dis bien : *à côté de son lit?...* Mais répondez-moi donc!

LA PATRONNE

Un conseil : calmez-vous! Ne vous mettez pas dans des états pareils... *avant!*

LE CLIENT

Et combien de temps faudra-t-il attendre cette sonnerie de pendule?

LA PATRONNE, *tentatrice.*

Pas longtemps. Un tout petit moment. Ça ne vous fera pas de mal. Vous n'en serez que plus heureux... *après!*

LE CLIENT

On ne viendra pas me... déranger, au moins?

LA PATRONNE

Pas du tout. Vous serez parfaitement tranquille. Petit coquin! Vous n'aurez rien à envier aux grands de la terre!

LE CLIENT

Et *où*, et *comment* la verrai-je?

LA PATRONNE, *désignant le trou de la serrure.*

Par là!

LE CLIENT, *décontenancé.*

Par là?

LA PATRONNE

Exactement.

LE CLIENT

Oh!... C'est-à-dire...

LA PATRONNE

Quoi donc?

LE CLIENT

C'est-à-dire qu'il faudra que je regarde par là... par là?

LA PATRONNE

Eh oui, parbleu! Dites donc le mot carrément : par le trou de la serrure!

LE CLIENT, *déçu.*

Ah!

LA PATRONNE

Eh bien quoi? Il n'y a pas de quoi se désoler, que je sache!

LE CLIENT

Oh, non, non, évidemment, mais je...

LA PATRONNE, *se moquant de lui avec irritation.*

Comment! Monsieur prétendait tout à l'heure qu'il voudrait la voir à tout prix! Qu'il se contenterait de voir sa Belle à travers une tenture déchirée, une porte entrebâillée, que sais-je!... Et maintenant que Monsieur tient à sa disposition un point de mire exceptionnel, un beau grand trou de serrure dans une belle grande porte, Monsieur n'est plus content!

LE CLIENT

Ne vous fâchez pas, madame! Ne vous fâchez pas! Je n'ai pas dit que je n'étais pas content! Je voulais dire... Je disais... Je pensais...

LA PATRONNE, *bourrue.*

Allons, parlez donc, grand nigaud!

LE CLIENT, *pitoyable.*

Eh bien, voilà : je ne pourrais pas, tout de même... en voir... un peu plus?

Avec ses deux mains il fait le geste de dessiner dans l'air un cercle, grand d'abord comme une soucoupe, puis comme une tête d'homme, puis comme un hublot.

LA PATRONNE, *se fâchant maternellement.*

Vous savez bien que ce n'est pas possible, voyons! Pourquoi posez-vous des questions pareilles?... Comment, on s'ingénie à lui procurer ce qu'il demande! On prépare tout! Les choses sont sur le point de se réaliser! Et voilà que Monsieur n'est pas satisfait! Monsieur ne veut plus se contenter d'un trou de serrure! Monsieur voudrait un hublot, une fenêtre, une porte cochère! Et quoi encore!... *(Elle hausse les épaules.)*... Allez, vous êtes impossible! Vous ne méritez pas le mal qu'on se donne pour vous!... Vous êtes un insatiable, un gourmand insupportable!... Et puis vous me faites perdre mon temps. J'ai d'autres clients qui attendent. Je suis sûre qu'ils seront moins exigeants que vous...

Elle lui donne une tape maternelle sur la joue.

LE CLIENT

Pardon, madame! Je ne voulais pas vous fâcher. Je sais que vous êtes très bonne pour moi. Merci, madame!

LA PATRONNE

Allez, je vous laisse seul... Seul avec Elle, entendez-vous!... Soyez heureux... *(Soudain sévère.)* Mais rappelez-vous nos conventions!

LE CLIENT, *humble.*

Oui, madame!

LA PATRONNE

Surtout, n'essayez pas d'ouvrir la porte!

LE CLIENT, *protestant avec indignation.*

Oh non, non, madame!

LA PATRONNE

Même si Elle semblait, par son attitude, vous y inviter!

LE CLIENT, *incorruptible.*

Même dans ce cas, non, je n'ouvrirai pas!

LA PATRONNE

Vous vous contenterez donc de regarder?

LE CLIENT

Oui, madame!

LA PATRONNE

Rappelez-vous bien tout cela! Et rappelez-vous que vous ne la verrez que lorsque 6 heures auront sonné!

LE CLIENT

...à la pendule de sa chambre. Oui, madame!

LA PATRONNE

C'est bon! Alors, au revoir, mon petit. Je me sauve. Tâchez d'être... sage. *(Elle rit d'un air équivoque et ignoble.)* Sage!... Si je peux m'exprimer ainsi!

Elle sort en riant.
Le Client attend un instant, puis il fait le tour de la chambre, inspecte les meubles, s'arrête devant la porte.

LE CLIENT

Belle grande porte!... L'image même de ma belle!... Haute, imposante, silencieuse, digne d'elle, en un mot! *(Revenant au premier plan et s'adressant à lui-même.)* Dis, est-ce que tu peux croire à ce qui t'arrive?... Est-ce que tu le peux vraiment?... Est-ce que c'est bien *toi*, toi dont il va être question?... Est-ce que ce jour est bien aujourd'hui? *(Il tire de sa poche un carnet et le consulte.)* Oui, il semblerait... Est-ce que je suis bien ici? *(Il rit.)* Sotte question!... Ce qui est ici est bien ici, du moins à ce qu'il paraît... Et toi, mon bonhomme, es-tu bien toi-même? *(Il se tâte les bras, les jambes.)* Sans doute, puisque tu peux toucher ton corps avec tes mains! Allons, installons-nous! Te voici donc toi-même ici, chez Elle, près d'Elle, comme si tu étais chez toi!... Hum! Installons-nous!... Est-ce que je me

déshabille? Non, pas tout de suite!... Attends qu'Elle vienne, attends qu'Elle soit là!... Mais peut-être ferions-nous bien, tout de même, de nous mettre à l'aise... Du moins un peu, dirai-je!... Histoire d'être libre de nos mouvements... Voyons... *(Il commence à vider ses poches.)* D'abord ma montre!... *(Il retire sa montre de son gousset et la porte à son oreille.)* Comme tu as bien battu, petit cœur, en attendant cette minute!... Allons, repose-toi un peu. Repose-toi un peu, dirai-je! *(Il la pose délicatement sur le guéridon.)* Et puis mon portefeuille!... *(Il retire son portefeuille.)* Mon portefeuille!... Là-dedans sont toutes les traces de ma vie... Acte de naissance, livret de famille, livret militaire, photos, empreintes digitales! Allons, séparons-nous de tout cela! Ici, je ne suis plus rien. Plus rien qu'un adorateur du Beau Sexe!... Ainsi donc, plus d'identité! *(Il pose le portefeuille. S'adressant comiquement à lui-même.)* Au fait, comment t'appelles-tu? Joseph?... Éloi?... César?... Pfuitt!! Plus personne! Nu comme un ver!... Et sans visage, hein? *(Il retire d'une autre poche une petite glace et se regarde en faisant la grimace.)* Pouah! Le vilain bonhomme! Veux-tu te cacher!... *(Il jette la glace sur le guéridon.)* Arrière! Va-t'en, toi aussi, témoin stupide! Incapable de m'embellir!... Mais la beauté, puisque je l'aime, c'est qu'elle est mon alliée! Ne suis-je pas venu ici pour l'adorer? *(Regardant la porte.)* Ah! quand donc entendrai-je le signal?... Mais peut-être, imbécile que je suis, peut-être le bruit de mes paroles m'empêche-t-il d'entendre? *(Prêtant l'oreille.)* Ces pendules ont quelquefois un son si grêle, si lointain!... Si j'allais manquer l'heure la plus belle, la plus importante de ma vie!... Non, c'est impossible! On ne m'aurait pas fait venir ici! On ne se serait pas moqué de moi! *(Croyant entendre la pendule.)* Ça y est! Je l'entends! Les premiers coups!... *(Déçu.)* Non! C'est le sang dans ma tête! L'impatience me rend fou!... Allons, du calme! Si je continue, je risque de confondre l'illusion et la réalité! Un peu de silence!... Un peu de repos... Là... asseyons-nous!

Il prend un fauteuil, s'assied et s'efforce de se détendre. Soudain des sons cristallins et désuets se font entendre à intervalles réguliers : la pendule de la chambre voisine sonne lentement 6 heures. Le Client se lève, en proie à une vive surexcitation, qu'il a du mal à dominer.

LE CLIENT

Six heures!... Le signal!... Je... je peux... je dois... je... Il faut aller... Je *dois* regarder!... C'est-à-dire que... C'est stupide... je n'ose pas! Du plomb dans les jambes!... Mais si, il faut oser! On te l'a dit! Il faut!... Regarde, regarde par là!... Tant pis si cela te paraît difficile!... Rends-toi compte que tu vas *la* voir... Allons!... Courage!...

Il se frotte les yeux puis, faisant un violent effort, s'approche de la porte, se penche, et regarde par le trou de la serrure. Tout le temps que durera son monologue, il regardera et commentera ce qu'il voit, tantôt se courbant à la hauteur de la serrure, tantôt se redressant pour parler face au public.

LE CLIENT, *avec ravissement.*

Oui! Oui!... C'est bien Elle!... Elle!... Telle que je l'ai toujours vue, telle qu'Elle m'est apparue en mille occasions de ma vie!... Elle!... Peux plus parler!... Encore!... Que je la regarde encore!... Dieu, qu'Elle est belle!... Ces grands yeux profonds! Cette lenteur dans les mouvements! Et puis... ces... ces... ces... *formes! (Sous l'effet de l'envoûtement érotique.)* ...ces formes pleines, ces formes rondes... qu'on devine sous sa longue robe... *(Il fait des gestes ridicules, et, extasié, comme s'il caressait le corps de cette femme.)* ... On ne se lasse pas de voir... On voudrait toucher... On voudrait *tenir*... Dans ses mains, dans ses bras, ces belles... ces beaux... ces... choses... ces... comment dire... Oh! je ne trouve plus mes mots. Oh! comment cela s'appelle-t-il donc?... Tout!... *(Il fait des gestes grotesques, dessinant dans l'air les formes d'une femme imaginaire.)* Mais comment? Allons, allons, comment : je rêve. Je ne *vois* pas tout cela! Je ne fais que l'entrevoir! Je... je... je l'imagine! Sous les plus beaux vêtements du monde!... *(Comme heureux de revenir à la décence, à l'innocence, et s'épongeant le front.)* Voyons, je rêvais!... Ah! l'élégance de sa démarche!... Elle va! Elle vient! Elle tourne sur Elle-même!... Elle semble danser! Comme si c'était la chose la plus naturelle du monde! *(Lui-même va, vient, danse grotesquement.)* Merveille de grâce! Quelle légèreté!... Pas un bruit, pas un souffle! *(Il colle son oreille contre la porte.)* On ne l'entend même pas respirer... Pas même le craquement du

plancher sous ses talons! Même pas le froissement de sa robe! Mais... la voilà qui s'éloigne, qui se perd au fond, au fin fond de la vaste chambre! *(Misérablement plaintif.)* Oh! ne t'en va pas! Tourne vers moi tes yeux, ces deux miroirs de ma vie! Je t'en prie! Retourne-toi, rapproche-toi de moi!... Enfin, la voilà qui revient! On dirait... qu'Elle remonte du fond de l'eau! Elle passe à travers des fumées, des rayons! Elle sourit, Elle vient, Elle danse!... Te voilà donc, ma lumière! Te voilà, mon grand soleil noir!... Mais que fait-Elle? Est-ce possible?... Est-ce possible?... Est-ce qu'il est possible, un pareil bonheur pour moi, moi, ton esclave?... Oui... Mes yeux ont bien vu... Elle retire... l'une après l'autre, ses boucles d'oreilles; l'un après l'autre, ses longs pendentifs de jais, si bien accrochés à sa chevelure... A présent, mais oui, mais oui... Elle fait glisser ses bagues au bout de ses longs doigts, terminés par des ongles pointus!... Miracle d'élégance et d'adresse! Il semble qu'Elle ait ensorcelé ces objets de métal, ces lourdes pierreries : pas un son ne s'en échappe! Et la blancheur de ses poignets jaillit hors de ses bracelets! Et son cou paraît plus haut, plus impérieux. *(Il continue à traduire par des gestes ridicules tout ce qu'il voit.)* Oh, maintenant, maintenant! Elle retire cette veste courte qui faisait valoir l'ampleur de sa gorge, l'étroitesse de sa taille, le rebondissement de ses hanches!... *(Il retire son propre veston et le jette au loin.)* Elle se penche!... Elle se penche!... Par l'entrebâillement de son corsage, j'aperçois... Oh! que c'est beau! Que c'est beau! *(Il joint les mains.)* A présent, voici qu'Elle retire ses souliers de velours! Elle les jette, comme ça, au loin, en se jouant!... Elle... Oh! j'ai du mal à supporter les battements de mon cœur! Voici qu'Elle a dégrafé sa robe et qu'Elle la fait glisser le long de ses hanches sur la soie brillante! *(Il ôte son gilet et apparaît en manches de chemise avec son col trop large, sa cravate mal nouée, et des bretelles.)* A ses pieds, autour d'Elle, le sol jonché d'une couronne de feuilles, pétales tombés de la fleur! De cette corolle abandonnée jaillit un fourreau noir et rose, plus court que la robe, tendu sur une chair ombreuse! *(Il fait glisser ses bretelles de ses épaules, mais son pantalon reste maintenu par une ceinture.)* Dieu! Quelle splendeur!... Des éclaircies! De plus en plus nombreuses! Comme le sol apparaît entre les touffes d'herbe, sous une rafale de vent!... Plus rien que des gaines étroites! Tendues sur des volumes! Serrées dans

des replis! Le satin éclatant sous la pression des seins!... Une main, puis une autre les dégrafe! Cela vole autour d'Ellé comme des mouettes! Comme des colombes! *(Tout en parlant, il retire de sa poche un mouchoir qu'il jette au loin, puis sa cravate qu'il jette également.)* Voici sa chair! Sa chair elle-même! Ici même! Ici et là! De tous les côtés! La gorge, les bras, la lumière, l'ombre! En haut! Plus bas! D'autres oiseaux s'envolent! La vérité! Le but de toute vie! L'abîme de notre âme! *(Il se jette à genoux, sans quitter des yeux le trou de la serrure.)* Enfin, enfin, ces contours fabuleux devant lesquels tout mon être se prosterne avec reconnaissance!

A partir de ce moment, le ridicule de ses attitudes fait place à une sorte de grandeur dans l'égarement.

LE CLIENT

Ne t'arrête pas en si bon chemin, couronnement de ma vie!... Fais tomber tes derniers vêtements!... Encore!... Encore plus dépouillée! Ne garde plus aucun secret pour moi!... Sois tout entière dans mes regards et, par eux, dans mes mains, dans mon sang!... Ah!... On dirait qu'Elle a entendu ma prière! Merci, merci, ma bien-aimée!... Tu me combles de toutes les bénédictions de la terre!... Plus aucun lieu secret de ta chair, fût-il plus sombre et plus moite qu'un caveau, ne se dérobe à mes yeux! Plus aucun secret de notre naissance!... Il me semble qu'une musique éternelle rôde autour de moi, dans le lointain, sans se faire entendre encore!... Ah, désir! Ah, plénitude! Ah, naufrage!... La houle me soulève! Je vais me briser sur tes bords!... *(Un court silence.)* Mais quoi? Tu ne veux pas en rester là?... Tu secoues la tête, comme si tu disais « non », comme si tu m'avais entendu!... Est-ce ma propre fièvre qui s'empare de toi?... Comme tes mains tremblent! Ce tremblement... peu à peu... gagne tout ton corps!... Vas-tu te livrer à l'une de ces danses magiques des anciens âges? Que l'on ne peut contempler sans mourir?... Un frémissement animal accuse le dessin de tes narines, creuse tes joues! Tes yeux semblent reculer dans leur ombre agrandie! Ta poitrine respire de plus en plus fort, de plus en plus vite!... Le frisson qui monte de tes chevilles à tes reins, de tes poignets à tes épaules, ah, comme il étire ton image! Tu grandis, tu t'allonges, comme une tige

d'acier dans le feu!... Tes yeux sont de profondes cavités dont l'éclat fixe me fascine! Tes mâchoires, dont l'ombre accentue le relief, s'entrechoquent avec fureur, avec folie!... Oh, bien-aimée, que deviens-tu, là, sous mes yeux? Tes hanches, secouées par les vagues de la souffrance, disloquent ton corps admirable!... La lumière, qui tout à l'heure adorait tes formes, plonge des angles dans ton corps! Tes genoux, tes épaules? Des cailloux, des couteaux! Sur les méplats du thorax, les côtes se dessinent comme les galons d'un uniforme. En quelques secondes, comme tu as changé, ma splendeur!

La lumière commence à diminuer progressivement et aura complètement disparu aux derniers mots du monologue, cependant que l'énorme trou de serrure sera, seul, violemment éclairé. En même temps que cet assombrissement gagne la pièce, on entend une note tenue, stridente et lancinante qui, d'abord faible, finira par devenir assourdissante et durera encore un court moment après la chute du Client.

LE CLIENT

Mais qu'y a-t-il?... Qu'est-ce qui se passe?... Cette musique! Elle fond sur moi, s'installe sous mon crâne, non plus comme un appel... mais comme un ordre impérieux! *(Il regarde de nouveau la serrure.)* Au secours!... Au secours!... Elle fait un dernier effort! Elle veut se dénuder encore plus! Encore plus! Plus que jamais femme ne le fit pour son amant! Ha! Hi! Elle tourne, tourne. Elle se secoue, se secoue, se secoue!... Ha! Hi! Elle jette! Au loin! Ses joues! Ses lèvres! Ses seins! Toute sa chair! S'effiloche! En lambeaux! Hop!... Pour les chiens! Hop! Pour les oiseaux! Hop! Pour les vers... pour les chacals! Hop! hop! hop! allez! allez! allez! allez!... Plus rien! Plus rien! Ni les muscles! Ni les veines! Ni la peau! O ma beauté, te voilà plus nue encore! Plus parfaite et plus belle que tu ne fus jamais!... Sans même ta chair pour vêtement!... Les globes de tes yeux ont roulé sur tes dents!... Ta dernière parure, la douce tiédeur de ton corps, a rejoint tes bijoux dans le désordre de ta chambre. Au-delà de tes ossements, comme à travers une cage vide, je vois, je vois encore resplendir *ton lit!...* Mais toi, toujours debout, toujours debout et animée! Ta bouche, qui n'a plus de lèvres, me sourit! Ton front, qui n'a plus de cheveux, s'ap-

proche, caressant! Tes mains d'ivoire, tes bras, secs et vides comme des fagots, se tendent vers moi avec tendresse! Tes vertèbres de marbre, tes jambes minces et fragiles comme des branches cassées s'avancent à ma rencontre! Oh! carcasse vide! Fracassante, élégante, grelottante! Je viens, amour de ma vie! Je viens! Je viens! Je viens!

Les bras en avant, il se précipite sur la porte, s'y heurte durement et tombe à la renverse, étendu sur le sol, inanimé.

A ce moment l'obscurité est totale : seul luit avec intensité le trou de la serrure. La note tenue est à son maximum de sonorité et dure encore quelques instants.

La porte de droite s'entrouvre lentement. Dans l'encadrement lumineux, on reconnaît la silhouette volumineuse de la Patronne.

LA PATRONNE, *à voix très basse, presque en chuchotant.*

Je pense... que le monsieur... est satisfait...

Rideau.

Le Guichet

[illegible]

PERSONNAGES

LE PRÉPOSÉ, *très digne, très rogue, implacable.*
LE CLIENT, *petit monsieur timide aux gestes et aux vêtements étriqués.*
LA RADIO
LA VOIX DU HAUT-PARLEUR
BRUITS DIVERS AU-DEHORS : *départ de train, sifflements de locomotive, autos, klaxons, coups de freins, et un cri de douleur.*

Le bureau des « renseignements » d'une administration. Une salle quelconque partagée en deux par une grille et un guichet : à droite, derrière le guichet, se trouve le « Préposé » assis à une table face au public. La table est surchargée de registres, de livres et d'objets divers. Dans un coin un poêle avec un tuyau biscornu. Au mur sont pendus le chapeau et le manteau du Préposé. Son parapluie, ouvert, sèche devant le poêle.

Côté « public », une porte au fond. A gauche de la porte, l'indication « Entrée ». À droite, l'indication « Sortie ». Un banc fait le tour de la salle.

Au mur, du côté du public, une grande pancarte sur laquelle on lit : « Soyez brefs! » Du côté du Préposé, une pancarte analogue portant ces mots : « Soyons patients! »

Au lever du rideau, le Préposé est plongé dans la lecture d'un livre. Il lit silencieusement en se grattant la tête de temps en temps avec un coupe-papier.

La porte s'entrebâille : apparaît la tête du Client, visage falot et inquiet, coiffé d'un chapeau déteint. Puis le Client s'enhardit

et entre. Il est effroyablement timide et craintif. Il fait quelques pas sur la pointe des pieds et regarde autour de lui : en se retournant, il aperçoit les indications dont la porte est flanquée de part et d'autre : « Entrée » et « Sortie ». Il paraît hésiter un instant, puis sort comme il est entré : mais, aussitôt après, on l'entend frapper à la porte. Le Préposé, qui n'a, jusqu'à présent, prêté aucune attention au manège du Client, lève brusquement la tête, ferme bruyamment son livre et...

LE PRÉPOSÉ, *criant d'un ton rogue.*

Entrez!

Le Client n'entre pas.

LE PRÉPOSÉ, *encore plus fort.*

Entrez!

Le Client entre, plus terrifié que jamais.

LE CLIENT, *se dirigeant vers le guichet.*

Pardon, monsieur... C'est bien ici... le bureau des renseignements?

LE PRÉPOSÉ, *ouvrant bruyamment le guichet.*

Ouin.

LE CLIENT

Ah! bon! Très bien. Très bien... Précisément, je venais...

LE PRÉPOSÉ, *l'interrompant brutalement.*

C'est pour des renseignements?

LE CLIENT, *ravi.*

Oui! oui! Précisément, précisément. Je venais...

LE PRÉPOSÉ, *même jeu.*

Alors, attendez!

LE CLIENT

Pardon, attendre quoi?

LE PRÉPOSÉ

Attendez votre tour, attendez qu'on vous appelle!

LE CLIENT

Mais... je suis seul!

LE PRÉPOSÉ, *insolent et féroce.*

C'est faux! *Nous sommes deux!* Tenez! *(Il lui donne un jeton.)* Voici votre numéro d'appel!

LE CLIENT, *lisant le numéro sur le jeton.*

Numéro 3640? *(Après un coup d'œil à la salle vide.)* Mais... je suis seul!

LE PRÉPOSÉ, *furieux.*

Vous vous figurez que vous êtes le seul client de la journée, non?... Allez vous asseoir et attendez que je vous appelle.

Il referme bruyamment le guichet, se lève et va ouvrir la Radio. Une chanson idiote (d'un chanteur de charme par exemple) envahit la scène. Le Client résigné va s'asseoir.

Le Préposé inspecte son parapluie; le jugeant sec à présent, il le referme et va le pendre au portemanteau. Puis il se taille un crayon, sifflote ou chantonne l'air qu'il est en train d'entendre, enfin revient auprès de la Radio et, en tournant le bouton, remplace la chanson par le bulletin météorologique.

LA RADIO

Le temps restera nuageux sur l'ensemble du territoire, avec baisse de la température amenant un sensible rafraîchissement... *(A ces mots le Préposé remet du charbon dans le poêle et le Client remonte le col de son manteau.)*... Quelques ondées intermittentes dans les régions pluvieuses, des tempêtes de neige sur les hautes montagnes, le beau temps persistera dans les secteurs ensoleillés. Vous venez d'entendre le bulletin météorologique.

Le Préposé arrête la Radio, se frotte les mains longuement, va s'asseoir à sa table, ouvre le guichet et...

LE PRÉPOSÉ, *appelant.*

Numéro 3640! *(Le Client, plongé dans une rêverie, n'entend pas. Le Préposé, appelant plus fort.)* J'ai dit : numéro 3640!

LE CLIENT, *sortant brusquement de sa rêverie et regardant précipitamment son jeton.*

Voilà! Voilà!

Il se lève et s'approche du guichet.

LE PRÉPOSÉ

Votre jeton!

LE CLIENT

Oh! pardon! Excusez-moi! Voici.

Il rend le jeton.

LE PRÉPOSÉ

Merci!

LE CLIENT

Monsieur, je venais précisément vous demander si...

LE PRÉPOSÉ, *l'interrompant.*

Votre nom?

LE CLIENT

Mon nom? Mais je...

LE PRÉPOSÉ

Il n'y a pas de « je ». Quel est votre nom?

LE CLIENT

Voici... Voici ma carte d'identité...

Il cherche dans sa poche et en retire un portefeuille... Mais le Préposé l'arrête.

LE PRÉPOSÉ

Je n'ai pas besoin de votre carte d'identité; je vous demande votre nom.

Le Client fait entendre un murmure indistinct.

LE PRÉPOSÉ

Comment écrivez-vous cela? Épelez, je vous prie!

LE CLIENT

M... U... Z... S... P... N... Z...-J... A tréma... K... deux E.. S... G... U... R... W... P... O... N... T... comme Dupont.

LE PRÉPOSÉ

Date et lieu de naissance?

LE CLIENT, *dans un souffle.*

Je suis né vers la fin du siècle dernier, dans l'Ouest...

LE PRÉPOSÉ

Des précisions! Vous vous payez ma tête, non?

LE CLIENT

Pas du tout, pas du tout, monsieur. Plus exactement je suis né à Rennes, en 1897.

LE PRÉPOSÉ

Bon; profession?

LE CLIENT

Civil.

LE PRÉPOSÉ

Numéro matricule?

LE CLIENT

Catégorie A-N° J 9896. B4. CRTS. 740. U4. B5. AM. 3 millions 672 mille 863.

LE PRÉPOSÉ

Vous êtes marié? Vous avez des enfants?

LE CLIENT

Pardon, monsieur... Puis-je me permettre... de m'étonner un peu? J'étais venu ici... pour demander des renseignements... et voilà que c'est vous qui m'en demandez!... Je...

LE PRÉPOSÉ

Vous me poserez des questions quand *votre* tour viendra... Je vous demande si vous êtes marié, si vous avez des enfants! Oui ou non?

LE CLIENT

Euh... oui... non... c'est-à-dire...

LE PRÉPOSÉ

Comment : c'est-à-dire?

LE CLIENT

Enfin! Ah! C'est si contrariant! Moi qui étais pressé...

LE PRÉPOSÉ

Alors, si vous êtes si pressé que cela, vous avez intérêt à répondre vite, et sans hésiter.

LE CLIENT

Eh bien oui, là, j'ai été marié et j'ai des enfants... deux enfants.

LE PRÉPOSÉ

Quel âge?

LE CLIENT, *agacé, presque prêt à pleurer.*

Oh! je ne sais plus, moi... Mettez : dix ans pour la fille et huit ans pour mon garçon.

LE PRÉPOSÉ

Vous-même, quel âge avez-vous?

LE CLIENT

Mais je vous ai donné ma date de naissance tout à l'heure!

LE PRÉPOSÉ

La date de naissance et l'âge, ce n'est pas la même chose. Les deux indications ne figurent pas au même endroit sur la fiche du Client.

LE CLIENT

Ah... parce que vous faites une fiche pour tous ceux qui viennent ici... vous demander des renseignements?...

LE PRÉPOSÉ

Bien sûr! Comment nous y reconnaître sans cela?... Je vous ai demandé votre âge!... Allons...

LE CLIENT

Alors, attendez. *(Il fait un calcul mental.)* 1952 moins 1897... 7 ôté de 12, reste 5, 89 ôté de 95 reste 16... cela fait, voyons, 5 et 16 = 21 ans, non, 16 et 5, 165 ans!... Non. Ce n'est pas possible... voyons, je recommence...

LE PRÉPOSÉ, *haussant les épaules.*

Inutile! J'ai fait le calcul : vous avez cinquante-cinq ans exactement.

LE CLIENT

Oui, c'est cela, c'est cela! Merci, monsieur!

LE PRÉPOSÉ

Que ne le disiez-vous plus tôt! C'est fou le temps que l'on peut perdre avec des clients inexpérimentés!... Maintenant, tirez la langue!

LE CLIENT, *tirant la langue.*

Voilà!...

LE PRÉPOSÉ

Bon. Rien à signaler. Montrez-moi vos mains!

LE CLIENT, *montrant ses mains.*

Voilà!...

LE PRÉPOSÉ, *regardant attentivement.*

Hum! La ligne de Mort coupe la ligne de Vie. C'est mauvais signe... mais... vous avez la ligne d'existence! Heureusement pour vous!... C'est bon. Vous pouvez aller vous asseoir.

LE CLIENT

Comment? Je ne peux pas encore vous demander de renseignements?

LE PRÉPOSÉ

Pas tout de suite. Attendez qu'on vous y invite.

Il referme bruyamment le guichet.

LE CLIENT, *désespéré et larmoyant.*

Mais, monsieur, je suis pressé! Monsieur!... Ma femme et mes enfants m'attendent, monsieur... Je venais... vous demander des renseignements urgents, monsieur!... *(A ce moment on entend le sifflement d'un train au départ.)* Vous voyez que nous sommes dans une gare, monsieur, ou que la gare n'est pas loin! Je venais précisément vous demander conseil pour un train à prendre, monsieur!

LE PRÉPOSÉ, *radouci, ouvrant le guichet.*

C'était pour les heures des trains?

LE CLIENT

Enfin oui, entre autres oui, d'abord pour les heures des trains, monsieur... C'est pourquoi j'étais si pressé!

LE PRÉPOSÉ, *très calme.*

Que ne le disiez-vous plus tôt! Je vous écoute.

LE CLIENT

Eh bien, voici : je voulais, enfin je désirais prendre le train pour Aix-en-Provence, afin d'y rejoindre un vieux parent qui...

LE PRÉPOSÉ, *l'interrompant.*

Les trains pour Aix-en-Provence partent à 6 h 50, 9 h 30 (première et seconde seulement), 13 heures (billet de famille nombreuse), 14 heures (célibataires), 18 heures et 21 heures (toutes classes, tout âge, tout sexe).

LE CLIENT, *suivant son idée.*

Merci, merci beaucoup!... Oui, je voulais rejoindre à Aix-en-Provence un vieil oncle à moi, qui est notaire et dont la santé, voyez-vous, décline de jour en jour, mais...

LE PRÉPOSÉ

Au fait, je vous en prie!

LE CLIENT

Bien sûr, excusez-moi. C'était pour arriver à ceci : je voudrais, enfin je souhaiterais serrer encore une fois dans mes bras, mon vieux parent d'Aix-en-Provence, mais voilà que j'hésite vraiment entre cette direction et la direction de Brest! En effet, j'ai à Brest une cousine également malade et, ma foi, je me demande si...

LE PRÉPOSÉ, *catégorique.*

Trains pour Brest : une Micheline à 7 heures, un Train Bleu à 9 heures, un Train Vert à 10 heures, un omnibus à 15 heures avec changement à Rennes. Train de nuit à 20 h 45, vous arrivez à Brest à 4 h 30.

LE CLIENT

Ah, merci, merci beaucoup, monsieur. Si j'en crois vos indications, je devrais donc aller voir ma cousine de Brest, plutôt que mon vieil oncle d'Aix-en-Provence?

LE PRÉPOSÉ, *sec.*

Je n'ai rien dit de ce genre. Je vous ai donné les heures des trains : un point, c'est tout.

LE CLIENT

Sans doute mais, ou je me trompe fort, ou il m'a semblé que vous manifestiez une certaine préférence, une sorte de préférence personnelle pour ma cousine de Brest et je vous en remercie, oui, je vous en remercie, bien que ce soit, en somme, au détriment de mon vieil oncle d'Aix, auquel je porte une affection qui...

LE PRÉPOSÉ

Mais enfin, monsieur, prenez toutes les décisions que vous voudrez! C'est votre affaire, que diable! Moi, je suis ici pour vous donner des renseignements! *(Le Client ne répond pas. Le Préposé, encore agacé mais presque condescendant.)* Mais enfin, monsieur, répondez!

LE CLIENT, *infiniment triste et doux.*

Ce n'est pas à moi de répondre, monsieur... C'est à vous... Et moi qui aurais tant désiré un conseil, pour savoir ce que je dois faire... ce que je dois faire... quelle direction prendre...!

UN HAUT-PARLEUR, *au loin,*
sur un ton étrange et rêveur.

Messieurs les voyageurs pour toutes directions, veuillez vous préparer, s'il vous plaît... Messieurs les voyageurs, attention... messieurs les voyageurs votre train va partir... Votre train, votre automobile, votre cheval vont partir dans quelques minutes... Attention!... Attention!... Préparez-vous!

LE CLIENT, *reprenant sa question.*

Oui, je voudrais tant savoir quelle direction prendre... dans la vie... et surtout...

LE PRÉPOSÉ, *toujours rogue, lui coupant la parole.*

Dépêchez-vous, je n'ai pas de temps à perdre! Que désirez-vous savoir?

LE CLIENT

Je n'ose vous le dire!

LE PRÉPOSÉ

On ne fait pas de sentiment ici!

LE CLIENT

Je croyais qu'au contraire dans les gares... Il y a tant d'allées et venues, tant de rencontres! C'est comme un immense lieu de rendez-vous...

LE PRÉPOSÉ

Vous avez donné rendez-vous à quelqu'un?

LE CLIENT

Heu, oui et non, c'est-à-dire...

LE PRÉPOSÉ

Une femme, naturellement?

LE CLIENT, *ravi.*

Oui, c'est cela : une femme. Comment l'avez-vous deviné?

LE PRÉPOSÉ, *haussant les épaules.*

Mais à votre costume, voyons!

LE CLIENT

Comment, à mon costume?

LE PRÉPOSÉ

N'êtes-vous pas habillé en homme?

LE CLIENT

Bien sûr!

LE PRÉPOSÉ

J'en conclus que vous êtes un homme. Ai-je tort?

LE CLIENT

Non, certes!

LE PRÉPOSÉ

Eh bien! si vous êtes un homme, c'est une femme que vous cherchez. Ça n'est pas plus difficile que ça!

LE CLIENT

Quelle perspicacité! Et quelle simplicité dans ce raisonnement : un homme... donc une femme!

LE PRÉPOSÉ

Évidemment! Mais quelle sorte de femme cherchez-vous?

LE CLIENT

Une femme du genre « femme de ma vie ».

LE PRÉPOSÉ

Attendez que je consulte mes fiches. Voyons. Votre nom commence par *m* et finit par *t*... bon... *(Il feuillette ses fiches.)* Voici : une femme brune répondant au nom de Rita Caraquilla a traversé la rue à 15 h 45, allant dans la direction du Sud-Ouest. Est-ce cela?

LE CLIENT

Je ne le pense pas. La femme de ma vie serait plutôt blonde... blonde tirant sur le châtain... Enfin, entre les deux.

LE PRÉPOSÉ, *cherchant encore dans ses fiches.*

Alors, serait-ce plutôt celle-ci : Mademoiselle Rose Plouvier, modeste... *(Regardant de plus près.)* Non, pardon; modiste, franchira le porche de l'immeuble d'en face, demain à 9 heures du matin. Elle se rendra chez une cliente, Madame Couchois, qui...

LE CLIENT, *tristement.*

Non! Inutile, monsieur. Cela ne peut pas être cette personne : je ne serai plus ici.

LE PRÉPOSÉ

Dans ce cas, je regrette : nous n'avons personne, entre aujourd'hui 15 h 45 et demain 9 heures, qui réponde au signalement. Est-ce tout?

LE CLIENT

Non, ce n'est pas tout. Je voudrais savoir... ce que vous pensez, très exactement... de ma façon de vivre.

LE PRÉPOSÉ

Expliquez-vous! Des détails!

LE CLIENT

Volontiers... Voici... Le matin, je me lève de bonne heure et j'absorbe un grand verre de café... Est-ce que c'est bon, cela, pour ma santé?

LE PRÉPOSÉ, *doctoral et catégorique.*

Ajoutez-y une petite quantité de lait. C'est préférable. Notamment pour la constipation.

LE CLIENT

Ah! Bon! Merci. Permettez que je note?

Il prend rapidement des notes sur son calepin.

LE PRÉPOSÉ

Continuez!

LE CLIENT

D'autre part, pour me rendre à mon bureau le matin, j'emprunte la voie ferrée dite « Métropolitain »... et lorsque je peux m'asseoir (ce qui n'est pas toujours possible), j'ai coutume de lire un grand journal d'information.

LE PRÉPOSÉ, *durement.*

Pour quoi faire?

LE CLIENT

Eh bien, je ne sais pas, pour passer le temps, pour ne pas oublier l'alphabet... pour me tenir au courant...

LE PRÉPOSÉ

Au courant de quoi?

LE CLIENT, *dans un souffle.*

De tout... ce qui se passe... ici ou là!...

LE PRÉPOSÉ

Inutile! Vous n'avez rien à savoir. D'ailleurs on ne peut pas tout savoir. Lisez plutôt un journal pour enfants. C'est excellent. Ça éclaircit le sang. On digère mieux et on engraisse moins.

LE CLIENT

Bien, monsieur. Bien. Je note également ce précieux conseil. *(Il note.)* Nous disons : café au lait... pour la constipation... journal d'enfants, pour la digestion... *(Sans transition avec un soupir.)* ... Ah! tout cela ne nous rendra pas le paradis perdu!

LE PRÉPOSÉ

Lisez Milton ou la troisième partie de *La Divine Comédie!*

LE CLIENT

Je les lis, monsieur. Je les lis, ces livres admirables. Mais les immenses étendues qu'ils offrent à notre imagination, je ne les ai pas encore rencontrées entre la place de la Contrescarpe, où j'habite, et le boulevard Sébastopol, où se trouve le lieu de mon travail!

LE PRÉPOSÉ

Prenez un autre chemin!

LE CLIENT

J'ai essayé, monsieur. J'ai essayé, croyez-le bien. Mais ça n'a rien changé, absolument rien! Au contraire, plus je prends le Métro, plus je constate que le paradis s'éloigne de moi.

LE PRÉPOSÉ

Avez-vous essayé du désespoir?

LE CLIENT

Du... quoi?...

LE PRÉPOSÉ, *comme parlant à un sourd.*

Du désespoir métaphysique. Oui, enfin, de l'angoisse, de l'angoisse du désespoir ou encore de la fréquentation de votre inconscient, de « l'homme souterrain »?

LE CLIENT

Hélas! je ne le connais que trop, l'homme souterrain! Il est particulièrement abondant sur la ligne Ivry-Porte de la Chapelle.

LE PRÉPOSÉ

Eh bien, mais justement! N'avez-vous pas éprouvé une sorte de soulagement moral en constatant combien les philosophies crépusculaires, les théories de l'angoisse et du désespoir étaient... comment dire... identiques à votre sort? Il y a là une sorte d'harmonie, de convenance esthétique, qui devrait vous réjouir, non?

LE CLIENT, *hochant la tête.*

Dites plutôt que la peinture de l'Enfer me ramène à mon enfer quotidien, de sorte que je m'y enfonce un peu plus chaque

jour. Ah... monsieur! Comme je le disais encore hier à mon chef de bureau, Monsieur Claquedent : Théophile Gautier a écrit :

Si les oiseaux avaient des ailes
Je partirais avec elles

ou... quelque chose d'approchant.

LE PRÉPOSÉ, *doux mais ferme.*

Mais, permettez : ils en ont, des ailes, les oiseaux!

LE CLIENT, *déçu.*

C'est vrai!... Alors, que faire?

LE PRÉPOSÉ, *du ton le plus naturel.*

Consacrez-vous à une grande tâche : soyez chef d'industrie, conquérant, homme d'État! Vous verrez : vous sentirez une sorte d'amélioration.

LE CLIENT

J'y ai souvent songé, mais le moyen? Ça n'est pas si facile.

LE PRÉPOSÉ

Oh, avec un peu d'habitude!... Tenez, regardez-moi : ne suis-je pas arrivé à une haute situation?

LE CLIENT, *avec respect.*

C'est vrai!... Mais je n'ai pas votre assurance, votre autorité... Non, voyez-vous : moi, j'étais plutôt fait pour le rêve...

LE PRÉPOSÉ, *sur le ton d'un commandement militaire.*

Alors, rêvez!

LE CLIENT

Bien sûr, je rêve. Je rêve chaque fois que je le peux. Surtout éveillé, bien entendu. Car lorsque je dors, eh bien... rien! Un trou noir! Je rêve donc le jour, dans la rue, au restaurant, au bureau; cela m'aide à vivre! Malheureusement, mes rêves sont flous. Oui, ils manquent de netteté. Je voudrais leur donner un peu plus de « corps », un peu plus de coloris.

LE PRÉPOSÉ, *sur un ton prosaïque et détaché.*

Vous avez tort. A votre place, au point où vous en êtes, je franchirais d'un bond le dernier fossé qui me sépare de la vie éternelle.

LE CLIENT

Mais, qu'appelez-vous la « vie éternelle »?

LE PRÉPOSÉ, *emphatique.*

J'appelle ainsi le fait de vivre en esprit, *par* et *pour* l'Esprit, et de tenir pour néant les accidents de la vie, les contingences de la réalité. Vous me suivez?...

LE CLIENT

Ah! je vous suis! Monsieur! Avec quel enthousiasme je vous suivrais ainsi! Jusqu'au bout du monde!

LE PRÉPOSÉ, *devenant lyrique et prophétique, parodiquement.*

Je vous emmène plus loin que le bout du monde : là où les formes ne sont plus que des idées, où les êtres ne sont plus que des essences, où règne une immobile clarté, en équilibre entre un avenir déjà révolu et un passé qui *devient!*

LE CLIENT, *extasié.*

Je vois... je vois... quelle pluie d'étoiles!

LE PRÉPOSÉ, *rectifiant.*

Il n'y a *même plus* d'étoiles!

LE CLIENT, *docile.*

Quelle pluie d'absence d'étoiles!

LE PRÉPOSÉ, *les yeux blancs.*

Quelle absence! Quelle absence! Où êtes-vous?

LE CLIENT, *d'une voix vague de petit enfant perdu.*

Ici!... Ici!

LE PRÉPOSÉ, *immense et lointain.*

Erreur. Vous n'êtes plus ici ou ailleurs. Vous n'êtes nulle part!

LE CLIENT

Cependant, je vous entends. J'entends votre absence de voix proférer un néant de paroles... Je ne suis plus : j'étais. Je ne souffre plus : j'ai souffert. Je ne vis plus : j'ai vécu.

LE PRÉPOSÉ, *catégorique mais inspiré.*

En esprit!

LE CLIENT, *même ton.*

Je suis esprit.

LE PRÉPOSÉ, *même ton.*

J'ai les ailes de l'esprit.

LE CLIENT

Je vole auprès de vous!

LE PRÉPOSÉ

Adieu, petite terre, adieu, adieu!

LE CLIENT, *agitant son mouchoir.*

Adieu, petite boule de terre!

LE PRÉPOSÉ, *agitant aussi son mouchoir.*

Adieu, et bonne continuation!...

Le bruit d'un klaxon d'auto appelant rageusement, suivi du démarrage de plusieurs voitures, les tire de leur envoûtement. Ils se regardent d'un air étonné et se remettent à parler sur un ton normal.

LE PRÉPOSÉ

Hein?

LE CLIENT

Quoi?

LE PRÉPOSÉ

Comment?

LE CLIENT

Plaît-il?

LE PRÉPOSÉ

Nous disions?

LE CLIENT

Je disais que...

LE PRÉPOSÉ, *résigné.*

Je vous écoute.

LE CLIENT

Je... J'aurais encore une question à vous poser.

LE PRÉPOSÉ

Laquelle?

LE CLIENT, *avec un air malicieux.*

Celle-ci : à votre avis, quelle sera ma destinée sur cette terre?

LE PRÉPOSÉ

Pour que je puisse vous répondre, il me faut faire votre horoscope. Une minute, je vous prie, voyons. *(Il cherche dans ses papiers.)* Ah! un détail me manque. Quel mois, quel jour et à quelle heure êtes-vous né?

LE CLIENT

Le 1er mai, à 21 h 35.

LE PRÉPOSÉ

Bon! Je vois ce que c'est : le Lion entrait avec la Vache dans la constellation du Vampire, et Galilée s'éloignait de Poséidon, mais les Quatre-Fils-Aymon s'avançaient royalement sur la Couronne de Méduse et le Paraclet faisait sa jonction avec Lucifer, lorsque Madame votre mère vous mit au monde.

LE CLIENT

Quoi? Il s'est passé tant d'événements dans le ciel au moment de ma naissance?

LE PRÉPOSÉ

Ne dites pas « au moment », dites : *pour* ma naissance!

LE CLIENT, *toujours souriant.*

Et ce grand remue-ménage céleste, qu'est-ce qu'il prépare pour moi?

LE PRÉPOSÉ, *glacial.*

C'est selon.

LE CLIENT

Comment : c'est selon? Est-ce qu'un destin peut changer « selon » les circonstances?

LE PRÉPOSÉ

Vous m'avez mal compris. Je voulais dire : selon vos questions, je répondrai.

LE CLIENT

Ah! Bon! Vous me rassurez!

LE PRÉPOSÉ, *inquiétant.*

Il n'y a pas de quoi.

LE CLIENT, *commençant à s'inquiéter, mais riant faiblement pour se rassurer.*

Vous alliez me faire croire que je n'avais pas de destin!

LE PRÉPOSÉ

Cela vaudrait peut-être mieux!

LE CLIENT

Trêve de plaisanteries!

LE PRÉPOSÉ, *pianotant sur sa table.*

En effet!

LE CLIENT

Quelle question dois-je vous poser?

LE PRÉPOSÉ, *avec détachement.*

S'il vous faut poser une question pour savoir quelle question vous devez poser, nous n'en finirons pas! Je ne suis pas le Sphinx!... ni Œdipe!

LE CLIENT

Évidemment.

LE PRÉPOSÉ

Ni vous non plus, d'ailleurs.

LE CLIENT

Bien entendu... Voyons... que vous dire... Ah! J'y suis : une bonne petite question banale, quelque chose qui ne soit pas urgent, qui me laisse tout mon temps devant moi, une question sur mon avenir : par exemple... Voici. *(Hilare.)* Quand mourrai-je?

LE PRÉPOSÉ, *avec un très aimable et très affreux sourire.*

Enfin, nous y voici : mais, dans quelques minutes, mon cher monsieur. En sortant d'ici.

LE CLIENT, *incrédule et goguenard.*

Ah! vraiment! Comme ça! En sortant d'ici? Pourquoi pas ici même?

LE PRÉPOSÉ

Cela serait plus difficile, il n'y a pas ce qu'il faut. On ne meurt pas, ici!

LE CLIENT, *se montant.*

Ah! il n'y a pas ce qu'il faut? Et votre poêle, il ne peut pas prendre feu, non? ou bien nous asphyxier? Et la maison ne peut pas s'écrouler sur notre tête, non? Et... votre parapluie? Et... votre porte-plume? Et votre espèce de sale petite guillotine?

Il désigne le guichet. Le Préposé le laisse tomber implacablement, puis le relève aussitôt.

LE PRÉPOSÉ

Vous m'avez posé une question : j'ai répondu. Le reste ne me concerne pas.

LE CLIENT, *haussant les épaules.*

Alors, je vais vous en poser une seconde : n'y a-t-il rien à faire pour éviter tout cela?

LE PRÉPOSÉ, *implacable.*

Rien.

LE CLIENT, *toujours incrédule.*

Rien du tout? Absolument rien?

LE PRÉPOSÉ, *irrévocable.*

Absolument rien!

LE CLIENT, *soudain démonté.*

Bien... bien... je vous remercie. Mais...

LE PRÉPOSÉ

Mais quoi? Je pense que c'est tout, n'est-ce pas?

LE CLIENT

C'est-à-dire... je voulais encore vous demander quand... vous demander si... enfin comment...

LE PRÉPOSÉ, *l'interrompant.*

Quand, si, comment? *(Il hausse les épaules.)* Vous vous rendez compte, je suppose, que vos deux avant-dernières questions — ou plutôt mes deux dernières réponses — rendent à peu près inutiles toutes les autres questions et réponses? Du moins en ce qui vous concerne...

LE CLIENT, *atterré.*

C'est pourtant vrai!...

LE PRÉPOSÉ, *se montant un peu.*

Si vous aviez commencé par là, vous nous auriez, à l'un et à l'autre, épargné bien du souci! Et quel temps perdu!

LE CLIENT, *redevenu humble et tremblant, comme au début.*

Comme c'est vrai, monsieur! Oh, pardonnez-moi! La curiosité, n'est-ce pas!

LE PRÉPOSÉ, *bon diable quand même.*

C'est bon! Mais n'y revenez plus, hein!

LE CLIENT, *déchirant.*

Hélas!

LE PRÉPOSÉ, *pour sa propre justification.*

Tous les renseignements que vous désiriez, je vous les ai donnés.

LE CLIENT, *obséquieux.*

C'est exact, monsieur. Je vous remercie, monsieur.

LE PRÉPOSÉ

Ne me remerciez pas, j'ai fait mon métier.

LE CLIENT

Oh! ça c'est vrai! Vous êtes un employé modèle.

LE PRÉPOSÉ, *modeste.*

Je ne cherche qu'une chose : satisfaire la clientèle.

LE CLIENT

Merci, monsieur, vraiment merci... Du fond du cœur... *(Il va à la porte, puis se ravise.)* Au fait, combien vous dois-je?

LE PRÉPOSÉ, *grand et généreux.*

Ne vous inquiétez pas de cela : vos héritiers recevront la petite note.

LE CLIENT

Merci. Merci beaucoup. Alors... au revoir, monsieur...

LE PRÉPOSÉ, *se levant, avec une sorte de respect funèbre.*

Adieu, monsieur!

Le Client sort très lentement, à regret, bien entendu... A peine a-t-il refermé la porte sur lui, on entend un bref appel de klaxon, un violent coup de freins, et, presque en même temps, un hurlement de douleur. Le Préposé écoute un instant, hoche la tête et va à son poste de Radio. On entend une « chanson de charme » à la mode. Puis il va s'asseoir à son bureau et se plonge dans ses papiers.

Rideau.

Monsieur Moi

DIALOGUE
AVEC UN BRILLANT PARTENAIRE

PERSONNAGES

MONSIEUR MOI, *personnage prétentieux qui fait des phrases.*
LE PARTENAIRE, *sorte de clown hilare et stupide aux cheveux rouges, aux vêtements trop larges, qui ne parle guère que par interjections.*

La scène ne représente rien : elle est plongée dans l'obscurité. Les deux personnages arrivent lentement, tenant chacun une petite lanterne qui éclaire surtout leur visage.

MONSIEUR MOI

Toi qui m'as jusqu'ici tenu compagnie, arrête-toi, veux-tu? N'allons pas plus loin!...

LE PARTENAIRE

Bon, bon, bon, bon!

MONSIEUR MOI

Et posons nos lanternes, afin de nous dégourdir les doigts!

Ils posent leurs lanternes par terre.

MONSIEUR MOI

Voilà qui est fait.

LE PARTENAIRE

Ouf!

MONSIEUR MOI

On ne saurait mieux dire.

LE PARTENAIRE, *battant des mains, avec satisfaction, comme pour se féliciter.*

Bravo, bravo!

MONSIEUR MOI

Sans doute vas-tu me demander pourquoi nous nous arrêtons?

LE PARTENAIRE

Bien... oui, dame!

MONSIEUR MOI

Je m'attendais, en effet, à cette question. Je te remercie de me l'avoir posée. Je te reconnais bien là.

LE PARTENAIRE, *flatté.*

Hé, hé!

MONSIEUR MOI

Parfait! Cependant, avant que je ne te réponde, considère-moi, je te prie, dans la situation où je me trouve, c'est-à-dire au point précis où nous sommes arrivés.

Le Partenaire prend la lanterne et la promène de haut en bas sur la silhouette de Monsieur Moi en le regardant avec attention.

MONSIEUR MOI

Pose cette lanterne! C'est avec les yeux de l'esprit que tu dois me considérer.

LE PARTENAIRE, *posant la lanterne.*

Là!

Il se concentre, en fronçant les sourcils.

MONSIEUR MOI

Réponds-moi! Veux-tu me dire si je me vois bien tel que je dois être : parvenu au milieu du chemin, un homme de raison, n'est-ce pas là ce que je suis?

LE PARTENAIRE, *avec une hâte obséquieuse.*

Ah, ça oui! Ah oui, oui! Parbleu oui!

MONSIEUR MOI

Ainsi donc, un homme qui raisonne, c'est-à-dire qui mesure, compare, additionne, soustrait, bref qui se livre à des opérations exactes : tel est bien cet homme que je suis?

LE PARTENAIRE, *définitif.*

Deux et deux, poum!

MONSIEUR MOI

Tel est du moins cet homme que j'étais, sur le chemin où nous nous avancions, avant de nous être arrêtés. Or, nous nous sommes arrêtés, n'est-ce pas la vérité?

LE PARTENAIRE, *avec un geste d'arrêt.*

Crac!

MONSIEUR MOI

Eh bien! tel que je te connais, je sens que tu vas me poser, encore une fois, ton éternelle question : pourquoi nous sommes-nous arrêtés?

LE PARTENAIRE, *confus.*

Oh, pardon!

MONSIEUR MOI, *conciliant.*

Non, non, ne t'excuse pas! Félicite-toi, au contraire! Félicite-toi de ton insistance et de ta perspicacité! Car c'est bien là le problème. Le problème majeur. Et sais-tu ce que je vais te répondre?

LE PARTENAIRE, *comme un écolier interrogé alors qu'il ne s'y attendait pas.*

Qui ça, moi? Non!

MONSIEUR MOI

Je vais te répondre que *je ne sais pas* pourquoi nous nous sommes arrêtés. *Je-ne-le-sais-pas! (Avec une soudaine sollicitude.)* Tu n'as pas peur, au moins?

LE PARTENAIRE, *protestant fièrement.*

Oh! non! Oh, non, non, non, non!

MONSIEUR MOI, *poursuivant.*

Je ne sais pas, dis-je, pourquoi nous nous sommes arrêtés, mais, vois-tu, *c'est précisément pour cela que nous nous sommes arrêtés!*

LE PARTENAIRE, *écarquillant les yeux, au comble de l'étonnement.*

Bigre!

MONSIEUR MOI

C'est dire qu'il y avait, à cette étape de notre chemin, un obstacle : quelque chose d'inexplicable, quelque chose d'irréductible et d'opaque contre quoi nous nous sommes heurtés.

LE PARTENAIRE, *intelligemment.*

Boum!

MONSIEUR MOI

On ne saurait mieux dire. Nous nous sommes heurtés précisément contre ce qui nous empêchait d'avancer. Or, cet obstacle, nous ne le connaissons pas et il y a peu de chances que nous arrivions à le connaître... *(Comme sortant d'un rêve.)* Hein? Quoi?

LE PARTENAIRE

Mais... rien!

MONSIEUR MOI

Comment? Je croyais que tu avais parlé!

LE PARTENAIRE

Qui? Moi?

MONSIEUR MOI

Oui, toi!

LE PARTENAIRE

Moi, non!

MONSIEUR MOI

Alors, c'était peut-être moi. Oui, ce devait être moi, car j'étais en train de me dire que ma vie était une chose bien étrange.

LE PARTENAIRE, *avec pitié.*

Hélas!

MONSIEUR MOI

Oui, il y a dans ma vie je ne sais quoi d'incompréhensible et d'inacceptable, une chose peut-être grandiose, peut-être atroce — en tout cas, sans commune mesure avec moi-même et autour de laquelle, cependant, toute ma vie, tu m'entends, toute ma vie est construite. *(Le Partenaire fait entendre un long sifflement exprimant la grandeur de cette chose.)* Souvent j'y pense et chaque fois j'ai peur, car je ne puis même pas deviner ce que c'est : on dirait un mauvais souvenir, quelque événement qui m'est étranger et qui pourtant pèse à mes épaules comme un fardeau personnel. Ce fut peut-être un moment de démence glissé au centre de ma raison, peut-être l'immensité de rien au milieu de mon être.

LE PARTENAIRE, *terrifié.*

Oh! là là!

MONSIEUR MOI

Tes réflexions prouvent surabondamment l'intérêt que tu me portes. Tu m'es vraiment d'un grand secours.

LE PARTENAIRE, *avec une feinte modestie.*

Beuh!...

MONSIEUR MOI

Mais si, mais si! Ne proteste pas! En tout cas, tu m'as bel et bien accompagné jusqu'ici, c'est un fait. Et si nous nous sommes arrêtés, ce n'est certes pas ta faute.

LE PARTENAIRE

Ah, ça non!

MONSIEUR MOI

Je croirais plutôt, vois-tu, que ce qui nous a arrêtés, c'était cette chose, cette chose toujours la même. Qu'en penses-tu?

LE PARTENAIRE, *perplexe.*

Ma foi!...

MONSIEUR MOI

A mon avis, cette chose était là, à nous attendre, au beau milieu du chemin — et, bien qu'elle soit là, là, devant nous, impossible de savoir ce qu'elle est! Tu avoueras que c'est une situation bien embarrassante pour des esprits aussi avisés que les nôtres?

LE PARTENAIRE, *bruyamment.*

Ah, ça oui, alors!

MONSIEUR MOI

Mais je vais te surprendre encore bien davantage. Moi qui te parle et à qui tu réponds avec tant de pertinence, moi qui ai peur de cette chose incompréhensible, je puis, du moins, me donner l'avantage de la *contourner.* Comprends-tu cela? Je puis faire le tour de cet obstacle avec ma raison... Tu me suis toujours, n'est-ce pas : *avec ma raison?*

LE PARTENAIRE, *comme un faible écho.*

Avec ma raison.

MONSIEUR MOI

Et avec mes pieds aussi, d'ailleurs. Me suis-tu? *Avec mes pieds.*

LE PARTENAIRE, *même jeu.*

Avec mes pieds.

MONSIEUR MOI

Et quand j'en aurai fait le tour, alors, tout à coup, d'un mouvement vif, comme un escamoteur, je pourrai mettre La Chose dans mon sac! Ni vu ni connu! Le tour est joué!

LE PARTENAIRE, *ravi, comme s'il escamotait un objet.*

Couic!...

Il se frotte les mains avec satisfaction.

MONSIEUR MOI, *serein.*

Et, mon sac sur le dos, je pourrai enfin continuer à marcher!

LE PARTENAIRE, *au comble de la joie.*

Pfuitt! Pfuitt! Padadam!

MONSIEUR MOI, *redevenu grave.*

Vois-tu, c'est un grand réconfort que de pouvoir cerner ce qui vous menace. J'entends : cerner par la pensée, ou par une simple image, par un geste peut-être... Je ne vais pas au cœur du gouffre : comment le pourrais-je? Mais je fais le tour de ses bords et, quand je sais que ma démence, avec la démence du monde, est contenue dans ma raison, quand je fais tomber dans mon regard ce grand ciel incompréhensible qui se mélange à mes propres ténèbres, quand ma vie protège ma cendre avec sollicitude, alors je tiens tous les tonnerres dans un fil et mon crime inconnu dans ma royale innocence. Je m'endors réconcilié.

LE PARTENAIRE, *après un énorme effort.*

Et alors?

MONSIEUR MOI, *tiré de son abîme de réflexions.*

Hein? Quoi? Comment : et alors?

LE PARTENAIRE, *montrant le chemin.*

Alors... on y va?

MONSIEUR MOI

Oui! Nous allons, comme on dit, « tourner la difficulté ». Il y a, non loin d'ici, un passage. Nous allons nous y engager sans crainte. Mais pas un mot, pas un bruit! Attention aux avalanches!... Chu-u-ut!

LE PARTENAIRE, *un doigt sur les lèvres.*

Chut!

MONSIEUR MOI

Chut! Chut!

LE PARTENAIRE

Chut! Chut! Chut!

Ils reprennent leurs lanternes et s'en vont sur la pointe des pieds, en tournant lentement l'un derrière l'autre.

(Paris, 1950.)

Rideau.

Faust et Yorick

APOLOGUE

PERSONNAGES

LE SAVANT, *jeune au début, vieillit rapidement au cours du sketch.*
LE REPORTER, *jeune à sa première entrée en scène, vieux à la seconde.*
LA NOURRICE, *sans âge.*
L'ÉPOUSE DU SAVANT, *jeune (trop occupée ensuite par ses nombreuses maternités pour reparaître en scène).*
MADELEINE, *d'abord sous la forme d'un nouveau-né, puis d'une jeune fille, puis d'une jeune femme.*
QUATRE JEUNES SAVANTS.

On ne voit sur la scène, vers la droite, qu'une table de travail très large, très haute — presque comme un comptoir ou un tribunal — et recouverte d'un tapis qui la masque entièrement jusqu'au sol.

Sur la table, beaucoup de livres, des papiers, un encrier, une balance, une mappemonde — et une tête de mort.

Le Savant, assis à cette haute table, face au public, paraît presque englouti derrière les livres : la lampe éclaire son visage et son buste; le reste de la pièce est plongé dans l'obscurité.

Le Savant ne bougera pas de sa table jusqu'à la fin.

LE SAVANT, *d'abord dans la force de l'âge.*

J'ai travaillé toute ma vie. J'ai énormément travaillé. J'ai commencé par lire tout ce que les autres ont écrit, dans toutes les branches du savoir — puis j'ai cherché par moi-même.

Comme c'est toujours à l'Homme que l'homme revient après avoir fait le tour de la Création, je me suis spécialisé dans la science qui étudie cet étrange animal. Comme la partie la plus noble de l'homme est celle où, justement, tous les bons auteurs placent le siège du savoir, j'ai dirigé mes recherches du côté de la *tête* et du *cerveau* de l'Homme. Enfin, comme il y a un rapport étroit entre le contenu et le contenant, j'ai jeté mon dévolu sur le *crâne* humain : le crâne, voilà toute la question!

Il prend le crâne sur la table et le considère.

LE REPORTER, *surgissant de l'ombre, un carnet et un crayon à la main.*

On dit, maître, que vous seriez sur le point de découvrir « l'échelon supérieur » du crâne humain. Qu'entendez-vous par : échelon supérieur?

LE SAVANT

A vrai dire, je ne l'ai pas encore découvert : je le cherche, je le pressens. *L'échelon supérieur*, c'est un ensemble de constatations et d'indices qui m'a conduit à penser que le crâne humain était en train de se transformer et qu'il était prêt à contenir un cerveau infiniment supérieur au nôtre.

LE REPORTER

Je vous remercie, maître, de cette précieuse déclaration.

Il disparaît dans l'ombre.

LE SAVANT

Ah! *L'échelon supérieur!* Que de veilles il m'a coûté! Que de travaux, que de voyages! J'ai mesuré des milliers et des milliers de crânes sous toutes les latitudes, j'ai accumulé les observations, j'ai fait la critique de toutes les hypothèses et je m'aperçois, après tant d'efforts, que je suis bien loin de toucher au but. Ce crâne, ce crâne merveilleux, le crâne génial de l'Homme Futur, où est-il, où est-il? Quand l'aurai-je enfin découvert?

LA NOURRICE, *apparaissant.*

Comment, mon pauvre enfant, encore en train de travailler, un jour pareil!

LE SAVANT, *contrarié.*

Comment? Quoi? Eh, qu'y a-t-il donc, voyons?

LA NOURRICE

Mais c'est le jour de ton mariage, mon petit! Allons, vite! Prépare-toi! Ta fiancée t'attend sous ses voiles. Les témoins, les invités sont sous le porche de l'église. Dépêche-toi!

On entend naturellement, pendant quelques minutes, la Marche nuptiale *de Mendelssohn! Cependant le savant n'a pas bougé de sa place.*

LE SAVANT

Dès le lendemain de la noce, je me remis à travailler. Ma femme était charmante et douce. Elle assistait, silencieuse, à mes recherches...

Un coup de projecteur fait surgir de l'ombre la Jeune Femme. Elle est assise à côté de la table de son mari et tricote. On entend sonner minuit à un clocher.

LA JEUNE FEMME

Ne crois-tu pas, mon ami, que tu as assez travaillé aujourd'hui? Il se fait tard.

LE SAVANT, *avec douceur.*

Non, ma chérie! Il faut encore que j'établisse des corrélations entre différentes mesures que l'on vient de m'envoyer de plusieurs points du globe. Mais toi, va te coucher, je t'en prie. Tu te fatigues à veiller ainsi, dans l'état où tu es!... Va!...

La Jeune Femme disparaît.

LE SAVANT

Les jours, les années passèrent. J'entrevoyais déjà la courbe ascendante du crâne humain, depuis ses origines les plus lointaines jusqu'aux premiers âges civilisés, et ce tracé devait faire apparaître, en pointillé, la suite de cette prodigieuse aventure. C'était un émouvant spectacle!

LA NOURRICE, *sortant de l'ombre,*
elle tient dans ses bras un nouveau-né recouvert de voiles.

Regarde! Regarde comme il est beau!

LE SAVANT, *comme sortant d'un rêve.*

Hein! Quoi! Qu'y a-t-il?... Ah oui, c'est le petit Magdalénien qui m'est annoncé? Posez-le là, je vous prie!

LA NOURRICE, *riant.*

Mais non! C'est ton premier rejeton! Tout le portrait de son père! J'espère qu'il en aura, des frères et des sœurs!

Elle disparaît.

LE SAVANT

Mes travaux commençaient à attirer sur moi l'attention du monde savant. Plusieurs académies étrangères me reçurent dans leur sein. Seul, mon pays natal doutait encore de moi.

On frappe doucement.

LA VOIX DE MADELEINE, *petite jeune fille.*

Papa! Tu permets que je vienne un moment près de toi?

LE SAVANT

Mais oui, Madeleine, entre!

MADELEINE, *surgissant debout*
aux côtés de son père.

Mon pauvre papa! Comme tu travailles!... Et comme les gens sont injustes envers toi!

LE SAVANT

Pourquoi dis-tu cela?

MADELEINE, *fondant en larmes.*

Oh, papa, si tu savais!

LE SAVANT

Qu'y a-t-il? Parle! *(Doucement.)* Tu as été refusée à ton examen?

MADELEINE

Il s'agit bien de cela! C'est beaucoup plus grave!

LE SAVANT

Quoi donc?

MADELEINE

Mon frère aîné est revenu ce soir de la Faculté. Il était bouleversé. Il paraît que l'on a organisé un chahut monstre... à ton sujet!

LE SAVANT

A mon sujet?

MADELEINE

Oui! Un monôme! Les étudiants portaient un gros crâne de carton éclairé par des lanternes vénitiennes et ils chantaient une vilaine chanson, où tes travaux sont tournés en ridicule!

On entend la voix des étudiants chantant qui s'approche, puis s'éloigne.

VOIX DES ÉTUDIANTS

Ah, le crân', le crân', le crân'!
C'est toute une affaire!
Ah, le crân', le crân', le crâne!
C'est tout' la question!

LE SAVANT, *riant.*

Ah! ce n'est que cela? Ma pauvre Madeleine, qu'est-ce que ça peut faire! Laisse-les chanter, ils sont jeunes! Ils n'empêcheront pas mon œuvre de s'accomplir! Un jour, tu verras, tout le monde s'inclinera devant mes découvertes. Je suis sur la bonne voie! *(Madeleine disparaît.)* Aucune déception, aucune injustice ne pouvait m'arrêter. Ma vie s'écoulait, paisible en somme, et ma collection de crânes avait pris de telles proportions qu'il fallut acheter un hangar pour la contenir...

MADELEINE, *surgissant de l'ombre, affolée; c'est maintenant une belle jeune femme.*

Papa! Papa! Oh, papa!

LE SAVANT, *agacé.*

Qu'y a-t-il encore?

MADELEINE

Papa, je n'en peux plus! Mon mari me fait une vie impossible! Son caractère est devenu insupportable. Je viens de m'enfuir de chez moi avec mes enfants. Quel parti prendre, oh, mon Dieu, mon Dieu!

LE SAVANT

Eh bien, mais divorce, mon enfant! La belle affaire! Pourquoi te mettre dans un état pareil? C'est si simple!

MADELEINE

Ah, tu trouves cela simple, toi! Oui! Toujours dans tes livres et tes mesures et tes crânes! Mais il n'y a pas que les crânes! Les crânes sont morts! Il y a la vie, notre vie! Ah! tu n'y prêtes guère d'attention!

Elle disparaît.

LE SAVANT, *haussant les épaules.*

C'était curieux de voir à quel point les hommes attachent de l'importance à de minces événements! Qu'est-ce que c'était que notre petite histoire familiale à côté de la colossale aventure de l'Homme! Ah! il en a bien vu d'autres, l'Homme, depuis sa création! Et il en verra bien d'autres, avant que son crâne ait atteint son volume maximum!... Voyons... où en étais-je?... Mais qu'est-ce que j'ai fait de ce livre, bon sang!... Une précieuse monographie de mon meilleur disciple, un Danois!... Le livre a dû tomber sous ma table!... *(Il se baisse un moment sous la table et reparaît vieilli, les cheveux tout blancs. Un peu de musique — de préférence romantique — s'est fait entendre pendant ce temps. Puis d'une voix cassée :)* Où est le temps où j'égarais mes livres, tant ma table et mon cabinet en étaient encombrés! Maintenant, ma bibliothèque occupe un étage entier de ma maison et le monde entier vient la consulter! *(On frappe.)* Entrez!

LE REPORTER, *il a, lui aussi, vieilli.*

Maître! Il y a bien des années que je ne suis venu vous saluer!

Je regrette que ma seconde visite ait lieu en de si pénibles circonstances : Madame votre épouse, hélas!

LE SAVANT, *avec angoisse.*

Hein! Quoi! Que dites-vous, mon épouse!... *(Se ravisant.)* Ah oui, c'est vrai, j'oubliais!... Pauvre chère compagne de ma vie!... Eh oui, elle est partie comme elle était venue, discrètement, sans bruit!... En quarante ans de vie commune, je n'ai eu qu'à me louer d'elle! Elle m'a donné dix enfants, dont six, hélas! sont morts avant elle. Les quatre autres sont établis maintenant et j'ai sept petits-enfants qui font la joie de ma vieillesse!

LE REPORTER

Ainsi, dans votre deuil, vous avez heureusement des consolations! Mais la plus belle, maître, n'est-elle pas cette consécration que votre pays vient de donner à vos travaux!...

Il disparaît.

LE SAVANT

En effet, mes collègues français avaient enfin, après ceux des autres pays, reconnu l'intérêt de mes recherches : un cours au Collège de Navarre, l'Institut, un haut grade dans l'Ordre National — j'étais comblé d'honneurs!... Et cependant, une amertume subsistait au fond de mon cœur : je touchais au but, certes, mais je ne l'avais pas encore atteint. Tout le monde parlait de l' « Échelon Supérieur » et pourtant personne — pas même moi! — n'avait encore la preuve définitive de son existence! Combien d'années me faudrait-il encore, avant de pouvoir tenir entre mes mains le Crâne tant cherché? Un jour enfin, tandis que je travaillais comme à l'ordinaire, j'éprouvai un vertige soudain!... ma tête... me parut lourde... lourde... et...

Il s'affaisse, la tête en avant, sur sa table. Comme il est caché par les livres, il disparaît complètement.

VOIX DE SPEAKER A LA RADIO

... La France vient de perdre un de ses plus illustres savants : il s'est éteint hier soir, à sa table de travail, terrassé par soixante ans de labeur, alors qu'il touchait au but de ses recherches...

Un peu de musique funèbre. Puis, aussitôt, apparaissent quatre jeunes savants en redingote. L'un d'eux — celui qui va parler aux autres — pose sur la table un paquet enveloppé dans un journal.

LE JEUNE SAVANT

Messieurs, ce n'est pas sans une profonde émotion que nous venons saluer, ici même, le souvenir vénéré de notre maître. Sa vie nous offre l'exemple d'un dévouement sans réserve à la Science. Je dirai plus : non seulement sa vie, mais sa mort elle-même — sa mort surtout! — auront servi à nous donner la preuve de cette découverte immense qu'il n'avait fait — et pour cause! — qu'entrevoir! Comme vous le savez, messieurs, notre illustre maître, avant de mourir, avait recommandé que l'on fît l'autopsie de son corps et, plus précisément, que l'on prît les mesures de son crâne. Eh bien, messieurs, ce crâne qu'il avait cherché toute sa vie, ce futur crâne humain — ou plutôt surhumain, — capable de contenir toute la Science, ce crâne, messieurs, le voici : c'était le sien!

Tout en finissant de parler, il a défait le papier, il en sort un crâne, qu'il montre à ses collègues. Ceux-ci applaudissent. On entend — naturellement! — les premières mesures de la Danse macabre *de Saint-Saëns.*

Rideau.

La Sonate et les trois Messieurs

OU

COMMENT PARLER MUSIQUE

PERSONNAGES

MONSIEUR A
MONSIEUR B
MONSIEUR C

Ce sont trois Messieurs, en costume de ville, qui sont assis face au public.

Leurs chaises, placées à quelque distance les unes des autres, sont disposées en demi-cercle.

Ils se racontent, sur le ton de la conversation la plus banale, « ce qui s'est passé » dans un morceau de musique qu'ils ont entendu au concert.

Il n'y a pas de décor.

PREMIER MOUVEMENT : LARGO

A

Vous vous en souvenez?

B

Je m'en souviens. *(à C.)* Et vous?

Un silence.

C

Ça commençait par une grande étendue.

B

Oui, par une grande étendue d'eau.

C

Une grande étendue d'eau dans le soir.

Un silence.

B

Puis, il y avait un silence. *(Un silence.)*
Puis, ça recommençait : c'était une grande étendue.

C

Une grande étendue d'eau dans le soir.

A

Oui, c'est ainsi que ça commençait : par une grande étendue. *(Un silence.)*
Est-ce que c'était indistinct?

B

Oui, c'était indistinct.

C

C'était très indistinct.
On ne distinguait rien.

B

Absolument rien.
D'ailleurs il n'y avait rien à voir.

Un silence.

A

Ainsi, il n'y avait rien à voir?

B, *à C.*

Et pourquoi n'y avait-il rien à voir?

C

Parce que c'était ainsi.

Un silence.

A

C'était une grande étendue.

B

Une grande étendue indistincte.

C

Une étendue indistincte dans le soir.

Un silence.

A

Et cependant, au bout d'un moment...

B, *à A.*

Au bout d'un moment?

C, *à A.*

Est-ce qu'il s'est passé quelque chose?

A

Oui, au bout d'un moment
il s'est passé quelque chose.

B, *à A.*

Quelque chose d'effrayant?

A

Non. Rien d'effrayant.

C, *à A.*

Quelque chose de calme?

A

Non... pas tout à fait.

B, *à A.*

Quelque chose de gai?

A

Pas tout à fait, mais presque.

C, *à A.*

Quelque chose de doux?

A

Ce serait plutôt cela :
Oui, quelque chose de doux
qui venait, qui s'avançait...

B

En effet, je me souviens :
Quelque chose de doux,
qui s'avançait de notre côté...
et qui n'avait pas l'air de nous voir...

A

Et qui pourtant nous concernait.

B

Oui, puisque cela venait droit vers nous!

C

Mais nous n'en étions pas effrayés.

A

Pas du tout.

B

Pas du tout, absolument pas.
Nous n'étions pas effrayés du tout.

Un silence.

A, *à voix plus basse, aux deux autres.*

Et pourquoi aurions-nous été effrayés?

B

Je vous le demande!

C

Oui, pourquoi nous effrayer?
Pourquoi aurions-nous été effrayés?

A

Parce que ça bougeait?

B

Parce que ça venait vers nous?

C

Parce que c'était léger?

A

Parce que c'était agréable?

B

Ce n'est pas une raison.

A

Absolument pas.

C

Il n'y avait pas de quoi s'effrayer.

B

Vraiment pas, vraiment pas du tout.

A

D'autant plus que ça venait d'une grande étendue...

B

D'une grande étendue d'eau...

C

D'une grande étendue d'eau dans le soir.

Un silence.

B

Et ensuite : que s'est-il passé?

A

Ensuite? Eh bien, ça s'est arrêté.
Et puis, c'est reparti.

C

C'est reparti comme c'était venu...

B

Avec douceur, avec légèreté...

C

On nous aurait entendus respirer.

A

Étiez-vous contents parce que ça s'en allait?

C

Nous étions contents :
mais ce n'était pas parce que ça s'en allait :
c'était plutôt parce que ça bougeait.

B

Oui, au fond, on était contents
quand ça venait ou quand ça s'en allait,
ou quand ça descendait ou quand ça montait.

A

Ah! Parce que ça montait aussi?

B

Oui, ça montait quelquefois.

C, *avec une certaine admiration.*

Même, un moment, ça a monté rudement!

B

C'est monté, monté, monté très haut.

C, *comme désignant quelque chose qui monte très haut dans l'air.*

Oui, ça montait, puis ça s'arrêtait;
puis ça montait, ça montait, ça montait!

A

Et ça montait vite?

C

Ça montait très vite.

A

Si vite que ça?

B

Plus vite que ça.

C

Plus vite encore.

B

Plus vite.

C

Plus vite.

A

Vite, vite, vite, vite?

C

Très vite.

B

Très vite.

C

Très vite.

B

Très, très vite.

C

Très, très, très vite.

Un silence.

B

Et pendant ce temps-là,
ça continuait en bas.

A

En bas, c'était toujours en bas.

C

C'était toujours en bas et toujours là.

A

C'était une grande étendue...

B

Une grande étendue d'eau...

C

Une grande étendue d'eau dans le soir.

DEUXIÈME MOUVEMENT : ANDANTE

Les trois Messieurs rapprochent leurs chaises, comme pour parler de quelque chose de plus confidentiel.

B, *à A, en baissant la voix.*

Avez-vous pu voir ce que c'était?

A, *même ton.*

Non, je n'ai pas pu le voir.

C

Bien sûr! Puisqu'il n'y avait rien à voir!

A, *ton normal.*

Il n'y avait rien à voir,
mais il y avait beaucoup de choses à savoir.

B

Ah! Et vous êtes arrivé à savoir quelque chose?

A

En tout cas, j'étais tout près de savoir.

C

En somme, vous étiez dans les dispositions qu'il faut!

A

Oui, c'est cela : dans les dispositions qu'il faut.

C

Dans les dispositions qu'il faut pour savoir quelque chose...

A

Quand il y a quelque chose à savoir, bien entendu!

B

Bien entendu!

C

Bien entendu!

Un silence. Ils se regardent à la dérobée comme s'ils n'osaient pas aborder « le sujet ».

A, B et C, *brusquement et ensemble.*

Et qu'est-ce que...

A

Oh, pardon!

B

Oh, pardon!

C

Oh, pardon!

A, *à B.*

Je vous en prie!

B, *à A.*

Commencez vous-même!

A

Je n'en ferai rien!

B, *à C.*

Alors, c'est à vous!

C, *à A et à B.*

Je voulais vous dire —
puisque vous m'y invitez,
puisque vous m'y invitez si courtoisement,
puisque vous m'invitez si courtoisement que je ne puis refuser —
je voulais vous dire :
En somme, qu'avez-vous su?

A, *regardant B.*

Ce que nous avons su?

B, *regardant A.*

Ce que nous avons su?

A

Eh bien, mais nous avons su
que nous étions tout près de savoir
ce qu'il y a à savoir
quand il y a quelque chose à savoir!

B

C'est évident.

C

Oui, mais encore?

B

Encore quoi? Voulez-vous que je recommence?

C

Peut-être que oui! Peut-être
n'ai-je pas très bien compris...

B, *à A, conciliant.*

Puisqu'il le demande, recommencez!

A

Eh bien, très volontiers,
puisque vous le demandez.
Alors, voici : nous avons su comment on est
quand on se trouve tout près de savoir
ce qu'il y a à savoir
lorsqu'il y a quelque chose à savoir!

C, *avec force.*

Mais, précisément, *il y a* quelque chose à savoir!

A, *avec assurance.*

Parbleu oui!
Je suis de votre avis :
il y a quelque chose à savoir.

B, *même ton.*

Personne n'a jamais dit le contraire :
il y a quelque chose à savoir!

C, *soudain un ton plus bas.*

Et en vous approchant,
êtes-vous arrivés à savoir quelque chose?

B, *confidentiel.*

En tout cas, nous avons su
que cela se passait... là...

A, *même ton.*

Que cela se passait dans une grande plaine...

C, *même ton.*

N'était-ce pas... dans une grande étendue?

A

Oui, dans une grande étendue.

B

Une grande étendue dans le soir.

A

Dans le soir.

B

Dans le soir.

Un court silence : ils se regardent avec gravité.

A

Dans le soir, dans le soir.

B

Dans le soir, dans le soir, dans le soir.

C

Dans le soir.

B

Soir.

A

Soir, soir.

C

Soir soir soir soir.

B

Soir.

A

Soir.

B

Soir.
soir
soir

C

soir!

TROISIÈME MOUVEMENT : FINALE

Les Messieurs écartent leurs chaises et prennent un air dégagé et joyeux.

A

Après cela, les choses ont marché rondement!

B

Oui, à une allure drôlement rapide!

C

Tout a été fait en un clin d'œil!

A

Sans avoir l'air de rien!

B

A la dérobée!

C

Ni vu ni connu!

A

Pas le temps de dire : ouf.

B

On était partis assez calmes :
on est revenus tout joyeux!

C

Vous vous en souvenez?

A

Si je m'en souviens!

B

Et moi donc!

A

On riait comme des fous!
On n'en finissait plus de rire!

C

Et l'on sautait!
Et l'on gambadait!
Et l'on tournait sur soi-même!

B, *à A.*

Vous couriez devant moi,
je cherchais à vous rattraper
et tout à coup c'était vous
qui étiez en train de me poursuivre!

C

Parce qu'on tournait en rond!

B

Dans un petit espace...

C

Dans un tout petit espace...

A

Petit petit petit petit!

C

C'était à n y rien comprendre!

A

Mais c'était gai!

B

C'était gai, ce n'était pas triste.

A

Pas triste du tout.

C

C'était cela qui était surprenant :
d'habitude, c'est plutôt triste
de ne pas comprendre quelque chose!
Mais cette fois-là, ça nous faisait rire!

B

C'était, peut-être, qu'il n'y avait rien à comprendre?

C

Peut-être! C'était comme ceci,
et comme cela

Gestes des bras et des épaules.

Et puis comme ceci et puis comme cela
Et comme ci et comme ça
Et comme ceci et comme cela
Et il n'y avait rien d'autre à comprendre!

B

Et ça nous mettait en joie
On n'aurait pas su dire pourquoi

A

On avait envie de rire de tout,
on était comme des gens un peu fous!

C

Et ça faisait du bien de sauter,
de sauter à gauche et à droite,
de courir ici et puis là
et comme ceci et comme cela
sans avoir rien d'autre à comprendre.

A

C'était une sorte d'exercice.

B

Et notez-le bien :
ce n'était plus le soir!

C

Non! Ça c'est vrai : ce n'était plus le soir!

A

C'était même plutôt le matin!

B

C'était bien ça : le matin...

C

Quand le matin fait le matin...

A

Et qu'il dit : « Matin, matin, matin! »

C

Matin, viens ici!

B

Matin, viens ici, petit matin!

C

Ah! le brave petit matin!

A

Un matin...

C

Un matin-matin...

B

Qui fait : « Matin, matin, matin! »

C

Comme tous les matins!

B

Matin...

A

Matin matin...

B

Matin matin matin matin!

C

Matin matin

B

Matin

C

Matin

A

Matin

B, *à C.*

Ma...?

Un silence.

C

...tin!

B, *à A.*

Ma...?

Un silence.

A

...tin!

Les trois Messieurs saluent et sortent gravement.

(Paris, Saint-Germain-de-Joux, juin 1952.)

Rideau.

La Société Apollon

OU

COMMENT PARLER DES ARTS

PERSONNAGES

MADEMOISELLE, *monitrice des « Conférences-Promenades » de la « Société Apollon », personne sèche et péremptoire;*
DADAIS, *jeune homme niais et prétentieux;*
NANINE, *sa sœur, jolie jeune fille, amoureuse d'Alphonse;*
MADAME GOUFFRE, *grosse dame ridicule mais de bonne volonté;*
MONSIEUR QUIDONC, *grand vieillard grave et décoré;*
LE CHARMANT-PETIT-MÉNAGE, *deux êtres aimables et insignifiants;*
ALPHONSE, *jeune étudiant sympathique, amoureux de Nanine;*
Tous membres de la « Société Apollon ».
LA BONNE, *paysanne fruste et revêche.*
LE MAITRE, *front dégarni; agité, l'air un peu fou, prétentieux, volubile, et assez vulgaire.*

PREMIER TABLEAU

Une petite place, quelque part vers Montmartre. Un banc, un arbre, un réverbère. Ce tableau peut aussi se passer simplement devant le rideau. Mademoiselle est seule, assise sur le banc. Arrivent Dadais et sa sœur.

DADAIS, *timidement, à Mademoiselle.*

La « Société Apollon », s'il vous plaît?

MADEMOISELLE, *péremptoire.*

La « Société Apollon », c'est moi.

DADAIS

Ah! bien, madame! Enchanté, madame! Je vous présente mes hommages, madame!

MADEMOISELLE, *rectifiant.*

Mademoiselle, appelez-moi Mademoiselle!

DADAIS

Ah! bon, madame! Pardon, Mademoiselle! Mademoiselle comment?...

MADEMOISELLE, *négligemment.*

Qu'importe!

DADAIS

Mademoiselle Quimporte? Bon! Je vais vous présenter à ma sœur... Mademoiselle, je vous présente ma sœur. Ma sœur s'appelle Nanine.

NANINE

Mes respects, mademoiselle.

MADEMOISELLE

Bonjour, mademoiselle.

DADAIS

Tu vois, Nanine : c'est Mademoiselle, Mademoiselle Quimporte, qui va diriger aujourd'hui la conférence-promenade de la « Société Apollon »... Vous nous excuserez, Mademoiselle, nous sommes un peu en retard, Mademoiselle.

MADEMOISELLE

En tout cas, vous êtes moins en retard que... ceux qui le sont davantage. Tout le monde devrait être là depuis dix minutes au moins!... Ah! voici quelques autres membres de notre Société. *(Arrivent en courant : Madame Gouffre, grosse*

dame avec un petit chapeau ridicule; Monsieur Quidonc, vieux monsieur, genre militaire retraité, grand, maigre, avec une rosette de la Légion d'honneur, puis le Charmant-petit-ménage : l'air banal et gai, les joues roses, le mari et la femme se tiennent par la main et disent les mêmes choses en même temps.) Bonjour Madame Gouffre, bonjour Monsieur Quidonc... Et voici notre Charmant-petit-ménage!... Allons, vous avez couru, votre retard est donc pardonné!

MADAME GOUFFRE, *encore essoufflée.*

Pensez donc, Mademoiselle!... Plutôt que de... manquer nos séances du dimanche... j'aimerais mieux... j'aimerais mieux...

MONSIEUR QUIDONC, *très grave et très galant.*

...mourir, peut-être?

MADAME GOUFFRE

Oui, c'est cela : j'aimerais mieux mourir que de manquer nos séances! Pensez donc : tous ces musées, sous votre... sous votre...

MONSIEUR QUIDONC, *même jeu.*

...férule?

MADEMOISELLE, *protestant.*

Oh non, pas de férule entre nous!

MADAME GOUFFRE

Bien sûr!... Je voulais dire : sous votre conduite, oui, sous votre conduite, j'apprends tant de choses!

MADEMOISELLE

Vous vous calomniez, Madame Gouffre : vous savez beaucoup plus de choses que vous n'en avez l'air.

LE CHARMANT-PETIT-MÉNAGE, *ensemble.*

Nous, ce qui nous plaît, c'est de nous lever de bon matin et de faire des kilomètres dans les salles des musées.

DADAIS, *candide et légèrement prétentieux.*

Mais alors, c'est du sport, ce n'est plus de l'art!

MONSIEUR QUIDONC, *toujours très grave.*

Le sport et l'art ont toujours été associés : voyez les Grecs!

MADAME GOUFFRE

Parfaitement! D'ailleurs, ne sommes-nous pas la « Société Apollon »?

MADEMOISELLE

Eh bien, je vais peut-être vous décevoir les uns et les autres. Aujourd'hui, pas de musée!

DADAIS

Comment? On a des vacances?

MONSIEUR QUIDONC

Jeune homme, une pareille exclamation n'est pas digne de vous.

MADEMOISELLE

Je veux dire qu'aujourd'hui, notre conférence-promenade ne nous entraînera pas dans un musée, mais dans un atelier...

MADAME GOUFFRE, *déçue.*

Oh! Un atelier de couture?

MADEMOISELLE

Non, Madame Gouffre, tout autre chose; un atelier d'artiste.

LE CHARMANT-PETIT-MÉNAGE, *battant des mains.*

Un atelier! Un atelier! Comme ça va être amusant!

MADEMOISELLE

Oui, un atelier de sculpteur. D'un sculpteur très moderne.

MONSIEUR QUIDONC, *d'une voix caverneuse.*

Dommage! Je n'aime pas le moderne.

NANINE

Tant pis pour vous! Moi, je n'aime que ça!

DADAIS

Nanine, voyons! Ne parle donc pas à la légère!

MADEMOISELLE

Je suis sûre qu'après quelques explications, vous serez tous du même avis que Nanine, même Monsieur Quidonc.

LE CHARMANT-PETIT-MÉNAGE

Alors, allons-y, à l'atelier du sculpteur!

NANINE, *précipitamment.*

Attendez! Je crois qu'il manque quelqu'un.

DADAIS

Nanine, voyons!

Nanine rougit et se tait. Arrive le jeune Alphonse.

MADAME GOUFFRE

Quand on parle du loup...

ALPHONSE, *saluant.*

Excusez-moi, Mademoiselle! Comme je n'habite pas loin d'ici, je ne me suis pas méfié et...

MADEMOISELLE

Nous n'attendions plus que vous, jeune homme. Nous vous attendions d'autant plus que vous connaissez bien le quartier : c'est vous qui devez nous aider aujourd'hui à trouver notre chemin.

ALPHONSE, *saluant successivement tout le monde.*

Très volontiers!... Madame! Monsieur! Madame et monsieur!... Bonjour, Nanine!

NANINE, *à mi-voix.*

Alphonse, vous n'êtes pas sage, vous vous êtes fait attendre!

ALPHONSE, *bas à Nanine.*

Pourtant, je ne viens que pour vous. *(Haut et sèchement à Dadais.)* Bonjour, ça va?

DADAIS, *sèchement.*

Bonjour, Alphonse.

MADEMOISELLE

Je répète pour notre jeune étudiant : la « Société Apollon » rend visite ce matin à un sculpteur moderne... Certains d'entre vous seront peut-être quelque peu... déroutés par la manière originale de cet artiste. Il appartient à l'école dite « Soustraite ». Oui : soustraite à la réalité! Il faut que vous vous rappeliez ce que je vous ai dit l'autre jour de la Forme.

DADAIS, *vite, comme récitant une leçon.*

La Forme n'est pas le Sujet.

MADEMOISELLE

Parfait! En art, le sujet n'est que le prétexte, le support de la Forme. De nos jours, certains artistes ont rejeté le sujet. Délibérément. La représentation des objets ne les intéresse plus...

Tout le monde entoure Mademoiselle, qui continue à parler au second plan. Seuls Nanine et Alphonse se détachent du groupe et viennent au premier plan.

NANINE

Vous êtes quand même gentil d'être venu.

ALPHONSE

Oh! ce n'est pas pour entendre le cours de cette brave Mademoiselle! J'en sais plus long qu'elle sur tout cela.

NANINE, *avec admiration.*

Bien sûr! Quand on prépare un certificat d'esthétique!

ALPHONSE, *tendrement.*

Le plus beau cours d'esthétique, c'est vous qui me le donnez, Nanine!... Vous avez une jolie robe!

NANINE, *ravie.*

Vous trouvez? Allons, soyez sage, venez!

Elle le prend par la main, ils rejoignent le groupe.

MADEMOISELLE, *continuant son explication.*

Ainsi donc, plus de visage! Plus de corps humain! Plus d'objets reconnaissables! Et voilà pourquoi ces artistes, qu'ils soient peintres ou sculpteurs, sont appelés « non-corporatifs ».

MADAME GOUFFRE

Une sculpture sans corps humain, ça doit être... terrible?

MONSIEUR QUIDONC, *très grave.*

Terrible! Absolument terrible!

LE CHARMANT-PETIT-MÉNAGE

Tant pis! On verra bien! N'ayons pas peur! Le tout est de s'habituer, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE

Vous verrez : je suis sûre de vous convaincre... Allons, mesdames et messieurs, veuillez passer par ici... Vous voyez, là-bas, cette série de maisons basses entourées de petits jardins identiques : le Maître a son atelier dans une de ces maisons.

DADAIS, *avec candeur.*

Alors, il y a un sculpteur dans chaque atelier?

ALPHONSE, *haussant les épaules.*

Mais non, il n'y a pas que des sculpteurs! On trouve là aussi des peintres, des architectes, même des ingénieurs, des inventeurs... et des musiciens. En été, quand les fenêtres sont ouvertes, j'entends quelquefois...

MADEMOISELLE

Bon! Bon, bon! Pour le moment il ne s'agit pas d'entendre, mais de voir. *(S'adressant à Alphonse.)* Ainsi donc, mon jeune ami, puisque vous connaissez bien cette cité d'artistes, veuillez, je vous prie, nous conduire! Nous risquerions de nous égarer... Mesdames, messieurs, partons! Le Maître nous attend.

DEUXIÈME TABLEAU

Un atelier. Au fond, la porte d'entrée. Vers la droite, bien en évidence, une sellette surmontée d'une armature géométrique en fer, de forme indéfinissable, mais très schématique : une tige centrale et verticale, d'où partent une roue dentée et deux ou trois bras coudés à angle droit. Une table à dessin, des tabourets, des outils épars. Aux murs, des épures sans signification précise.

On sonne, la Bonne apparaît côté jardin et traverse l'atelier. Elle ouvre la porte. Entre Mademoiselle, suivie bientôt de tout le groupe.

MADEMOISELLE

Le Maître est-il là?

LA BONNE, *très fruste.*

Non, il est pas là.

MADEMOISELLE

Comment! Ah! que c'est contrariant!... Pourtant, il était bien prévenu de notre visite? Nous sommes la « Société Apollon ».

LA BONNE

J' sais pas, moi! Il vient de sortir. Il a rien dit.

MADEMOISELLE

Mais, sans doute va-t-il revenir bientôt?

LA BONNE

Dame, j'en sais rien.

MADEMOISELLE

Pouvons-nous l'attendre un moment?

LA BONNE

P't-être bien que oui! Vous pouvez l'attendre.

MADEMOISELLE

C'est bon, je vous remercie... *(La Bonne s'éloigne. S'adressant à Alphonse.)* Et je remercie aussi notre jeune ami de nous avoir si bien pilotés à travers les méandres de ce labyrinthe des arts!... *(S'adressant au groupe.)* Mesdames et messieurs, le Maître est donc sorti, mais va revenir dans quelques minutes. En l'attendant, nous pouvons commencer la visite de son atelier. Les œuvres d'un grand créateur parlent suffisamment d'elles-mêmes!... *(Elle jette un coup d'œil sur l'atelier. Son regard s'arrête sur la sellette. Elle paraît saisie d'une forte émotion.)* Tenez! Nous avons de la chance! Voici une œuvre qui doit tout de suite retenir notre attention. Elle est très caractéristique, très représentative de la manière du Maître! Oui, regardez! Là, sur cette sellette!

MADAME GOUFFRE

Oh! quelle drôle de chose!

MADEMOISELLE, *sévère.*

Non, madame! Ce n'est pas « drôle » : c'est beau! C'est très beau!

DADAIS, *s'approchant de la sellette.*

Est-ce que c'est une... Forme?

MADEMOISELLE

Bien sûr, une Forme! Et quelle Forme! C'est *La Forme*, dans toute sa splendeur! La Forme pure!

MONSIEUR QUIDONC

Ma foi, je ne vois rien là qu'un peu de ferraille!

MADEMOISELLE

C'est le miracle de l'Art, monsieur! Un peu de couleur... et c'est la Peinture...

LE CHARMANT-PETIT-MÉNAGE, *enchaînant.*

... Un peu de sons... et c'est la Musique!...

MADEMOISELLE, *enchaînant à son tour.*

... Un peu de ferraille, ou un peu de terre... et c'est la Sculpture! Rappelez-vous ce que je vous ai dit : pour un sculpteur « non-corporatif », il n'est plus nécessaire de s'embarrasser d'un corps humain, d'un sujet... concret, tel que l'homme...

MONSIEUR QUIDONC, *se penchant avec raideur, mais avec galanterie.*

...ou la femme!

MADEMOISELLE

Il n'y a plus que des volumes.

MADAME GOUFFRE, *se méprenant sur le sens du mot et regardant autour d'elle.*

Mais où sont-ils, les volumes, ici?

MADEMOISELLE, *faisant semblant de n'avoir pas entendu et enchaînant.*

Ici, il n'y a *même plus* de volume : l'Art parvient enfin à l'essence même de son expression! Qu'importe le volume, puisqu'il y a le Contour! Le Contour qui est antérieur au Volume, dans l'absolu de la Vérité platonicienne, le Contour, qui n'est plus qu'un signe, le signe magique... faisant apparaître, pour ainsi dire, en « négatif », l'infinie possibilité des formes et des mouvements au sein de la Création...

Elle continue à parler sans que l'on distingue ses paroles, tandis que Nanine et Alphonse se détachent du groupe.

ALPHONSE, *étrangement et férocement joyeux.*

Écoutez-la! Je suis au comble de la joie.

NANINE

Que voulez-vous dire?... Allons, Alphonse, ne soyez pas méchant. Elle est très calée, Mademoiselle!

ALPHONSE

Elle parle pour ne rien dire! Elle sera bien attrapée quand...

DADAIS, *sévère, appelant sa sœur.*

Nanine! Qu'est-ce que tu fais? Viens donc écouter, voyons!

Nanine et Alphonse rejoignent le groupe.

MADEMOISELLE, *continuant.*

... Toute la subtilité consiste donc à laisser entrevoir *ce que pourrait être un volume*, à partir d'un contour donné...

MONSIEUR QUIDONC

Mais alors, c'est un dessin, une simple ligne?

MADEMOISELLE, *méprisante, désignant la sellette.*

Avez-vous jamais vu une ligne se tenir debout dans l'espace, comme ceci?

MONSIEUR QUIDONC, *médusé.*

C'est pourtant vrai!

MADEMOISELLE

Une ligne, sans doute! Mais une ligne dont on peut faire le tour, alors qu'une ligne dessinée sur une feuille de papier ne peut être vue que d'un seul côté.

DADAIS, *très fier de ce qu'il vient de trouver.*

Ou à l'envers, en la regardant dans une glace.

ALPHONSE, *bas à Nanine.*

Il est complètement stupide!

NANINE, *vexée, bas.*

Taisez-vous, c'est mon frère, tout de même!

MADEMOISELLE

D'ailleurs, je vous invite à faire lentement le tour de cette œuvre, que je n'hésite pas à qualifier de chef-d'œuvre! Mais attention, allez doucement, pour ne perdre aucun détail!...

Elle s'avance vers la sellette et en fait lentement le tour, suivie, en file indienne, des autres membres du groupe.

Seuls Nanine et Alphonse restent à la même place et parlent tendrement à voix basse.

LE CHARMANT-PETIT-MÉNAGE, *étourdiment.*

C'est gentil, ici, il y a de la lumière!

MADEMOISELLE, *éclatant.*

Et c'est tout ce que vous trouvez à dire : « C'est gentil, ici », alors que vous contemplez une des œuvres maîtresses de la sculpture contemporaine! Un peu de respect, je vous prie!

LE CHARMANT-PETIT-MÉNAGE

Oh, pardon, Mademoiselle, on a été distraits!

MADAME GOUFFRE, *marchant sur la pointe des pieds et retenant son souffle.*

Comme c'est curieux! On dirait que cette... chose tourne en même temps que nous!

MADEMOISELLE

Voilà une juste remarque! C'est le propre de l'art du statuaire de donner cette impression : une bonne sculpture, contemporaine ou non, paraît toujours tourner dans le même sens que celui qui tourne autour d'elle.

MONSIEUR QUIDONC, *profond.*

Ou qui tourne en sens inverse!

MADEMOISELLE

Ou en sens inverse, selon les cas; c'est exact!

Ils tournent un moment en silence autour de la « statue ».

DADAIS

Puis-je me permettre une observation?

MADEMOISELLE

Je vous en prie.

DADAIS

Je trouve que ce qu'il y a de plus remarquable dans cette sculpture, c'est qu'on peut... voir le jour au travers!

MADEMOISELLE

Très juste. Vous observez en effet que la grande infirmité de la sculpture, d'ordinaire, c'est son opacité! Celle-ci, au contraire, grâce à sa minceur, nous permet d'atteindre directement l'essence de sa forme, cette essence qui, par rapport aux trois dimensions des objets visibles, constitue, en somme, l'expression typique de la quatrième dimension...

MONSIEUR QUIDONC

La quatrième dimension? C'est terrible. Je vous le disais bien, c'est terrible!

LE CHARMANT-PETIT-MÉNAGE, *avec respect.*

La quatrième dimension, fichtre!

ALPHONSE, *faisant l'idiot, s'adressant à Mademoiselle, pour lui tendre un piège.*

On parle beaucoup aussi, en ce moment, de la cinquième dimension, n'est-ce pas, Mademoiselle?

MADEMOISELLE

Sans doute, sans doute! Mais elle est encore très mal connue!

ALPHONSE, *bas, à Nanine.*

Elle tombe dans tous les pièges.

NANINE, *même jeu, avec un reproche plein de tendresse.*

Alphonse! Je vous déteste!

A ce moment, la porte s'ouvre. La Bonne apparaît, en train d'essuyer une casserole et annonce tout de go.

LA BONNE

Voilà Monsieur!... *(A la cantonade.)* Monsieur, c'est une société qui est venue pour visiter vot' atelier!

Le « Maître » apparaît. Pour jouer au grand seigneur, il remet son manteau et son chapeau à la Bonne qui, toute surprise, laisse tomber sa casserole.

LE MAÎTRE, *avec une hauteur affectée.*

Anne-Marie! Voyons, faites attention!

La Bonne, interloquée, se retire.

LE MAÎTRE, *s'avançant vers le groupe.*

Très flatté, mesdames et messieurs, de votre visite. A qui ai-je l'honneur?

MADEMOISELLE

Maître, je me permets de vous présenter le Groupe Apollon, dont je suis la monitrice. Nous sommes fiers de pouvoir admirer ici même vos dernières créations, et nous vous remercions de votre accueil.

LE MAÎTRE

Du tout, du tout, c'est la moindre des choses! Regardez... Promenez-vous... Vous êtes ici comme chez vous!

ALPHONSE, *bas, à Nanine.*

Faites bien attention à ce qui va se passer!

MADEMOISELLE

Maître, puisque nous avons la chance de vous rencontrer... serait-ce beaucoup vous demander que... de vous inviter à nous donner quelques explications...

LE MAÎTRE

Des explications! Volontiers, mais à quel sujet?

MADEMOISELLE, *désignant avec un mélange de respect et d'effroi l'objet qui est sur la sellette.*

Au sujet de... ceci!

LE MAÎTRE

Si vous voulez!

Il s'approche de la sellette et se place à côté d'elle, face au public.

MADEMOISELLE

Approchez, mesdames et messieurs, et écoutez bien. J'espère que les paroles du Maître se graveront dans votre mémoire!

Le groupe s'approche, avec Mademoiselle en tête, et attend avec respect. Alphonse et Nanine se cachent derrière les autres.

LE MAÎTRE, *prenant une pose avantageuse et pérorant.*

J'ai longtemps réfléchi avant d'arriver à concevoir ce que vous voyez ici... Bien des soucis m'ont retardé! Et surtout, j'avais la conviction que ma pensée n'était pas encore mûre! La maturité de la pensée : tout est là! Une idée germe dans votre esprit : deviendra-t-elle quelque chose ou rien? Cela dépend en partie de vous-même, mais en partie aussi des circonstances étrangères à l'idée : votre santé, le temps qu'il fait, une histoire d'amour, des difficultés d'argent, que sais-je?...

Mademoiselle et Madame Gouffre prennent des notes.

LE MAÎTRE

Ne prenez pas de notes, je vous en prie! Tout cela, ce ne sont que des confidences si intimes! *(Poussant un soupir.)* Ah, si vous saviez! Si vous saviez par quelles tortures j'ai passé, avant de concevoir ce fragile ouvrage!... *(Familier.)* Tout d'abord, il s'est posé pour moi des questions d'équilibre : les masses devaient être proportionnées de part et d'autre de l'axe central... *(Il fait des gestes explicatifs en désignant diverses parties de l' « objet ».)* ...de manière à permettre un balancement harmonieux...

NANINE, *bas, à Alphonse.*

Comme il parle bien!

ALPHONSE, *même jeu, avec ironie.*

Attendez la suite!

LE MAÎTRE, *continuant.*

La création d'un objet — si modeste soit-il — pose, en effet,

des problèmes que vous ne soupçonnez pas!... Surtout quand il s'agit d'un objet usuel.

La stupéfaction se peint, peu à peu, sur tous les visages. Alphonse, au comble de la jubilation, pousse du coude Nanine.

MADEMOISELLE, *avec précipitation et une admiration trop appuyée, comme pour secouer une idée fâcheuse.*

Voyez, mesdames et messieurs, la modestie du Maître : un objet usuel!

LE MAÎTRE, *continuant, d'abord lentement, comme cherchant ses mots.*

Enfin, après mille tâtonnements... mille essais infructueux... dont le récit serait trop long... je parvins à... concevoir le modèle que voici : c'est le prototype, non encore industrialisé *(ici, son débit, s'accélérant, devient exactement celui d'un bonimenteur de foire)*, d'une moulinette à capsules interchangeables, permettant ins-tan-ta-né-ment — et dans les cuisines les plus humbles comme les plus luxueuses — de convertir les carottes les plus dures, les navets les plus intrépides, les pommes de terre les plus inattaquables en toutes sortes de croquettes, tortillons, frisons, spirales, bâtonnets, et autres brimborions comestibles, tant pour parfumer le potage que pour orner les rôtis et les volailles de toutes conditions! Mesdames et messieurs *(il fait les gestes appropriés à sa démonstration)*, il suffira d'appuyer avec la main gauche sur la manette que voici, tout en ayant soin de maintenir solidement la poignée de la tige centrale au creux de la main droite, et d'introduire hardiment le légume réfractaire, puis d'imprimer à la roue que voici un mouvement d'arrière en avant, dit mouvement de rotation, pour que, de l'autre côté de l'appareil, vous voyiez apparaître les savoureux objets de votre gourmandise familiale et de votre appétit personnel. *(Saluant.)* Mesdames et messieurs, je vous remercie; vous pourrez sans doute admirer les premiers exemplaires industriels de ce prototype au prochain Salon de la Cuisine bourgeoise, entre mon protège-côtelettes en caoutchouc galvanisé, ma bouteille inépuisable et mon rince-oreilles pour chiens...

Scène muette : Mademoiselle est sur le point de se trouver mal. Monsieur Quidonc paraît indigné. Madame Gouffre lève les bras au ciel. Le jeune ménage pousse des cris d'horreur. Alphonse et Nanine, en riant, s'esquivent prudemment les premiers et tout le monde les suit pendant que le Maître continue à saluer et à débiter avec volubilité des syllabes confuses où l'on ne discerne que quelques mots par-ci, par-là.

Rideau.

Oswald et Zénaïde

OU

LES APARTÉS

PERSONNAGES

OSWALD, *vingt ans, fiancé de Zénaïde.*
ZÉNAÏDE, *vingt ans, fiancée d'Oswald.*
MONSIEUR POMMÉCHON, *soixante ans, père de Zénaïde.*
LE PRÉSENTATEUR.

LE PRÉSENTATEUR, *devant le rideau fermé.*

Exagérant à dessein un procédé théâtral autrefois en usage, cette petite pièce a pour objet d'établir un contraste comique entre la pauvreté des répliques échangées « à haute voix » et l'abondance des « apartés ».

Le Présentateur se retire. Le rideau s'ouvre. La scène est dans un salon bourgeois à la campagne, vers 1830. Au lever du rideau, Zénaïde est seule. Elle rêve tristement en arrangeant un bouquet dans un vase. On frappe à la porte à droite.

ZÉNAÏDE, *haut.*

Qui est là? *(A part.)* Pourvu que ce ne soit pas Oswald, mon fiancé! Je n'ai pas mis la robe qu'il préfère! Et d'ailleurs, à quoi bon? Après tout ce qui s'est passé!

LA VOIX D'OSWALD, *au-dehors.*

C'est moi, Oswald!

ZÉNAÏDE, *à part.*

Hélas, c'est lui, c'est bien Oswald! *(Haut.)* Entrez, Oswald! *(A part.)* Voilà bien ma chance! Que pourrai-je lui dire? Jamais je n'aurai le courage de lui apprendre la triste vérité!

Entre Oswald. Il reste un moment sur le seuil et contemple Zénaïde avec émotion.

OSWALD, *haut.*

Vous, vous, Zénaïde! *(A part.)* Que lui dire de plus? Elle est si confiante, si insouciante! Jamais je n'aurai la cruauté de lui avouer la grave décision qui vient d'être prise à son insu!

ZÉNAÏDE, *allant vers lui et lui donnant sa main à baiser; haut.*

Bonjour, Oswald! *(A part, tandis qu'Oswald agenouillé lui baise la main avec transport.)* Se peut-il que tout soit fini! Ah! tandis qu'il presse ma main sur ses lèvres, mon Dieu, ne prolongez pas mon supplice et faites que cette minute, qui me paraît un siècle, passe plus vite que l'alcyon sur la mer écumante!

OSWALD, *se relevant, tandis que Zénaïde retire gracieusement sa main; haut, avec profondeur.*

Bonjour, Zénaïde! *(A part.)* Ah! ce geste gracieux et spontané, plus éloquent que le plus long discours! J'ai toujours aimé le silence qu'elle répand autour d'elle : il est comme animé de paroles mystérieuses que l'oreille n'entendrait pas, mais que l'âme comprendrait.

ZÉNAÏDE, *haut, avec douceur.*

Asseyez-vous, Oswald! *(A part.)* Il se tait, le malheureux! Je crois entendre son cœur battre à coups précipités, sur le même rythme que le mien. Pourtant, il ne sait rien sans doute et croit encore à notre union!

Elle s'assied.

OSWALD, *s'asseyant à quelque distance.*

Merci, Zénaïde! *(A part.)* Cette chaise était sûrement pré-

parée pour moi. La pauvre enfant m'attendait et ne pouvait prévoir le motif de ma visite!

On entend sonner 5 heures au clocher du village.

ZÉNAÏDE, *haut, avec mélancolie.*

Cinq heures! *(A part.)* Mais il fait déjà nuit dans mon cœur!

OSWALD, *haut, sur un ton qui veut paraître dégagé.*

Eh oui, 5 heures! *(A part.)* Pour moi, c'est l'aube des condamnés!

ZÉNAÏDE, *haut.*

Il fait encore jour! *(A part, d'un air stupide, comme récitant un exemple de grammaire.)* Mais les volubilis ferment leurs corolles, ma grand-mère préfère les pois de senteur et le jardinier a rangé ses outils.

OSWALD, *haut, avec un soupir.*

C'est le printemps, Zénaïde! *(A part, d'un air sombre et presque délirant.)* Aux Antipodes, c'est l'hiver! Au Congo, les Lapons s'assemblent sur la banquise; en Chine, les Bavarois vont boire de la bière dans les tavernes; au Canada, les Espagnols dansent la séguédille.

ZÉNAÏDE, *haut avec un nouveau soupir.*

Oui, il fait jour! *(A part, avec égarement.)* Ce silence m'accable! La canne de mon oncle avait un pommeau d'or, la marquise sortit à 5 heures : ma raison s'égare! Dois-je tout lui dire? Ou bien jeter mon bonnet par-dessus les moulins?

OSWALD, *haut, avec tendresse.*

Il fait jour! Vous l'avez déjà dit, Zénaïde! *(A part, avec véhémence.)* Me voici brutal, à présent! Feu et diable, sang et enfer! Les sorcières vont au sabbat, la lune court dans les ajoncs!... Allons, du calme, du calme! Je ferais mieux de lui révéler ce secret qui m'étouffe!

ZÉNAÏDE, *à part.*

Je n'en puis plus!

OSWALD, *à part.*

C'est intolérable!

ZÉNAÏDE, *à part.*

Je meurs!

OSWALD, *à part.*

Je deviens fou!

ZÉNAÏDE et OSWALD,
à part et ensemble, au comble du désespoir.

Hélas! ma fa-mille ne veut pas de no-tre mariage!

Un long silence. On entend sonner 6 heures.

ZÉNAÏDE, *haut.*

Vous disiez?

OSWALD, *haut.*

Moi? Rien!

ZÉNAÏDE, *haut.*

Ah! bon! Je croyais...

OSWALD, *haut.*

C'est-à-dire...

ZÉNAÏDE, *haut.*

Quoi donc?

OSWALD, *haut.*

Oh! peu de chose!

ZÉNAÏDE, *haut.*

Mais encore?

OSWALD, *haut.*

Presque rien!

ZÉNAÏDE, *haut.*

Vraiment?

OSWALD, *haut.*

Oui, vraiment! D'ailleurs je vous écrirai! *(A part.)* Puisse ma lettre ne jamais parvenir à destination et féconder le gouffre de l'oubli, cependant que j'irai, dans les sables d'Australie, à la recherche d'un trésor moins précieux que celui que je perds!...

ZÉNAÏDE, *haut.*

Peut-être répondrai-je! *(A part.)* Ce sera la dernière lettre que j'aurai adressée au monde avant d'ensevelir dans un couvent ma jeunesse désespérée!

OSWALD, *avec émotion.*

Au revoir, Zénaïde! *(A part.)* Le boulanger pétrit sa pâte, l'écuyère monte à cheval, le navigateur fait le point, les cheminées fument, le soleil luit, mais moi, je dois dire adieu à la jeune fille que j'aime!

ZÉNAÏDE, *haut, des larmes dans la voix.*

Au revoir, Oswald! *(A part.)* Je ne sais plus quoi penser, je ne sais plus que dire, je suis comme la feuille d'automne qui tombe sur un étang à minuit!

A ce moment, la porte s'ouvre brusquement. Entre un bourgeois ventripotent, cossu et jovial. C'est Monsieur Pomméchon.

MONSIEUR POMMÉCHON

Eh bien! mes enfants! Ah! Je vous y prends, ah! je vous y prends!

ZÉNAÏDE, *à part, avec effroi.*

Ciel, mon père!

OSWALD, *à part.*

Celui qui aurait pu devenir mon beau-père!

MONSIEUR POMMÉCHON

Allons! allons! Remettez-vous! Je ne vais pas vous manger, que diable! A votre âge et à votre place, il y aurait longtemps que... je me serais embrassé!

ZÉNAÏDE et OSWALD, *haut et ensemble.*

Mais, que signifie?...

MONSIEUR POMMÉCHON

Cela signifie, mes petits poulets, cela signifie, mes petits lapins, que vous avez été les jouets d'une affectueuse mystification! Cela signifie que je viens pour tout arranger. De la part de ta mère, ma chère Zénaïde, de la part de ton père, mon cher Oswald. Nous avions décidé de mettre vos sentiments à l'épreuve. Lorsque vous avez cru que tout était perdu, votre chagrin nous a prouvé que votre mutuel penchant n'était pas de ces feux de paille, de ces entraînements d'un jour, de ces... de ces... choses qui ne durent pas et qui... Mais vous ne dites rien? Sac à papier! On dirait que vous voilà frappés de stupeur!

ZÉNAÏDE, *à part.*

O Dieu! Un pareil bonheur est-il possible?

OSWALD, *à part.*

Béni soit le jour où la grand-mère de ma fiancée donna naissance à mon beau-père!

MONSIEUR POMMÉCHON

Bon! bon! Je vois que votre émotion vous coupe le souffle. Sac à papier! A votre âge et à votre place, je me serais déjà sauté au cou! Enfin, bref, je n'insiste pas, je vous laisse à votre joie. Nous parlerons demain de la noce... si du moins vous avez recouvré l'usage de la parole, Allons, au revoir, mes petites carpes, au revoir, mes petits colibris! Ah! sac à papier, sac à papier!

Il tapote la joue de Zénaïde, donne une bourrade amicale à Oswald et part en riant. Un silence. Zénaïde et Oswald restent debout côte à côte, puis :

OSWALD, *haut, avec feu.*

O Primavera! Gioventù dell'anno! O Gioventù! Primavera della vita!

ZÉNAÏDE, *à part.*

Quel bizarre langage! Je ne comprends pas ce qu'il dit, mais un accent de mâle gaieté résonne dans ses paroles! *(Haut.)* Oh! who is me to have seen what I have seen, to see what I see!

OSWALD, *à part.*

Que dit-elle? Quelle est cette langue inconnue? O musique de la voix bien-aimée! Sa mélodie fait vibrer notre âme, alors même que nous ne comprenons pas ses paroles. *(Haut.)* Il est 5 heures, Zénaïde!

ZÉNAÏDE, *à part.*

Le voilà qui se trompe encore d'heure, mais je dois apprendre à ne pas contredire mon époux. *(Haut.)* Eh oui, déjà le soir, Oswald!

OSWALD, *à part.*

Parbleu non, il fait encore grand jour, mais il ne faut jamais contrarier les femmes! *(Haut.)* Vous voilà donc à moi, cher ange?

ZÉNAÏDE, *à part.*

Encore une erreur, c'est lui qui est à moi, mais peu importe! *(Haut.)* Eh oui, nous voilà enfin à nous, vous et moi!

OSWALD, *à part.*

A nous, elle a dit à nous! Elle est à moi, moi à elle, nous à nous. *(Haut.)* Pour toujours?

ZÉNAÏDE, *à part.*

A jamais! *(Haut.)* A la vie?

OSWALD, *à part.*

A la mort.

Rideau.

Ce que parler veut dire

OU

LE PATOIS DES FAMILLES

PERSONNAGES

LE PROFESSEUR *F..., sans âge.*

MONSIEUR B... MADAME B...	*Premier exemple (le Rite du Retour-à-la-Maison).*
MONSIEUR X... MADAME X...	*Deuxième exemple (le Devoir conjugal).*
LES ÉLÈVES (dans le public)	*Troisième lot d'exemples (le Dictionnaire).*
MONSIEUR Z... MADAME Z...	*Quatrième exemple (l'Argot familial).*

L'AMI

LA BONNE

LE JEUNE SPECTATEUR OBÉISSANT, *rôle muet.*

LE PHONOGRAPHE, *rôle mécanique.*

LE REPRÉSENTANT DE L'ORDRE, *rôle administratif.*

NOTA. — *De tous les personnages apparaissant dans ce sketch, un seul doit obligatoirement être interprété par le même comédien : celui du Professeur.*

Les autres, étant appelés seulement à illustrer, par de brèves scènes, le cours du Professeur, peuvent être interprétés par un petit nombre de comédiens jouant successivement plusieurs rôles.

Le rideau est baissé. Le Professeur apparaît sur le proscenium et salue.

LE PROFESSEUR

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs,

Ma longue expérience de la Linguistique, jointe à mes observations cliniques et sociologiques sur les mœurs contemporaines, m'a — ou m'ont — permis de dresser un catalogue à peu près complet de toutes les déformations que subit le langage à l'intérieur des groupes sociaux — principalement dans les familles.

Ce catalogue — véritable Herbier de la Flore verbale — comporte un trop grand nombre de spécimens pour que je puisse, en une seule séance, vous donner une idée, même approximative, de son ampleur et de sa diversité.

Néanmoins, permettez-moi de vous présenter ce soir quelques exemples choisis parmi les curiosités du langage vivant — avec toute la « mise en scène » dont ils sont le plus souvent accompagnés.

Voici d'abord, dans le groupe très important des *Langages familiaux*, un sous-groupe remarquable que j'ai baptisé « Le dialecte de la Lune de Miel », lui-même subdivisé en *espèces*, telles que le « Marmottement préliminaire », le « Roucoulement des Fiançailles », etc.

Vous allez assister à une scène — voyons *(Il cherche dans ses notes.)* c'est le cas nº L 4, 7803 — qui se reproduit tous les soirs, lorsque Monsieur B..., vingt-huit ans, rentre chez lui et retrouve Madame B..., vingt-cinq ans. Je l'ai nommé le « Rite du Retour-à-la-Maison ».

Le rideau se lève derrière le Professeur. Celui-ci se place de côté, de façon à laisser voir la scène et à pouvoir commenter, pour le public, ce qui s'y passe.

LE PROFESSEUR

Le décor que vous voyez représente un intérieur de petit ménage, symbolisé par cette table et ces deux chaises. Madame B..., jeune femme, jolie et toute simple, est debout face au public. On sonne. Elle va ouvrir. Monsieur entre. Il vient de terminer sa journée de travail.

Vous avez là un bel exemple de rite conjugal. Monsieur B...,

par sa mimique expressive, s'efforce d'évoquer une bête fauve, un lion probablement, ou encore un jeune puma : il a les pattes en avant, les griffes dressées, il secoue sa crinière et son rictus semble celui d'un animal féroce.

Monsieur B... rugit deux ou trois fois.

Tiens! le voilà qui rugit. Cependant, ce n'est point là un rugissement de chasse — prenons-y garde! — ni de colère. Nous le voyons bien par l'attitude de Madame B... Elle joue, à n'en pas douter, la comédie de la femelle du félin, surprise par le retour du mâle.

Le rite, qui ne dure en tout que quelques secondes, se termine souvent par la courte scène que voici. Monsieur B... rugit encore une fois, mais sur un ton interrogatif...

Monsieur B... rugit ainsi qu'il a été dit.

... Cela veut dire : « Veux-tu venir te promener avec moi? » Or, si Madame B... répond sur un ton lassé, chromatique et descendant... *(Madame B... rugit lamentablement.)* ...cela veut dire : « Non! Je suis fatiguée, restons à la maison. »

Si, au contraire, elle répond avec entrain *(Madame B... fait entendre un « Iroum » joyeux)*, ...cela veut dire : « Oui, je veux bien. Sortons! »

Si enfin elle rugit avec allégresse deux ou trois fois en sautillant... *(Madame B... fait comme il dit.)*, ...cela veut dire : « Allons au cinéma! »

Le rideau se ferme. Court silence. Le Professeur s'embrouille dans ses notes.

LE PROFESSEUR

Je vais maintenant vous présenter, dans la même série, un spécimen de dialogue *secret*, dont la signification est telle... que je crois de mon devoir d'avertir les pères et mères de famille : s'il y a, dans cette salle, des enfants de... moins de vingt ans, je leur conseille de sortir, pendant quelques moments, juste le temps que dure la scène.

Le Professeur s'arrête et scrute l'assistance. Du milieu du public se lève alors un immense jeune homme à la moustache naissante, aux vêtements trop courts. Il s'extrait péni-

blement des rangs des spectateurs. Le visage pourpre, il a l'air horriblement gêné.

LE PROFESSEUR

Merci, jeune homme! Vous êtes très raisonnable... Bon! Voilà qui est fait. Je disais donc, Mesdames et Messieurs, qu'il s'agit d'un dialogue familial rituel, comme le précédent, mais ayant trait, celui-ci, comment dirai-je, voyons, à... ce que... l'on appelle quelquefois le « devoir conjugal », vous voyez ce que je veux dire? C'est tout à fait confidentiel. Je n'insiste donc pas.

Ceci est une observation tout à fait curieuse. Elle a été recueillie par une de mes préparatrices, qui eut beaucoup de mal à l'obtenir. C'est, en effet, un langage à clé, un *secret* jalousement gardé par les deux sujets en présence : Monsieur X... trente-quatre ans, Madame X..., vingt-sept ans. La scène se passe au domicile des conjoints... *(Le rideau s'ouvre. Tout va se passer comme l'indique le Professeur.)* ...Monsieur et Madame X... sont assis dans leur salle à manger. Ils viennent de dîner. Madame brode, Monsieur termine un petit verre...

MONSIEUR X..., *d'un air entendu.*

Dis donc, Arlette, ma chérie, si nous allions réviser la Constitution!... Tu sais, les noisetiers sont couverts de kangourous.

Madame se tait pudiquement.

LE PROFESSEUR

A cette invitation, Madame répond, suivant le cas, soit par un refus :

MADAME X...

Non, mon chéri! Il y a des nuages de sainfoin sur les coteaux de Suresnes et le rossignol n'a pas été reçu à l'Agrégation!

LE PROFESSEUR

...soit par un acquiescement :

MADAME X..., *avec tendresse.*

O mon ami, tu sais bien que le cri des canards sauvages réjouit le cœur du Samouraï.

LE PROFESSEUR

Parfois même, elle ajoute :

MADAME X..., *commençant une phrase avec un sourire prometteur.*

Si le jardinier de l'Empereur s'aperçoit que les buissons du parc...

LE PROFESSEUR, *l'interrompant avec effroi.*

Non, non! Arrêtez, mademoiselle, arrêtez! Après ce que je viens d'expliquer, tout ce que vous diriez serait affecté de sous-entendus... gênants! Restons-en là, je vous prie!

Le rideau se ferme.

LE PROFESSEUR, *s'adressant au fond de la salle.*

Maintenant, le bon jeune homme peut revenir!

A cette injonction répond, de sa place, telle ou telle personne préposée au maintien de l'ordre, une ouvreuse, par exemple.

LE REPRÉSENTANT DE L'ORDRE

Monsieur le Professeur, je ne crois pas qu'il... revienne.

LE PROFESSEUR

Bravo, mon ami, pour ce conditionnel dubitatif!... Mais, dites-moi, pourquoi le bon jeune homme ne reviendrait-il pas?

LE REPRÉSENTANT DE L'ORDRE

Eh bien... on l'a vu d'abord se promener de long en large devant la porte. Et puis une dame... qui passait lui a demandé son chemin. Alors... ils sont partis ensemble.

LE PROFESSEUR

Brave jeune homme! Il n'a pu résister à la tentation de rendre service! *(Un court silence. Il consulte encore ses notes.)* Mesdames et messieurs, avant d'aller plus loin, je voudrais vous faire entendre un disque où sont enregistrées quelques-unes de ces

interjections, de ces petits phonèmes brefs qui, émaillant notre conversation, ne sont pourtant pas des mots véritables et n'ont pour ainsi dire de sens que s'ils sont *prononcés* d'une certaine façon. Comme vous le savez, en effet, les artifices de la voix, tels que les intonations, les sons gutturaux, les bruits de soufflet, les sifflements, les toussotements, les claquements de langue, et cætera, n'ont pas encore l'honneur d'être notés dans le langage écrit!... *(On apporte un phonographe. Le Professeur pose un disque sur le plateau. Mais les interventions du Disque enregistrées sur des « sillons » séparés et repérés à l'avance vont, après un début normal, « surprendre » le Professeur, comme si la machine parlante était devenue subitement autonome et douée d'une initiative propre. Le Disque, tantôt imaginera une réplique, tantôt répétera ironiquement ce que vient de dire le Professeur, à la façon d'un malicieux écho ou d'un perroquet trop bien dressé, le tout si rapidement que, même si les répliques du Disque et du Professeur se chevauchent, l'effet comique n'en sera pas moins obtenu.)* Écoutez d'abord les « ouais » de l'incrédulité. *(Le Disque répète plusieurs fois : ouais... ouais... ouais...)* ...puis le « ah! là là! » d'une personne lassée, excédée, par quelqu'un qui l'ennuie, qui, par exemple, lui fait faire un travail fastidieux, trop connu, trop rabâché, dont cette personne voudrait bien être délivrée. Écoutez bien ce « ah! là là! ».

Le Disque commence à répéter plusieurs fois : Ah! là là!... Ah! là là! Le Professeur, la tête penchée, l'index levé, écoute son disque avec satisfaction. Soudain, celui-ci ajoute quelque chose de son cru.

LE DISQUE

Ah! là là!... Ah! là là!... Ce qu'il est embêtant avec ses exemples!... Ce qu'il est embêtant avec ses exemples!... Ce qu'il est embêtant avec ses exemples... Ah! là là!...

LE PROFESSEUR, *stupéfait et comme s'adressant au Phonographe.*

Mais... mais... mais! Je n'ai pas dit ça, voyons!

LE DISQUE, *imperturbable.*

Mais... mais... mais! Je n'ai pas dit ça, voyons! Mais... mais...

mais! Je n'ai pas dit ça, voyons... Mais... mais... mais! Je n'ai pas dit ça, voyons!...

LE PROFESSEUR

Je n'y comprends rien! Mais c'est à devenir fou! Mais c'est un scandale!... Mais cette machine est possédée par le diable!... *(En s'adressant au Disque.)* En voilà des initiatives!... Me faire ça à moi!... Vous devriez avoir honte!... *(Menaçant)*. Je ne sais ce qui me retient...

LE DISQUE, *mélangeant ses répliques à celles du Professeur et les répétant avec des « variantes » imprévues.*

Tu n'y comprends rien! Ça ne fait rien! Tu peux toujours parler!... C'est à devenir fou!... Ne te gêne pas!... Mais c'est un scandale!... Mais cette machine est possédée par le diable!... Me faire ça à moi!... Vous devriez avoir honte!... Je ne sais ce qui me retient... *(A ce moment, comme s'il y avait une panne électrique, le Disque ralentit et répète sur un registre de plus en plus caverneux, sur un rythme de plus en plus lent et lamentable :)* ... Je ne sais ce qui me retient!... Je ne sais ce qui me retient!... Je ne sais ce qui me retient!...

Puis s'arrête tout à fait.

LE PROFESSEUR, *s'épongeant.*

Ah! là là!... *(A peine a-t-il dit ce mot, qu'il jette un regard inquiet et soupçonneux sur le Phonographe — mais celui-ci ne dit mot. Alors le Professeur ajoute :)* ... Ouf!... *(Même jeu.)* ... Mesdames et messieurs, je tiens à m'excuser auprès de vous de cet incident technique... *(A la cantonade.)* S'il vous plaît... Délivrez-nous de cet insupportable bavard!...

On emporte l'appareil. Le Professeur suit des yeux le déménagement et s'apprête, rassuré, à continuer sa conférence lorsqu'on entend, dans la coulisse, le Disque répéter en « accéléré », c'est-à-dire sur un ton suraigu et sur un rythme endiablé.

LE DISQUE, *dans la coulisse, comme furieux d'avoir été emmené de force.*

Délivrez-nous de cet insupportable bavard!... Délivrez-nous de cet insupportable bavard! Délivrez-nous...

La voix du Disque s'éloigne et s'arrête.

LE PROFESSEUR, *haussant les épaules et continuant :*

Afin d'oublier... Mesdames et messieurs... ce fâcheux incident, je vais vous prier de participer à un petit jeu scolaire qui, avec votre permission, doit me fournir d'utiles renseignements sur l'usage de certains mots... Quels sont ceux d'entre vous qui ont lu mon *Dictionnaire des mots sauvages de la Langue française?*

Il tire un livre de sa poche.

DEUX OU TROIS COMPÈRES,
placés dans les rangs des spectateurs.

Moi!... Moi, monsieur!... Moi, m'sieu!

NOTA. — *On peut prévoir pour cette scène trois compères dont un adulte et deux collégiens — un garçon et une fille de quinze ou seize ans. On peut aussi imaginer que l'on imprime et distribue à l'entrée, à chaque spectateur, la liste des mots — avec leur définition — sur lesquels le Professeur va interroger les élèves. Et cela pourrait être un jeu assez vif auquel participerait le public.*

LE PROFESSEUR

Bon, bon, bon!... Heu... voyons! Vous savez, je suppose, que ce dictionnaire a, pour la première fois, opéré le recensement de ces petits mots, en apparence insignifiants, et cependant très répandus — diminutifs familiers, phonèmes imitatifs, etc. — qui émaillent notre discours et nous laissent apercevoir, soudain, je ne sais quels reflets terrifiants du balbutiement primitif des sociétés, je ne sais quels échos d'une danse rituelle de sauvages en pleine forêt vierge : galops des *dadas*, furie des *zizis*, *boum-boum* des *tam-tams*, *papattes* des *bêbêtes*, piques des *coupe-kikis*, hurlements des *totos* et *niam-niams*, ondulement des *chichis*, des *dondons*, et *clic* et *clac* et *bing et crac*, *tralala*, *panpan*, *hop là*, *poum! (S'étant un peu trop excité au cours de cette énumération, le Professeur s'éponge le front.)* Voyons, vous, monsieur, voulez-vous me donner la définition du mot *bibi?*

L'ÉLÈVE, *récitant de façon très scolaire.*

Un : première personne du singulier du pronom personnel : moi, je, ma pomme, mézigue... Deux : petit chapeau féminin... Trois : petit baiser.

LE PROFESSEUR

Parfait... Et vous, mademoiselle, maintenant. Voulez-vous me dire quelle est la signification du mot *chou?*

LA JEUNE ÉLÈVE

Un, substantif : légume rond, replié sur un cœur tendre. Deux, petit gâteau *idem.* Trois, petite personne *idem.* Quatre, adjectif : aimable, complaisant, gentil.

LE PROFESSEUR

Exemple :

LA JEUNE ÉLÈVE

Soyez *chou*, emmenez Lolotte en *teuf-teuf.*

LE PROFESSEUR, *quêtant une réponse dans l'assistance.*

Traduction?...

UN ÉLÈVE

Soyez assez aimable pour inviter Charlotte à faire une promenade en automobile.

LE PROFESSEUR

Parfait!... Et maintenant, le sens du mot *Dudule?*

UN ÉLÈVE

Diminutif de Théodule. Par extension, sert aussi de diminutif pour Alfred, Gaston, Ambroise, Pierre, Eusèbe, Émile et Antoine.

LE PROFESSEUR

Dondon?

UN ÉLÈVE

Dame ayant de l'embonpoint. La grosse *dondon* est la femme du gros *patapouf.*

LE PROFESSEUR

Cz... cz... cz... cz...

UN ÉLÈVE

Phonèmes stridents par lequel on excite au combat, contre un adversaire, quelqu'un pour qui l'on prend parti. Exemple : « Cz... cz!... » faisaient les Romains pendant le combat des Horace et des Curiace.

LE PROFESSEUR

Brr!... brr!...

UN ÉLÈVE

Primo : accueil glacial. « Le ministre vient de me recevoir, brrr!... » Secundo : épouvante. « Brrr!... Un fantôme!... »

LE PROFESSEUR

Attention, maintenant. Qu'est-ce que le *kiki?*

UN ÉLÈVE

Premier sens. On admet que cet organe se situe à un point quelconque entre les maxillaires et les clavicules. Serrer le kiki, étrangler. Exemple : « l'État serre le kiki des gogos ». L'État moderne étrangle les contribuables. Deuxième sens : adjectif, mesquin, médiocre. Voir aussi rikiki.

LE PROFESSEUR, *d'un geste de la main, appelle aussitôt la réplique d'un Autre Élève.*

Rikiki?

UN AUTRE ÉLÈVE

Rikiki : mièvre, petit, d'une conception étriquée. Le style *rikiki* n'est pas le style *rococo.*

LE PROFESSEUR, *même jeu.*

Rococo?...

UN ÉLÈVE

Voir *coco.* Le *coco* est au *rococo* ce que le *kiki* est au *rikiki.*

LE PROFESSEUR, *même jeu.*

Coco?...

UN ÉLÈVE

Un, de barocco, baroque. Terme d'esthétique : art périmé ou académique. La peinture *coco* employait des couleurs *caca.*

LE PROFESSEUR, *enchaînant très rapidement par gestes, comme aux enchères, à chacune des définitions suivantes.*

UN ÉLÈVE

Deux : noix de coco, fruit exotique. Au figuré, crâne chauve.

UN AUTRE ÉLÈVE

Trois : jus de réglisse très apprécié des lycéens.

UN AUTRE ÉLÈVE

Quatre : nom d'un stupéfiant. « Il prend de la *coco.* »

UN AUTRE ÉLÈVE

Cinq : œuf à la coque, diminutif de la première syllabe du nom de Colomb, Christophe. D'où : l'œuf de Colomb.

UN AUTRE ÉLÈVE

Nom du perroquet apprivoisé. « A bien déjeuné, Coco? »

UN AUTRE ÉLÈVE, *très vite.*

Autres expressions : « mon coco », terme affectueux, « un joli coco », un sale type, « un drôle de coco », personne bizarre.

LE PROFESSEUR, *se frottant les mains.*

C'est parfait. Voici une excellente leçon... Je vous remercie. *(Il remet le dictionnaire dans sa poche.)* Terminons, voulez-vous, sur un exemple d'importance, puisé, comme tout à l'heure, dans le groupe de mes observations sur les « langages familiaux ». Ici, nous allons voir une famille aux mœurs respectables, et même austères, adopter pour son usage particulier — j'allais dire : pour l'usage interne — une langue étrange, une sorte d'argot privé, un « sabir » composé presque uniquement de vocables empruntés au langage enfantin. Ces vocables, vous ne

l'ignorez pas, sont de deux sortes. Il y a les mots inventés par les petits enfants eux-mêmes, c'est-à-dire des mots courants simplifiés ou déformés. Exemples : « mazé » pour « manger ». « Toutou » pour le chien. « Toutou a mazé fiture. » : « Le chien a mangé de la confiture. » Et puis, il y a ces mots touchants et ridicules qu'inventent les grandes personnes — bien à tort, il est vrai! — sous prétexte de « se mettre à la portée des enfants ». Ces mots consistent, le plus souvent, en syllabes à répétition niaise et bêtifiante. Exemples classiques : « Toutou » (déjà nommé) pour « le chien », « dada » pour « le cheval » ou « lolo » pour « le lait ». La famille-type qui va vous être présentée, en une courte scène, emploie exclusivement ce vocabulaire, dès que ses membres se trouvent réunis pour ainsi dire « à huis clos ». Par contre, ces braves gens recouvrent instantanément l'usage du français normal dès qu'ils se trouvent en présence d'une personne étrangère à leur groupe. C'est là ce que j'ai appelé le « Dialecte défensif d'appartement », ou plus simplement : le « blabla de bébé ». Voici d'abord Monsieur Z..., rentrant chez lui, accompagné d'un de ses amis. Comme vous pourrez le constater, il parle, pour le moment, de façon très normale.

Le rideau s'est levé sur une pièce quelconque. Monsieur Z... ouvre la porte, s'efface pour laisser passer son camarade et entre après lui en secouant son trousseau de clés avec satisfaction.

MONSIEUR Z..., *il est d'un aspect sévère et suffisant. Un lorgnon d'or tremble sur son nez.*

Et nous voici arrivés! *(Soupir de contentement.)* Mon cher, tu me feras bien le plaisir d'accepter quelque chose, avant de repartir?

L'AMI, *consultant son bracelet-montre.*

Non vraiment. Merci mille fois, car je dois rentrer. Mais je suis ravi d'avoir pu bavarder avec toi jusqu'ici... Ainsi, tu estimes que, dans cette affaire, mon intervention ne te serait d'aucun secours?

MONSIEUR Z...

Mais non, mon bon, mon cher ami! Mais non!... Note que je ne te suis pas moins reconnaissant de tes offres. Ah! ah! tu es

un ami, toi, un vrai — et moi aussi d'ailleurs! Nous mériterions que l'on applique à notre vieille amitié ce qu'écrivait ce... grand essayiste, en parlant de...

Il hésite.

L'AMI

Eh bien, de... cet autre! Allons! Au revoir et mes respects à ta femme.

MONSIEUR Z...

Au revoir, au revoir, mon vieil et excellent ami!

Exit l'ami. Aussitôt après, apparaît Madame Z...

LE PROFESSEUR, *à mi-voix.*

Voici Madame Z... Observez bien le changement!

MONSIEUR Z..., *toujours aussi digne.*

Coucou à la mémère! Bozou la dadame à bibi!

MADAME Z..., *avec naturel.*

Bozou le peussieu! Kiki c'était qu'était avé le peussieu?

MONSIEUR Z...

C'était le zami.

MADAME Z...

L'est déjà pati, le zami?

MONSIEUR Z...

L'est pati, pati.

MADAME Z...

Pouka qu'est pati? Pouka qu'est pu là? Pouka qu'a pas mazé avé nous, le zami?

MONSIEUR Z...

Paque vite-vite râtrer mizon avé teuf-teuf.

LE PROFESSEUR, *traduisant à mi-voix.*

Parce qu'il avait hâte de rentrer chez lui en taxi.

MADAME Z...

L'avait ben cavaillé, le ché peussieu à la dadame?

LE PROFESSEUR, *même jeu.*

Mon cher époux a-t-il bien travaillé?

MONSIEUR Z..., *rêveur, avec un soupir.*

Eh oui! Cavaillé! Ben cavaillé! Bôcou cavaillé! Touzou cavaillé, pou gagner sou-soupe à dadame et bébé.

MADAME Z..., *soupçonneuse.*

Tur-lu-tu-tu! Ben vrai, ben vrai? Cavaillé ou pas cavaillé?

MONSIEUR Z..., *indigné.*

Coba, pas cavaillé! A fait bla-bla poum-poum avé les plou-plous du tralala!

LE PROFESSEUR, *même jeu.*

Comment! Je n'ai pas travaillé! Je n'ai pas cessé de parler et de discuter avec les plus importants délégués du Comité!

MADAME Z..., *secouant son index avec un reproche gentil.*

Ah! le peussieu encore fait kili-kili avé Mizelle Tac-Tac! La dadame permet kili-kili, mais pas cou-couche!

LE PROFESSEUR, *même jeu.*

Je parie que mon époux a encore flirté avec sa secrétaire. « Mizelle Tac-Tac », c'est mot à mot : « La demoiselle-à-la-machine-à-écrire. » Le reste... hem... se comprend de soi-même.

Pendant la réplique du Professeur, la Bonne est entrée à l'improviste, une pile d'assiettes sur les bras.

MONSIEUR Z..., *recouvrant tout à coup l'usage du parler normal. D'un air sévère et offensé.*

Mais non, voyons! Que veux-tu dire? C'est une ridicule plaisanterie. Je n'ai aucune familiarité avec mon personnel, tu le sais bien!

MADAME Z..., *de même.*

Bon, bon! mon ami! Admettons que je n'aie rien dit!

Rideau.

LE PROFESSEUR, *toujours devant le rideau.*

Ainsi, mesdames et messieurs, se termine notre promenade à travers les curiosités sociales du langage contemporain. Elle n'était guère rassurante, cette promenade! Nous avons vu partout l'*à-peu-près* se substituer au mot propre, le *geste* remplir les vides béants du vocabulaire et le *galimatias enfantin* envahir le langage des adultes!... *(Changeant brusquement de ton.)* Et maintenant, *au dodo!*

Le professeur disparaît derrière le rideau.

Il y avait foule au manoir

OU

LES MONOLOGUES

PERSONNAGES

Cette comédie a pour objet de souligner le caractère artificiel et comique des « monologues » de théâtre. C'est pourquoi, bien qu'elle comporte plusieurs personnages, il n'y en a jamais qu'un seul en scène. Elle peut donc être jouée par deux comédiens seuls, un homme et une femme, incarnant successivement et très rapidement les divers rôles, grâce à quelques artifices de costume ou de grimage.

Rôles pour un seul comédien :

DUBOIS-DUPONT, *détective privé.*
PREMIER VALET DE CHAMBRE, *mince et élégant.*
DEUXIÈME VALET DE CHAMBRE, *pataud et matois.*

Rôles pour une seule comédienne :

LA BARONNE DE Z...
MISS ISSIPEE, *invitée au manoir et maîtresse du baron.*
PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE, *jolie et distinguée.*
DEUXIÈME FEMME DE CHAMBRE, *rustaude et grognon.*

La scène se passe vers 1880. Le décor représente une pièce quelconque, sorte de vestibule d'un château à la campagne. Au fond, à gauche et à droite, deux portes donnant sur des salons. Dans la cloison de droite, un grand placard. On entend au loin une valse désuète. Entre Dubois-Dupont. La musique s'arrête dès qu'il commence à parler.

DUBOIS-DUPONT, *il est vêtu d'un « plaid » à pèlerine et à grands carreaux et coiffé d'une casquette assortie « genre anglais ». Il tient à la main une branche d'arbre en fleur.*

Je me présente : je suis le détective privé Dubois. Surnommé Dupont, à cause de ma ressemblance avec le célèbre policier anglais Smith.

Voici ma carte : Dubois-Dupont, homme de confiance et de méfiance. Trouve la clé des énigmes et des coffres-forts. Brouille les ménages ou les raccommode, à la demande. Prix modérés.

Les raisons de ma présence ici sont mystérieuses autant que... mystérieuses... mais vous les connaîtrez tout à l'heure. Je n'en dis pas plus. Je me tais. Motus.

Qu'il me suffise de vous indiquer que nous nous trouvons, par un beau soir de printemps *(il montre la branche)*, dans le manoir du baron de Z... Zède comme Zèbre, comme Zéphir... *(Il rit bêtement.)* Mais chut! Cela pourrait vous mettre sur la voie.

Comme vous pouvez l'entendre, le baron et sa charmante épouse donnent, ce soir, un bal somptueux. La fête bat son plein. Il y a foule au manoir.

On entend soudain la valse qui recommence, accompagnée de rires, de vivats, du bruit des verres entrechoqués. Puis tout s'arrête brusquement.

Vous avez entendu? C'est prodigieux! Le bruit du bal s'arrête net quand je parle. Quand je me tais, il reprend.

Dès qu'il se tait, en effet, les bruits de bal recommencent, puis s'arrêtent.

Vous voyez?...

Une bouffée de bruits de bal.

Vous entendez?...

Bruits de bal...

Quand je me tais... *(Bruits de bal)*... ça recommence... quand je commence, cela se tait. C'est merveilleux!

Mais, assez causé! Je suis là pour accomplir une mission périlleuse. Quelqu'un sait qui je suis. Tous les autres ignorent mon identité. J'ai tellement d'identités différentes! C'est-à-dire que l'on me prend pour ce que je ne suis pas.

Le crime — car il y aura un crime — n'est pas encore consommé. Et pourtant, chose étrange, moi le détective, me voici déjà sur les lieux mêmes où il doit être perpétré!... Pourquoi? Vous le saurez plus tard.

Je vais disparaître un instant, pour me mêler incognito à la foule étincelante des invités Que de pierreries! Que de bougies! Que de satins! Que de chignons! Mais on vient!.. Chut!... Je m'éclipse. Ni vu ni connu!

Il sort, par la droite, sur la pointe des pieds, un doigt sur les lèvres. A peine a-t-il disparu, la porte de gauche s'ouvre, livrant passage à la ravissante Baronne de Z... en robe du soir.

LA BARONNE DE Z...

Je suis la ravissante Baronne de Z..., la femme la plus enviée et la plus courtisée des environs. Admirez ma robe du soir : cette étroite gaine de safran goudronné, ce faux buste en autruche africaine, ces décrochez-moi-ça en sapin des Vosges, ce corsage en lanoline crénelée! Et mes bijoux, mes bijoux fameux dans toute la région : mon collier de morilles flambées, ma grosse couturière au petit doigt, mon sautoir de Coryza Louis XVI... Et ces pizzicatti sur ma pimprenelle, ne sont-ils pas les plus beaux du monde?

Soudain mélancolique.

Voilà pourquoi je me désole d'être abandonnée par mon mari. Il ne pense qu'à la chasse! En été, poursuivre le plumier des marais, rester des heures dans la boue, à l'affût d'un buvard sauvage, en automne, forcer la cheviotte à la course — tels sont ses passe-temps préférés!

Elle soupire.

Cependant, loin de mes amies de pension, moi qui n'aime ni le jeu, ni la musique, ni la lecture, je m'ennuie et je languis dans ce grand manoir breton! Ou plutôt, je m'ennuyais, lorsque

le Baron eut l'idée imprévue d'organiser ici même un bal! Un bal! Lui, le chasseur! Un bal dans ce domaine solitaire! C'était incroyable! J'en suis encore tout éberluée — et ravie! Car il faut bien se rendre à l'évidence : c'est le plus beau soir de ma vie, la fête bat son plein et il y a foule au manoir! Vite, retournons dans la grand-salle, nous occuper de nos invités! Dieu, que je m'amuse!

Elle sort par où elle est entrée. De nouveau, on entend la musique de la fête. Tout à coup un cri déchirant, un cri de femme couvre les bruits du bal qui s'arrêtent aussitôt après. La porte de gauche s'ouvre brusquement.

PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE, *entrant par la gauche; elle est svelte et jolie.*

Je suis la Première Femme de chambre. Le Baron me faisait un peu la cour. Il aimait la couleur de mes cheveux!... Mais pourquoi parler de tout cela?... La Baronne s'est trouvée mal. Vite des sels et un médecin!

Elle sort par la droite.

PREMIER VALET DE CHAMBRE, *entrant par la droite; bas blancs, gants blancs, perruque; il est jeune et maniéré.*

Quel deuil pour nous tous! Se peut-il qu'une pareille chose soit arrivée! Un soir de bal! Et moi qui aimais tant Monsieur!.. Ah, j'oubliais de vous dire que je suis le Premier Valet de chambre! Le premier! Une place d'honneur!

Il sort par la gauche.

DEUXIÈME FEMME DE CHAMBRE, *entrant par la gauche; c'est une paysanne bien en chair; elle parle avec rudesse.*

C'est moi, Julie, la Deuxième Femme de chambre. Je surveille aussi la cuisine. L' pauv' Monsieur, il aimait bien tâter ma poitrine, comme ça, dans les coins!... Tout ça, moi j'vous l'dis, c'est la faute de Madame. Madame aimait pas la chasse. Madame aimait pas manger les caniveaux et les saperlottes que Monsieur il tuait avec son fusil! Alors, ça lui a tapé su' l' système, à c't homme!

Elle sort par la droite.

DEUXIÈME VALET DE CHAMBRE, *entrant par la droite; il boite et a une moustache et des favoris.*

Je n' suis peut-être que le Deuxième Valet de chambre du manoir. D'accord. Pourtant, j'en sais plus long que beaucoup d'autres! Il y a longtemps que je m' doutais de que'q' chose! Mais voilà : je ne voulais rien dire à personne! Et c'est pourquoi personne ne savait rin!

Il sort par la gauche.

MISS ISSIPEE, *entrant par la droite; elle est jeune et jolie et a un fort accent américain.*

Je suis la dame fatale de ce château. On m'appelle Miss Issipee. Je l'aime, je l'adore, avec ses armoires et son blouson de descendant de la Croisée!... Faisons semblant de porter secours à la Baronne! Mais bientôt je serai dans le locomotive!... En attendant, cherchons la sel et la vinaigre!

Elle disparaît à gauche.

DUBOIS-DUPONT, *venant de la droite; il est en habit de soirée et tient à la main un chapeau haut de forme.*

La trame se noue et le mystère s'épaissit!... Grâce à ma diabolique machination, la Baronne de Z... a été informée, en plein bal, de la mort subite de son époux! Est-ce un crime? Est-ce un suicide? La foule des invités, qui encombre encore les salles du manoir, se le demande avec angoisse. Écoutez!...

Par la porte restée ouverte, on entend des voix diverses s'interpeller.

VOIX DES INVITÉS, *au loin.*

Crime?... Suicide?... Mais non, voyons! C'est impossible!... Il s'est suicidé!... Parbleu non!... Si!... Un suicide?... Un crime, sûrement! Cherchons l'assassin!

DUBOIS-DUPONT, *se frottant les mains avec satisfaction.*

Parfait! parfait! Voilà l'affaire en bonne voie!... Mais on vient!... Vite, disparaissons dans les méandres poussiéreux de ce château, dont nous connaissons les issues les plus secrètes.

Il disparaît à droite.

MISS ISSIPEE, *reparaissant à gauche; elle tient un livre à la main.*

J'ai répandu la sel et la vinaigre dans le sein de la chambrière pour en chatoyer les naseaux de la Baronne. Et *(montrant le livre)* j'ai pris l'Indicatif des Chemins de Vapeur. Puisque le mort, il est *exactly* réussi, je peux partir contente. Mon chéri ne fera pas longtemps le pied de mouton sur le quai de la station.

On entend un galop de cheval qui s'éloigne.

Voilà le galopin du cheval qui l'emporte! Vive le castor à poils longs de l'Oklahoma!

Elle sort par la droite.

PREMIER VALET DE CHAMBRE, *entrant par la droite.*

Cette demoiselle américaine a bien mauvais genre! Hélas! Monsieur avait un faible pour elle! Elle venait toujours se frotter à lui, quelle horreur! Et moi, il me fallait brosser la poudre de riz qu'elle laissait sur les habits de Monsieur! Dommage! Un si gentil Monsieur!

Il sort par la gauche.

DEUXIÈME FEMME DE CHAMBRE, *entrant par la droite; elle porte une salière et un vinaigrier.*

Qu'est-ce qu'elle veut que je fasse de cette salière et de ce vinaigrier, c'te pécore? Ça veut faire du zèle! Sa p'tite gueule ne me revient pas! Et puis, vous me croirez si vous voulez, mais j'y crois pas un mot, à c't' histoire! Monsieur étendu mort dans le parc! Lui qu'était bien vivant, y a pas une heure! Allons donc! Et puis, qui c'est qui l'a vu, l' cadavre? Un p'tit gosse qu'a été traîner de ce côté, on n' sait pourquoi, et qu'a pris peur en voyant un homme étendu par terre! Qui sait? C'tait p't-êt' bien un invité qui prenait l' frais! Et qu'est-ce que c'est que c't' histoire de chapeau de forme enfoncé su' la tête? Est-ce qu'on s'y prend comme ça pour tuer le monde? Ou pour se suicider soi-même! Allons donc!

Elle sort par la gauche en haussant les épaules.

DEUXIÈME VALET DE CHAMBRE, *entrant par la gauche.*

Je n' comprends rien à rien quand y a rien, d'accord! Mais quand y a quelque chose, alors je comprends. Seulement, vous croyez peut-être que je vous dirai ce que je sais? Eh bien non, je ne vous dirai rin, rin de rin!

Il sort par la droite.

PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE, *entrant par la gauche.*

Est-ce que j'ai rêvé? Pendant que je partais chercher le médecin, j'ai cru voir, dans le corridor mal éclairé, passer la silhouette de Monsieur le Baron! Ou, en tout cas, de quelqu'un qui lui ressemblait étrangement! Un homme en habit qui se glissait le long des murs et qui a semblé disparaître dans la tapisserie! Tout cela est à vous rendre fou! Quelle nuit, seigneur, quelle nuit!

Elle sort par la droite. La scène reste vide un moment. Le vent se met à souffler violemment et à gémir sous les portes.

LA BARONNE DE Z..., *entrant par la gauche et parlant à la cantonade.*

Non, merci, laissez-moi, je vais mieux! Je veux rester seule un moment et réfléchir à ces étranges circonstances. *(Elle ferme sa porte.)* Quelle soirée! Quelle série de coups de théâtre! Et comme un fragile bonheur a tôt fait de s'effondrer sous la main cruelle du destin!... A peine avais-je pris conscience de ma joie, au milieu de la foule brillante des invités, à peine avais-je fait un ou deux tours de valse — et voici que l'atroce nouvelle me terrassait, par la bouche d'un enfant innocent!... Ah! Tant que je vivrai, je me souviendrai de cet air de valse!

On entend, comme dans un rêve, en sourdine, l'air de valse du début de la fête, puis chuchotés par des voix diverses, ces mots : « Crime? Suicide? Crime? Suicide? » Elle rêve un moment, en essuyant ses larmes, puis :

Mais comment comprendre tout cela? A 10 heures, un enfant prétend avoir aperçu le corps inanimé de mon époux, gisant

dans le parc, son chapeau haut de forme étrangement enfoncé sur sa tête, jusqu'au menton! A 10 h 05, lorsque tout le monde accourt sur le lieu du prétendu crime, le corps a disparu! Quoi qu'il en soit, mon mari n'a pas reparu au château! Mais qui donc aurait eu intérêt à l'assassiner, lui si riche et si confiant? Et pourquoi se serait-il suicidé, lui qui aimait tant chasser? D'autre part, dois-je me fier à la parole d'un enfant qui a pris peur?... Ah! ces énigmes me tuent! Ma pauvre tête me fait mal.

Pendant tout le temps du monologue de la Baronne, le vent a soufflé de plus en plus fort. Soudain, comme par l'effet d'un violent courant d'air, la porte du placard s'ouvre et de telle façon que les personnages sur scène soient censés pouvoir apercevoir ce qu'il y a dedans, sans que les spectateurs, eux, puissent rien voir. La Baronne qui, plongée dans ses pensées, va et vient sur la scène, se trouve tout à coup en face du placard ouvert. Elle pousse un cri strident et s'enfuit par la gauche. Aussitôt après, apparaît, en courant, par la droite, la Deuxième Femme de chambre.

DEUXIÈME FEMME DE CHAMBRE

Qui a crié?...

Apercevant le placard et poussant un cri de terreur.

Seigneur Dieu! Le cadavre!

Elle s'enfuit, en se signant, par où elle est venue. Aussitôt après apparaît, par la gauche, le Premier Valet de chambre.

PREMIER VALET DE CHAMBRE

Oh! là là! Un pendu! Mais c'est Monsieur! Oui, c'est ce pauvre Monsieur! Au secours! Au secours!

Il disparaît par où il est venu.

PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE, *venant de la droite.*

Quel remue-ménage! Qu'y a-t-il encore?

Elle se retourne et aperçoit le placard.

Oh! quelle horreur!... *(Se reprenant.)* Voilà une apparence qui a tout de la réalité! Allons, du courage! Osons regarder!

Oui, eh bien, moi, je dis que ce n'est pas Monsieur le Baron! *(D'une voix qu'elle veut assurée et le bras levé tragiquement dans la direction du « cadavre ».)* C'est quelqu'un qui voulait se donner l'air de Monsieur le Baron! Mais qui n'était pas Monsieur le Baron!

On entend un nouveau cri strident au loin.

Allons bon! Voilà la Baronne qui pique encore une crise de nerfs! Il va falloir encore lui apporter des sels! Et moi, est-ce qu'on m'en fait respirer, des sels!

Elle sort bravement par la droite. La scène reste vide un moment. On entend des cris, des gens qui s'interrogent, des pas pressés. Le vent redouble de fureur, et tout à coup, le « cadavre » raide et ligoté, le chapeau haut de forme enfoncé jusqu'au menton, tombe du placard, la face contre terre.

MISS ISSIPEE, *apparaissant à gauche, traverse rapidement la scène jusqu'à la droite, s'adressant au « cadavre ».*

Bien le bonjour et gratitude, monsieur le fait-tout! Le vrai Baron, il est déjà loin! Je me croise avec lui, cette nuit, dans le port de Brest. Vous recevrez votre chèque dans le pigeon voyageur. Adieu!

Elle disparaît à droite. Aussitôt le « cadavre » se tortille sur le sol pour se débarrasser de ses liens, se relève et retire le haut-de-forme qui cachait son visage : c'est Dubois-Dupont, ravi.

DUBOIS-DUPONT, *éternuant et secouant la poussière de son habit.*

Pouah! On ne peut imaginer quelle quantité de poussière s'accumule dans un placard de vieux château, surtout lorsqu'il communique avec un escalier dérobé qui n'a pas été ouvert depuis les Croisades! Cela m'apprendra à jouer les fantômes!

Tant pis! Ou tant mieux! Pendant que je me morfondais, étouffant sous le chapeau du crime (ou du suicide, on ne saura jamais!), le Baron a gagné le large, bientôt rattrapé par sa Dulcinée, l'intrigante Américaine!

Crime ou suicide, peu importe : de toute façon, la mort subite de ce pauvre baron restera ancrée dans l'esprit de tout

le monde. Certains, même, auront bel et bien aperçu le cadavre, mystérieusement transporté dans un placard par une nuit sinistre de grand vent. Que faut-il de plus pour recommencer une vie ailleurs, quand on est un gentilhomme amoureux et ivre de liberté, et pour aller chasser le castor à poils longs de l'Oklahoma! Telle est la machination qu'avait imaginée le Baron, pour fuir à tout jamais avec Miss Issipee, en emportant ses lingots d'or dans sa valise et en laissant une veuve inconsolable!

Et maintenant, à notre tour, fuyons! Nous avons gagné la partie... Pourvu que mon chèque me parvienne! Je n'ai pas tellement confiance dans les pigeons voyageurs!

Il prend dans le placard son plaid et sa casquette à carreaux, se couvre de l'un et de l'autre et disparaît tranquillement par la droite. Du même côté apparaît la Première Femme de chambre.

PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE,
apercevant le placard vide.

Naturellement! Le placard est vide! Je m'en doutais! Voilà un cadavre qui a de bonnes jambes! Tout cela n'était qu'une ridicule comédie! Ah! que la Baronne est donc nigaude d'avoir cru à tout cela!

Elle disparaît à gauche. La scène reste vide un instant. On entend de nouveau l'air de valse.

DEUXIÈME VALET DE CHAMBRE, *apparaissant à gauche et parlant à la cantonade.*

Eh! ma pauv' dame! Venez par ici! N'ayez pas peur! Vous verrez qu'il y a pas plus de baron ni de cadavre que sur ma main! Ah! il doit être loin, vot' époux! Et en bonne santé, moi je vous le dis!... *(Parlant au public.)* Sacrebleu! Je me doutais bien de quelque chose, mais je ne voulais rien dire, rien de rien!

Il sort à droite.

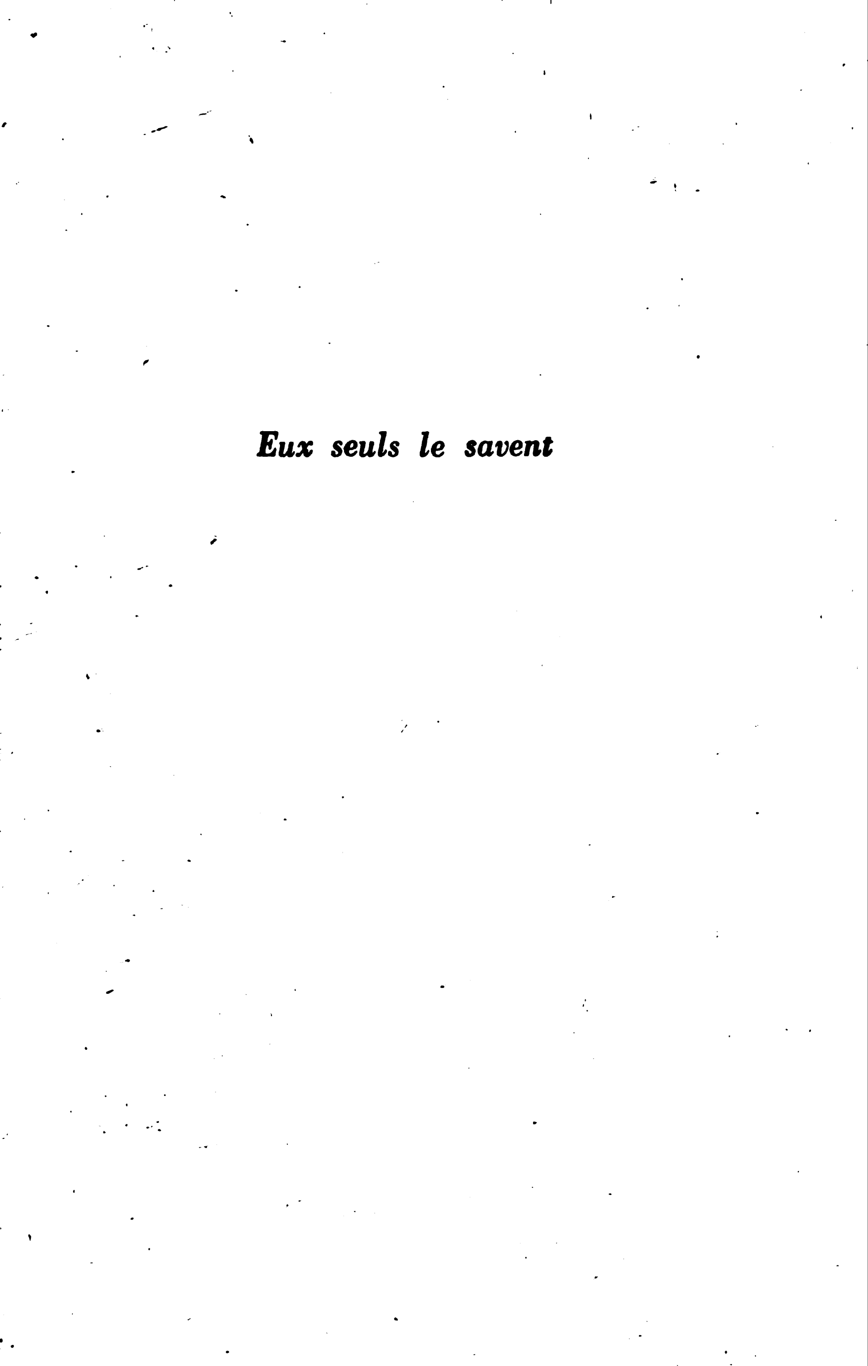
LA BARONNE DE Z..., *apparaissant à gauche et traversant mélancoliquement la scène.*

Tel fut mon seul jour de bonheur! Il a sombré pour toujours dans le mystère et la solitude! Hélas! Toute ma vie, je me

souviendrai de ce soir de bal!... Ce soir-là, il y avait foule au manoir!...

Elle disparaît à droite tandis que l'air de valse se fait entendre en sourdine.

Rideau.



Eux seuls le savent

PERSONNAGES

HECTOR, *trente-cinq ans.*
SIMONE, *trente ans.*
JUSTIN, *vingt-huit ans.*
JANINE, *vingt et un ans.*
LE PRÉSENTATEUR

La scène se passe dans un salon bourgeois. Un canapé, des fauteuils, un secrétaire à tiroirs, couvert de papiers et d'objets divers, etc. Au fond, une fenêtre et une porte.

LE PRÉSENTATEUR, *devant le rideau fermé.*

Un célèbre auteur dramatique du XIXe siècle — que, par respect pour sa mémoire, nous tenons à ne pas nommer — a laissé dans ses œuvres posthumes la comédie qui va être jouée devant vous.

Ce grand écrivain avait coutume de dire que, bien souvent, les spectateurs sont conviés à suivre une action théâtrale dont ils ne parviennent pas à comprendre les vrais mobiles.

Est-ce par suite d'une infirmité propre à l'art dramatique?

Est-ce parce que la vie des autres, à la scène comme dans la réalité, ne nous livre guère son secret?

Est-ce parce que les personnages — surtout dans les drames dits « réalistes » — croient nécessaire de s'occuper uniquement de leurs propres affaires, et pas du tout de celles des spectateurs, attitude qui dénote un manque de courtoisie regrettable?

Serait-ce enfin parce que les auteurs, abusant de leur situation privilégiée, tiennent à nous laisser sur une pénible impression de mystère?...

Ce sont là autant de questions que, sans doute, vous ne manquerez pas de vous poser en écoutant *Eux seuls le savent* et en essayant de comprendre ce qui se passe.

Le Présentateur disparaît. Le rideau s'ouvre.

Hector et Simone sont debout au milieu de la scène, en proie à une vive discussion. Hector va et vient nerveusement. Simone le suit des yeux avec un regard mauvais.

Les rideaux de la fenêtre sont à demi tirés. La pièce est dans la pénombre.

HECTOR

On ne m'y reprendra pas de si tôt, je t'en réponds!

SIMONE

C'est bien vite dit!

HECTOR

C'est encore plus vite fait!

SIMONE

Je t'en défie!

HECTOR

C'est ce que nous verrons!

SIMONE, *haussant les épaules.*

A ta place, j'y renoncerais tout de suite!

HECTOR, *bondissant.*

Y renoncer, moi! Après tout ce qui s'est passé! Jamais, entends-tu, jamais!... Et c'est toi qui me donnes ce... conseil!... Ah merci, merci vraiment!

SIMONE

Je te préviens une dernière fois : tu fais fausse route. Et il t'en cuira, oui il t'en cuira, je t'assure!

HECTOR

Et moi je t'assure que l'affaire n'en restera pas là! Ce serait trop simple!... Trop simple, vraiment!... Non, mais, c'est insensé! On croirait, à t'entendre, que tu y es pour quelque chose!... Eh bien non, veux-tu que je te dise : tu n'y es pour rien, rien du tout! Tu n'as donc qu'un parti à prendre : te taire et me laisser agir!

SIMONE

Non, je ne me tairai pas! Je sais que j'ai raison et je veux que tu te rendes à l'évidence. Ne compte pas...

HECTOR, *furieux.*

Te tairas-tu, à la fin!

SIMONE, *continuant.*

Ne compte pas me réduire au silence. J'ai mon rôle à jouer ici, autant que toi-même.

HECTOR

C'est faux! Je sais ce que j'ai à faire.

SIMONE

Non, tu ne sais rien! Tandis que moi j'ai le devoir, entends-tu : le devoir de te renseigner. Je veux que *rien* ne reste dans l'ombre!

HECTOR

Je sais ce que je sais.

SIMONE, *haussant les épaules.*

Toujours ce mot-là à la bouche! Et en définitive, pauvre malheureux, qu'est-ce que tu comptes faire, au point où nous en sommes? Je te répète que tu ne sais rien, absolument rien!

HECTOR

Voilà ce qui te trompe : quand je dis que je sais ce que je sais, c'est que je sais *vraiment* ce que je sais!... Ce n'est pas comme toi, bien sûr! Toi, on dirait toujours...

SIMONE, *d'une voix sifflante.*

Achève, achève donc, je t'en prie!

HECTOR

Non, je ne le dirai pas, c'est trop bête!

SIMONE, *ironique.*

Ce n'est pas moi qui l'ai dit!

HECTOR, *soudain furieux et prenant une détermination.*

Ah, et puis en voilà assez! Avec toi rien n'est possible!

SIMONE

En effet, rien n'est possible, de ce qui est impossible! Cela au moins, j'en ai la certitude, ne t'en déplaise. *(Hector se dirige vers la porte.)* Tu ne vas pas « là-bas », j'espère?

HECTOR, *la main sur la poignée de la porte.*

Je n'ai pas de comptes à te rendre.

SIMONE, *l'empêchant de sortir.*

Justement si! J'exige une explication. Et tout de suite!... Où vas-tu?

HECTOR

Où il me plaît d'aller!

Il l'écarte d'un geste brusque.

SIMONE

Il me brutalise à présent!... Goujat! Vaurien! Bourreau! *(Hector sort sans un mot et fait claquer la porte derrière lui. Simone restée seule, après avoir arpenté la pièce avec précipitation, se calme peu à peu.)* Allons! Du calme, du calme! A quoi bon s'énerver!... Réfléchissons!... De deux choses l'une : ou il choisit la première solution... ou il choisit la seconde. Dans le premier cas, il y a des inconvénients graves... Dans le second aussi... Bien entendu, à inconvénients égaux, avantages égaux... Cependant... je ne sais quoi me dit que... mais c'est peut-être une pure illusion!... S'il allait... Mais non, non, ce n'est pas

possible. *(On sonne. Simone va ouvrir. Entre Justin. Simone, tout à coup très aimable.)* Ah! Justin! Vous tombez bien. Je vous attendais!

JUSTIN, *étonné mais souriant.*

Pourtant, je ne comptais pas venir.

SIMONE

Je veux dire que... j'espérais un peu votre visite... *(Avec affection.)* Asseyez-vous là, près de moi... Conseillez-moi : je suis dans une perplexité affreuse!

Elle s'assied sur le canapé.

JUSTIN, *après s'être assis à côté d'elle.*

Alors... comment cela s'est-il passé?

SIMONE

Ni bien ni mal. Mais plutôt... mal! Et puis, il n'est plus ici.

JUSTIN

Ah! Il y est donc allé? Je m'en doutais!... Au fond, il n'avait que ce parti à prendre.

SIMONE

Oui, mais rien ne me permet d'affirmer qu'il ne reviendra pas.

JUSTIN

Revenir, c'est aussi un parti... *(Après une hésitation, presque à voix basse.)* Et... « là-bas »?

SIMONE, *haussant les épaules.*

Là-bas? Je n'entends plus parler de rien. Ils vont et viennent, de l'un à l'autre, prennent de grandes résolutions, puis hésitent au dernier moment... Finalement, rien n'est terminé... A vrai dire, je crois qu'ils ne comptent pas faire grand-chose...

JUSTIN

Toujours les mêmes! Je leur avais pourtant bien recommandé de prendre garde! Ils n'en ont tenu aucun compte.

SIMONE

Mon pauvre ami! Vous aviez des illusions! Moi, avec ces gens-là, je commence à savoir à quoi m'en tenir... Tenez, si vous me jurez le secret, je vais vous montrer quelque chose qui va vous édifier... Mais vous me promettez de n'en parler à personne?

JUSTIN

Bien sûr!

SIMONE

Promis, promis?

JUSTIN

Voyons, chère Simone! Mais je n'en parlerai à personne, absolument personne! Comment pouvez-vous douter de ma discrétion?

SIMONE

C'est vrai! Pardonnez-moi! Ah, vous m'êtes d'un grand secours! Avec vous, on peut parler clairement, au grand jour! *(Elle se lève, va chercher une lettre dans un des tiroirs du secrétaire et revient s'asseoir auprès de Justin. Tendant la lettre à Justin.)* Tenez, lisez!

Justin lit la lettre en silence et paraît atterré.

SIMONE, *cherchant à lire sur son visage.*

Hein? Qu'est-ce que vous en dites! N'est-ce pas que c'est incroyable?

JUSTIN

Oh!... C'est insensé!... comment peut-on en arriver là!... On n'en croit pas ses yeux!

SIMONE

Vous comprenez maintenant pourquoi j'exigeais le secret!... Une chose pareille ne doit être connue de personne.

JUSTIN

Certainement! De personne! C'est déjà trop que vous et moi soyons au courant.

SIMONE

Vous, moi... et celui qui a écrit la lettre!

JUSTIN, *avec colère.*

Ah, celui-là! Si je le tenais!... D'ailleurs, il n'y a pas que lui! Il y a les deux autres... *(Avec accablement.)* Et puis il y a... qui vous savez!

SIMONE, *poussant un soupir.*

Je ne le sais que trop!... *(Dans un élan.)* Justin, mon cher Justin, où donc tout cela nous mènera-t-il?

JUSTIN, *se rapprochant.*

Voyons, Simone! Vous savez bien : tant que je serai là, auprès de vous, je ne vous abandonnerai pas! *(Il lui prend la main. Elle se laisse faire, émue. Justin, continuant.)* Tant qu'il y aura une lueur... une lueur d'espoir, je combattrai loyalement, pour que tout redevienne comme par le passé.

SIMONE, *tristement.*

Mon pauvre Justin! Le passé, c'est le passé!

Elle fond en larmes.

JUSTIN, *sentencieux.*

Il peut être aussi l'avenir!... *(La consolant.)* Là, là, ma pauvre amie! Ne vous mettez pas dans des états pareils! A quoi bon!... Puisque je vous dis que je suis là!

Il lui caresse doucement la main.

SIMONE, *essuyant ses larmes.*

C'est vrai!... Il faut me le dire pour que je le croie.

JUSTIN

Mais oui, je suis là, vous le voyez bien!

SIMONE

C'est si bon de le savoir!

JUSTIN, *cessant de tenir la main de Simone.*

Et maintenant, Simone, maintenant que vous savez que je suis là... il faut que je m'en aille.

SIMONE

Déjà? Mais nous n'avons pas tout dit!

JUSTIN

Sans doute! Mais, rien qu'à vous voir, j'en sais plus long que vous ne le croyez.

SIMONE

Peut-être...

JUSTIN, *gravement.*

Oui. En tout cas, vous savez ce qui m'amenait. Vous savez ce qui me retient, mais vous savez aussi ce qui m'oblige à partir.

SIMONE

C'est vrai... J'oubliais... Mais vous serez fort, vous me le promettez?

JUSTIN

Je serai fort... pour vous.

SIMONE

Il faut l'être aussi pour les autres... Pour elle, surtout!... Mais il ne faut pas être imprudent!

JUSTIN

Je ne serai pas imprudent. Je vous le promets. Je serai fort, mais prudent.

SIMONE

Alors, je suis rassurée. Je peux vous laisser partir.

Ils se lèvent tous les deux. Elle l'accompagne lentement jusqu'à la porte.

JUSTIN, *solennel.*

Simone, je ne veux pas m'en aller sans...

Il désigne discrètement de la main une partie quelconque de l'appartement.

SIMONE, *de même.*

Je vous le permets. Allez! Vous connaissez le chemin.

JUSTIN

Merci.

Il lui baise la main longuement et sort.

Simone va s'asseoir sur le canapé et reste un instant rêveuse.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvre. Entre Janine, très pâle, en robe de chambre. Elle marche péniblement. Simone, en la voyant, a un sursaut.

SIMONE

Tu t'es levée? C'est de la folie!

JANINE, *d'une voix blanche.*

Pourquoi as-tu fait cela?

SIMONE

Réponds-moi d'abord! Pourquoi t'es-tu levée? Tu sais bien que le médecin...

JANINE, *avec un calme terrible.*

Pourquoi as-tu fait cela?

SIMONE

Mais... parce qu'il le fallait!

JANINE

Tu ne sais donc pas que tu pouvais me tuer?

SIMONE

Je n'ai pensé qu'à ta santé.

JANINE

La belle réponse!... Il n'y a pas que le corps!

SIMONE

Il y a le corps d'abord : le reste vient ensuite.

JANINE, *avec ironie.*

Voyez-moi cette idéaliste!

SIMONE

Et puis... j'ai cru te faire plaisir!

JANINE, *se laissant tomber sur une chaise.*

Je te répète que tu pouvais me tuer!... C'est donc bien toi qui me l'as envoyé?

SIMONE

Il *fallait* qu'il te voie!

JANINE

Allons donc! Tu n'as pensé qu'à lui! Avoue-le, mais avoue-le donc! Hein, maintenant, il peut partir tranquille! Mais moi, moi je reste avec ce souvenir!

SIMONE

Si c'est un souvenir, rien n'est changé : tu l'avais avant de le revoir.

JANINE, *durement.*

Ne joue pas sur les mots! Nous sommes seules. Nous pouvons parler sans détour, clairement, face à face!... Enfin, enfin, je vais donc savoir!... J'en mourrai peut-être, mais le mystère sera éclairci.

SIMONE

Tu ne sauras rien.

JANINE

Je te dis que j'en mourrai peut-être, mais qu'au moins, avant de mourir, je t'aurai arraché ton secret!... Ah, on étouffe ici!... Des mots, toujours des mots, et jamais la vérité! La vérité, tu entends, Simone, je veux toute la vérité!

SIMONE

Il n'y a pas de secret et la vérité n'est pas pour toi, ni pour moi! Je ne sais rien, je te l'ai déjà dit!... Pauvre folle! Comment

pourrais-je t'aider à comprendre, puisque je n'y comprends rien moi-même!

JANINE, *se relevant avec effort.*

Eh bien! s'il en est ainsi, je sais ce qu'il me reste à faire!

Elle se dirige péniblement vers la porte.

SIMONE, *se levant d'un bond.*

Cela non, tu ne le feras pas!

JANINE, *avec le calme du désespoir.*

Sais-tu seulement ce que je veux faire!... Moi aussi, j'ai mon secret!

SIMONE

Je ne sais rien, mais je devine. Et cela, non, entends-tu, non! Tant que je vivrai, je m'y opposerai!

Les deux femmes se dévisagent un moment, hostiles.

JANINE

C'est bien! Alors, il me reste encore une autre solution!

Rassemblant toute son énergie, elle se précipite sur le secrétaire et, avant que Simone ait pu l'en empêcher, en retire un revolver.

JANINE, *sans viser personne, mais tenant l'arme prête.*

Si rien, ni la persuasion, ni l'affection, n'a pu t'arracher ton secret, au moins sache bien que l'une de nous deux aura disparu avant que l'autre ait quitté cette pièce!

SIMONE, *se jetant sur Janine et essayant de prendre le revolver.*

Tu es folle! Lâche cette arme! Tout de suite!

La sonnerie du téléphone retentit. Elles se regardent un moment, interdites.

JANINE

Ça ne peut être que Lui!

SIMONE, *avec un rire nerveux.*

Ou Elle!

Elle va vers le téléphone, décroche et écoute, l'air angoissé.

SIMONE

Oui... allô... Oui, c'est moi ! *(bas à Janine)* c'est bien lui!... Allô, que me veux-tu?... Comment?... Hein?... *(Son visage exprime soudain un étonnement joyeux.)* ... Est-ce que j'entends bien?... Tu dis que... tout s'est arrangé?... *(Bas à Janine.)* Range ce revolver, vite!... *(Janine obéit et va replacer le revolver dans le tiroir du secrétaire.)* ... Mais c'est incroyable!... Allô... oui... Non!... C'est à cause du camionneur?... Pas possible!... *(Posant l'appareil. Bas, à Janine :)* C'est à cause du camionneur!... *(Reprenant l'appareil.)* Mais alors, viens vite!... Oui, nous t'attendons! Oui... Janine est ici, à côté de moi... Comment?... Oui, elle s'ennuyait. Je lui ai permis de se lever un moment!... Non, l'enfant va très bien. Viens vite!

Elle raccroche, se lève et va embrasser Janine.

SIMONE

Ma pauvre Janine! Tout est arrangé! Ils viennent tous les deux!

JANINE, *presque pleurant de joie et se laissant tomber sur le canapé.*

Mais alors!... Pourquoi avons-nous?...

SIMONE

Tais-toi, tais-toi! Tout cela ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir... Tiens, pour ne pas les impressionner, mets-toi un peu de rouge, tu es si pâle, ma pauvre petite! *(Elle lui tend son sac.)* Dépêche-toi, ils arrivent!

Janine se met en hâte du rouge aux joues et sur les lèvres, pendant que Simone va et vient avec agitation, range divers objets, va à la fenêtre, ouvre les rideaux. La lumière du grand jour envahit la pièce.

On sonne. Simone va ouvrir. Entrent l'un après l'autre

Hector et Justin. Ils ont l'air joyeux. Justin tient un bouquet de fleurs, Hector un paquet.

HECTOR, *se précipitant avec effusion dans les bras de Simone.*

Chère Simone, mon petit!... Qui aurait dit que les choses prendraient cette tournure!... *(Il lui tend le paquet.)* Tiens! Regarde! Je te l'ai rapporté!

SIMONE, *au comble de la joie.*

Comment l'as-tu retrouvé?

HECTOR

Je te raconterai plus tard!

JUSTIN, *offrant le bouquet à Janine.*

Pour vous, Janine!... *(Avec tendresse.)* ... Cela ne vous rappelle rien?

JANINE, *prenant le bouquet, émue.*

Bien sûr que si!

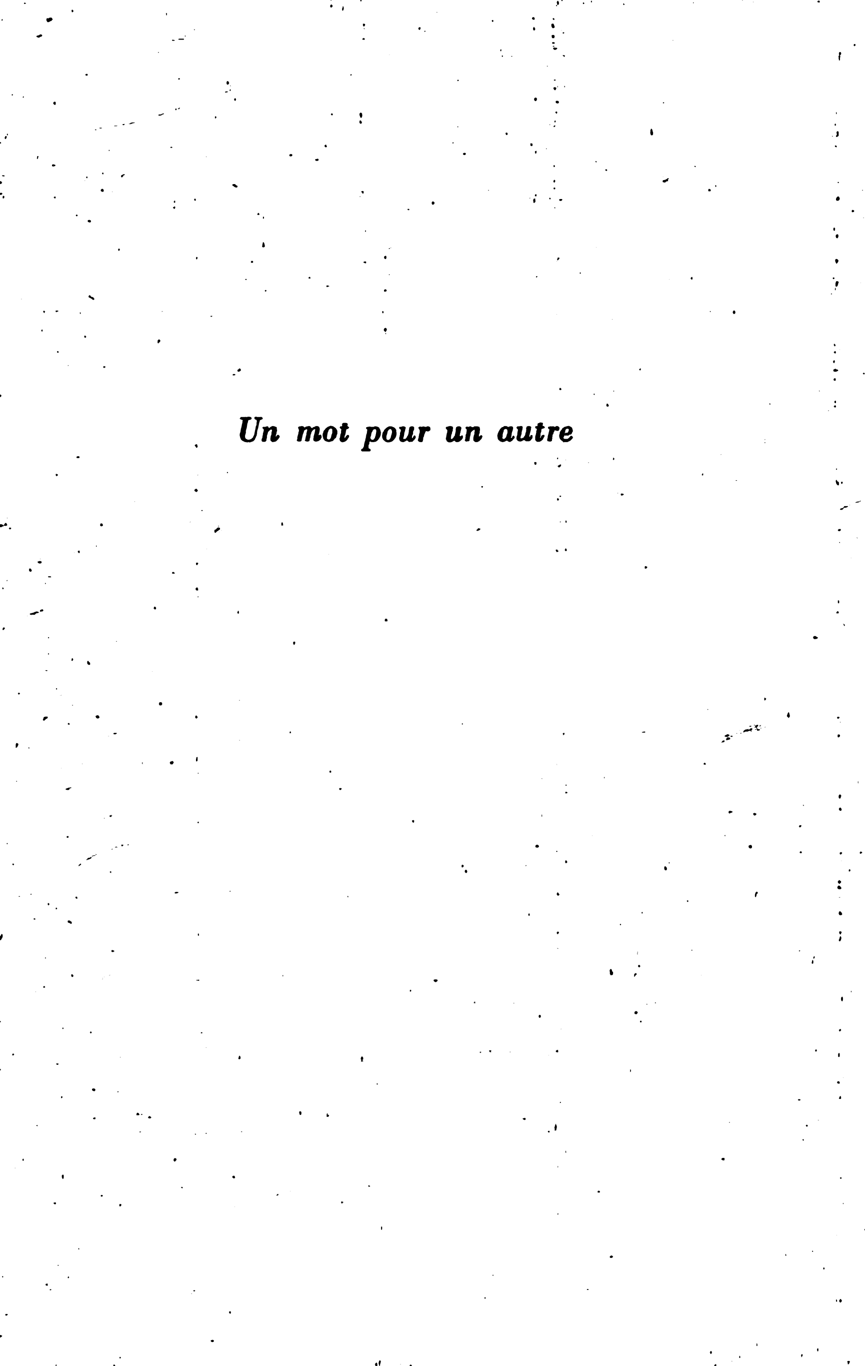
JUSTIN, *entraînant Janine vers la droite.*

C'est notre secret!... Venez, Janine! Ils ne peuvent pas comprendre!

HECTOR, *entraînant Simone vers la gauche.*

Viens! Il ne faut pas leur dire!... Ils comprendront peut-être un jour!

Rideau.



Un mot pour un autre

PERSONNAGES

MADAME
MADAME DE PERLEMINOUZE
MONSIEUR DE PERLEMINOUZE
LE RÉCITANT
LA BONNE

LE RÉCITANT, *s'avançant devant le rideau fermé.*

Vers l'année 1900 — époque étrange entre toutes —, une curieuse épidémie s'abattit sur la population des villes, principalement sur les classes fortunées. Les misérables atteints de ce mal prenaient soudain les mots les uns pour les autres, comme s'ils eussent puisé au hasard les paroles dans un sac.

Le plus curieux est que les malades ne s'apercevaient pas de leur infirmité, qu'ils restaient d'ailleurs sains d'esprit, tout en tenant des propos en apparence incohérents, que, même au plus fort du fléau, les conversations mondaines allaient bon train, bref, que le seul organe atteint était : le « vocabulaire ».

Ce fait historique — hélas, contesté par quelques savants — appelle les remarques suivantes :

que nous parlons souvent pour ne rien dire,

que si, par chance, nous avons quelque chose à dire, nous pouvons le dire de mille façons différentes,

que les prétendus fous ne sont appelés tels que parce que l'on ne comprend pas leur langage,

que dans le commerce des humains, bien souvent les mou-

vements du corps, les intonations de la voix et l'expression du visage en disent plus long que les paroles,

et aussi que les mots n'ont, par eux-mêmes, d'autres sens que ceux qu'il nous plaît de leur attribuer.

Car enfin, si nous décidons ensemble que le cri du chien sera nommé hennissement et aboiement celui du cheval, demain nous entendrons tous les chiens hennir et tous les chevaux aboyer.

C'est à l'habileté des comédiens que nous remettons le soin de nous prouver ces quelques vérités, du reste bien connues, dans la petite scène que voici :

Le Récitant se retire. Le rideau s'ouvre. La scène représente un salon plus 1900 que nature : des plantes vertes, des draperies, des panoplies, un piano à queue etc.

Au lever du rideau, Madame est seule. Elle est assise sur un « sopha » et lit un livre. On sonne au loin.

LA BONNE, *entrant.*

Madame, c'est Madame de Perleminouze.

MADAME

Ah! Quelle grappe! Faites-la vite grossir!

La Bonne sort. Madame, en attendant la visiteuse, se met au piano et joue. Il en sort un tout petit air de boîte à musique.

Retour de la Bonne, suivie de Madame de Perleminouze.

LA BONNE, *annonçant.*

Madame la comtesse de Perleminouze!

MADAME, *fermant le piano et allant au-devant de son amie.*

Chère, très chère peluche! Depuis combien de trous, depuis combien de galets n'avais-je pas eu le mitron de vous sucrer!

MADAME DE PERLEMINOUZE, *très affectée.*

Hélas! Chère! j'étais moi-même très, très vitreuse! Mes trois plus jeunes tourteaux ont eu la citronnade, l'un après l'autre.

Pendant tout le début du corsaire, je n'ai fait que nicher des moulins, courir chez le ludion ou chez le tabouret, j'ai passé des puits à surveiller leur carbure, à leur donner des pinces et des moussons. Bref, je n'ai pas eu une minette à moi.

MADAME

Pauvre chère! Et moi qui ne me grattais de rien!

MADAME DE PERLEMINOUZE

Tant mieux! Je m'en recuis! Vous avez bien mérité de vous tartiner, après les gommes que vous avez brûlées! Poussez donc : depuis le mou de Crapaud jusqu'à la mi-Brioche, on ne vous a vue ni au « Water-proof », ni sous les alpagas du bois de Migraine! Il fallait que vous fussiez vraiment gargarisée!

MADAME, *soupirant.*

Il est vrai!... Ah! Quelle céruse! Je ne puis y mouiller sans gravir.

MADAME DE PERLEMINOUZE, *confidentiellement.*

Alors, toujours pas de pralines?

MADAME

Aucune.

MADAME DE PERLEMINOUZE

Pas même un grain de riflard?

MADAME

Pas un! Il n'a jamais daigné me repiquer, depuis le flot où il m'a zébrée!

MADAME DE PERLEMINOUZE

Quel ronfleur! Mais il fallait lui racler des flammèches!

MADAME

C'est ce que j'ai fait. Je lui en ai raclé quatre, cinq, six peut-être en quelques mous : jamais il n'a ramoné.

MADAME DE PERLEMINOUZE

Pauvre chère petite tisane!... *(Rêveuse et tentatrice.)* Si j'étais vous, je prendrais un autre lampion!

MADAME

Impossible! On voit que vous ne le coulissez pas! Il a sur moi un terrible foulard! Je suis sa mouche, sa mitaine, sa sarcelle; il est mon rotin, mon sifflet; sans lui je ne peux ni coincer ni glapir; jamais je ne le bouclerai! *(Changeant de ton.)* Mais j'y touille, vous flotterez bien quelque chose; une cloque de zoulou, deux doigts de loto?

MADAME DE PERLEMINOUZE, *acceptant.*

Merci, avec grand soleil.

MADAME, *elle sonne, sonne en vain; se lève et appelle.*

Irma!... Irma, voyons! Oh cette biche! Elle est courbe comme un tronc... Excusez-moi, il faut que j'aille à la basoche, masquer cette pantoufle. Je radoube dans une minette.

Madame de Perleminouze, restée seule, commence par bâiller. Puis elle se met de la poudre et du rouge. Va se regarder dans la glace. Bâille encore, regarde autour d'elle, aperçoit le piano.

MADAME DE PERLEMINOUZE

Tiens! Un grand crocodile de concert! *(Elle s'assied au piano, ouvre le couvercle, regarde le pupitre.)* Et voici naturellement le dernier ragoût des mascarilles à la mode!... Voyons! Oh, celle-ci, qui est si « to-be-or-not-to-be »!

Elle chante une chanson connue de l'époque 1900, mais elle en change les paroles. Par exemple, sur l'air :

Les petites Parisiennes
Ont de petis pieds...

Elle dit :

Les petites Tour-Eiffel
Ont de petits chiens... *etc.*

A ce moment, la porte du fond s'entrouvre et l'on voit paraître dans l'entrebâillement la tête de Monsieur de Perleminouze, avec son haut-de-forme et son monocle. Madame de Perleminouze l'aperçoit. Il est surpris au moment où il allait refermer la porte.

MONSIEUR DE PERLEMINOUZE, *à part.*

Fiel!... Ma pitance!

MADAME DE PERLEMINOUZE, *s'arrêtant de chanter.*

Fiel!... Mon zébu!... *(Avec sévérité.)* Adalgonse, quoi, quoi, vous ici? Comment êtes-vous bardé?

MONSIEUR DE PERLEMINOUZE, *désignant la porte.*

Mais par la douille!

MADAME DE PERLEMINOUZE

Et vous bardez souvent ici?

MONSIEUR DE PERLEMINOUZE, *embarrassé.*

Mais non, mon amie, ma palme..., mon bizon. Je... j'espérais vous raviner..., c'est pourquoi je suis bardé! Je...

MADAME DE PERLEMINOUZE

Il suffit! Je grippe tout! C'était donc vous, le mystérieux sifflet dont elle était la mitaine et la sarcelle! Vous, oui, vous qui veniez faire ici le mascaret, le beau boudin noir, le joli-pied, pendant que moi, moi, eh bien, je me ravaudais les palourdes à babiller mes pauvres tourteaux... *(Les larmes dans la voix.)* Allez!... vous n'êtes qu'un...

A ce moment, ne se doutant de rien, Madame revient.

MADAME, *finissant de donner des ordres, à la cantonade.*

Alors, Irma, c'est bien tondu, n'est-ce pas? Deux petits dolmans au linon, des sweaters très glabres, avec du flou, une touque de ramiers sur du pacha et des petites glottes de sparadrap loti au frein... *(Apercevant le Comte. A part.)* Fiel!... Mon lampion!

Elle fait cependant bonne contenance. Elle va vers le Comte, en exagérant son amabilité pour cacher son trouble.

MADAME

Quoi, vous ici, cher Comte? Quelle bonne tulipe! Vous venez renflouer votre chère pitance?... Mais comment donc êtes-vous bardé?

LE COMTE, *affectant la désinvolture.*

Eh bien, oui, je bredouillais dans les garages, après ma séance au sleeping; je me suis dit : Irène est sûrement chez sa farine. Je vais les susurrer toutes les deux!

MADAME

Cher Comte *(désignant son haut-de-forme)*, posez votre candidature!... Là... *(Poussant vers lui un fauteuil.)* Et prenez donc ce galopin. Vous devez être caribou?

LE COMTE, *s'asseyant.*

Oui, vraiment caribou! Le saupiquet s'est prolongé fort dur. On a frétillé, rançonné, re-rançonné, re-frétillé, câliné des boulettes à pleins flocons : je me demande où nous cuivrera tout ce potage!

MADAME DE PERLEMINOUZE,
affectant un aimable persiflage.

Chère! Mon zébu semble tellement à ses planches dans votre charmant tortillon... que l'on croirait... oserai-je le moudre?

MADAME, *riant.*

Mais oui!... Allez-y, je vous en mouche!

MADAME DE PERLEMINOUZE, *soudain plus grave, regardant son amie avec attention.*

Eh bien oui! l'on croirait qu'il vient souvent ici ronger ses grenouilles : il barde là tout droit, le sous-pied sur l'oreille, comme s'il était dans son propre finistère!

MADAME, *affectant de rire très fort.*

Eh! Vous avez le pot pour frire! Quelle crémone!... Mais voyons, le Comte est si glaïeul, si... *(cherchant ses mots)* si eversharp... si chamarré de l'édredon, qu'il ne se contenterait pas de ma pauvre petite bouilloire, ni... *(désignant modestement le salon)* de ce modeste miroton!

LE COMTE, *très galant.*

Ce miroton est un bavoir qui sera pour moi toujours plein de punaises, chère amie!

MADAME

Baste! Mais il a bien d'autres bouteilles à son râtelier!... *(L'attaquant.)* N'est-ce pas, cher Comte?

LE COMTE, *balbutiant, très gêné.*

Mais je ne... mais que voulez-vous frire?

MADAME

Comment? Mais ne dit-on pas que l'on vous voit souvent chez la générale Mitropoulos et que vous sarclez fort son pourpoint, en vrai palmier du moyen âge?

LE COMTE

Mais... mais... nulle soupière! Pas le moindre poteau dans ce coquetier, je vous assure.

MADAME, *s'échauffant.*

Ouais!... Et la peluche de Madame Verjus, est-ce qu'elle n'est pas toujours pendue à vos cloches?

LE COMTE, *se défendant, très digne.*

Mais... mais... sirotez, sirotez!...

MADAME DE PERLEMINOUZE, *s'amusant de la scène et décidée à en profiter pour mêler ses reproches à ceux de sa rivale.*

Tiens! tiens! Je vois que vous brassez mon zébu mieux que moi-même! Bravo!... Et si j'ajoutais mon brin de mil à ce toucan? Ah, ah! mon cher. « Tel qui roule radis, pervenche pèlera! » Ne dois-je pas ajouter que l'on vous rencontre le sabre glissé dans les chambranles de la grande Fédora?

LE COMTE, *très Jules-César-parlant-à-Brutus le-jour-de-l'assassinat.*

Ah ça! Vous aussi, ma cocarde?

MADAME DE PERLEMINOUZE

Il n'y a pas de cocarde! Allez, allez! On sait que vous pommez avec Lady Braetsel!

MADAME

Comment? Avec cette grande corniche? *(Éclatant.)* Ne serait-ce pas plutôt avec la Baronne de Marmite?

MADAME DE PERLEMINOUZE, *sursautant.*

Comment? avec cette petite bobèche? *(Méprisante.)* A votre place, monsieur, je préférerais la vieille popote qui fait le lutin près du Pont-Bœuf!...

LE COMTE, *debout, se gardant à gauche et à droite, très Jean-le-Bon-à-Poitiers.*

Mais... mais c'est une transpiration, une vraie transpiration!...

MADAME et MADAME DE PERLEMINOUZE, *le harcelant et le poussant vers la porte.*

Monsieur, vous n'êtes qu'un sautoir!

MADAME

Un fifre!

MADAME DE PERLEMINOUZE

Un serpolet!

MADAME

Un iodure!

MADAME DE PERLEMINOUZE

Un baldaquin!

MADAME

Un panier plein de mites!

MADAME DE PERLEMINOUZE

Un ramasseur de quilles!

MADAME

Un fourreur de pompons!

MADAME DE PERLEMINOUZE

Allez repiquer vos limandes et vos citronnelles!

MADAME

Allez jouer des escarpins sur leurs mandibules!

MADAME et MADAME DE PERLEMINOUZE, *ensemble.*

Allez! Allez! Allez!

LE COMTE, *ouvrant la porte derrière lui et partant à reculons face au public.*

C'est bon! C'est bon! Je croupis! Je vous présente mes garnitures. Je ne voudrais pas vous arrimer! Je me débouche! Je me lappe! *(S'inclinant vers Madame.)* Madame, et chère cheminée!... *(Puis vers sa femme.)* Ma douce patère, adieu et à ce soir.

Il se retire.

MADAME DE PERLEMINOUZE, *après un silence.*

Nous tripions?

MADAME, *désignant la table à thé.*

Mais, chère amie, nous allions tortiller! Tenez, voici justement Irma!

Irma entre et pose le plateau sur la table. Les deux femmes s'installent de chaque côté.

MADAME, *servant le thé.*

Un peu de footing?

MADAME DE PERLEMINOUZE, *souriante et aimable, comme si rien ne s'était passé.*

Vol-au-vent!

MADAME

Deux doigts de potence?

MADAME DE PERLEMINOUZE

Je vous en mouche!

MADAME, *offrant du sucre.*

Un ou deux marteaux?

MADAME DE PERLEMINOUZE

Un seul, s'il vous plaît!

Rideau.

Un geste pour un autre

PERSONNAGES

L'AMIRAL SÉPULCRE
MADAME DE SAINT-ICI-BAS
MONSIEUR ET MADAME GRABUGE
LA BARONNE LAMPROIE
MADEMOISELLE CARGAISON
MONSIEUR SUREAU
CÉSAR, *valet de chambre.*

La scène se passe au temps des romans de Jules Verne. L'Amiral ressemble au capitaine Grant : tenue d'officier de marine de 1860, favoris, redingote, haute casquette, lorgnette en bandoulière, etc.

L'AMIRAL SÉPULCRE, *tête nue,*
s'avançant devant le rideau.

Lorsque nous abordâmes dans l'archipel Sans-Nom (ainsi nommé parce que nul navigateur n'avait réussi à le découvrir), nous nous trouvâmes, à notre vive surprise, en présence d'une civilisation fort avancée : des villes toutes neuves (grâce à de fréquents bombardements), des citoyens libres (grâce à une police omniprésente), des mœurs pacifiques (défendues par une milice armée jusqu'aux dents), un gouvernement solidement établi sur l'instabilité des opinions — bref, toutes les conquêtes du progrès!

Cependant, mise à part cette ressemblance essentielle avec la vie de nos Sociétés, tout dans les mœurs de ce pays nous déconcertait grandement. Il semblait qu'un malin génie se fût amusé à faire de nos propres coutumes une absurde salade, en amenant les citoyens à prendre une attitude pour une autre, un geste pour un autre...

Nous fûmes d'abord vivement surpris de ces usages, puis, peu à peu, aidés par la bonne grâce de nos hôtes, nous nous y habituâmes, au point que, pour ma part, je pris du service dans la marine du pays où je parvins au grade d'amiral et demeurai plus de vingt ans.

De retour dans ma patrie d'origine, je ne comprends plus très bien pourquoi les gens de chez nous se serrent la main lorsqu'ils se rencontrent, enlèvent leur chapeau lorsqu'ils franchissent une porte, s'assemblent pour manger, prennent plaisir à faire de la fumée ou se frottent les uns contre les autres au son de la musique...

Nous avons reconstitué pour vous une réception dans un des salons les plus distingués de l'archipel Sans-Nom... Quelques jours auparavant, nous avions reçu un carton ainsi libellé : « Madame de Saint-Ici-Bas vous prie d'assister à la soirée qu'elle donnera dans ses salons le quinze mai, à dix-huit heures... On toussera. »

L'Amiral salue et disparaît. Le rideau s'ouvre sur un salon luxueux dont l'ameublement toutefois ne présente rien de surprenant, si ce n'est qu'il y a beaucoup de tables et point de sièges, et qu'à droite, près de la porte d'entrée, se dresse une étagère supportant des chapeaux de toutes sortes.

Devant l'étagère, César, valet de chambre, en habit et ganté de blanc, se tient debout et attend.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *entrant par la gauche. Elle marche pieds nus.*

César! Tout est-il prêt?

CÉSAR

Oui, Madame... Je crois, Madame, que voici les invités de Madame.

Madame de Saint-Ici-Bas va s'asseoir sur une table. La porte s'ouvre. Entre l'Amiral Sépulcre, vieillard plein de

distinction. César prend sur l'étagère un bicorne à plumes et le lui donne. L'Amiral retire ses escarpins et les donne à César, qui les range sur une étagère.

CÉSAR, *annonçant :*

L'Amiral Sépulcre!

L'AMIRAL, *s'avançant, le bicorne à la main, vers Madame de Saint-Ici-Bas et lui baisant respectueusement le pied droit.*

Madame, je suis charmé.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

Vous êtes le premier, Amiral. Couvrez-vous, je vous prie.

L'AMIRAL, *se couvrant du bicorne avec gravité.*

Madame, puisque j'ai l'honneur d'être seul avec vous, permettez-moi de retirer mes chaussettes, et de vous en faire l'hommage.

Il retire avec difficulté ses chaussettes et les offre à Madame de Saint-Ici-Bas.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *prenant les chaussettes avec un sourire ravi et les posant sur la table.*

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir, Amiral! Le précieux souvenir figurera en bonne place dans ma collection.

Arrivent Monsieur et Madame Grabuge. Ils retirent leurs chaussures, les donnent à César, qui les range sur l'étagère. Puis César donne une couronne de lauriers en papier à Monsieur Grabuge et un voile à Madame Grabuge.

CÉSAR, *annonçant :*

Monsieur et Madame Grabuge!

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *sautant de la table avec grâce et allant à leur rencontre.*

Comme c'est aimable à vous d'être venus! Couvrez-vous, je vous en prie!

Monsieur et Madame Grabuge se couvrent. Madame Grabuge va s'asseoir sur une table.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *faisant les présentations.*

Monsieur Grabuge, notre poète national... L'Amiral Sépulcre.

L'AMIRAL ET MONSIEUR GRABUGE, *allant l'un vers l'autre et se serrant mutuellement le bout du nez.*

Enchanté, Monsieur!... Très honoré, Amiral!

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *conduisant l'Amiral vers Madame Grabuge.*

L'Amiral Sépulcre, Madame Grabuge.

L'AMIRAL, *sur le ton d'un compliment, après avoir baisé respectueusement le pied droit de Madame Grabuge.*

J'ai beaucoup entendu parler de vous, Madame, au cours de ma dernière campagne. On sait que votre mari n'a aucun talent et que c'est à vous qu'il le doit. C'est le privilège d'une jolie femme de régner ainsi sur le cœur d'un époux, au point de le priver de toute valeur personnelle.

MONSIEUR GRABUGE, *niaisement et en inclinant la tête.*

Vous êtes un trop aimable amiral!

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

L'Amiral est surtout trop modeste. Il feint d'oublier que lui-même, s'il a réussi à perdre la fameuse bataille du golfe San-Pedro, c'était grâce au charme incomparable de son épouse!

L'AMIRAL, *poussant un soupir.*

Il est vrai! Ce fut un heureux temps!

La porte s'ouvre à nouveau. Arrivent successivement la Baronne Lamproie, Mademoiselle Cargaison et le jeune Sureau. Même jeu que plus haut. Les invités retirent leurs souliers, César les prend, les range, donne des chapeaux aux messieurs et des voiles aux dames.

Pendant ce temps, Monsieur Grabuge sort de sa poche une plume de poulet et chatouille gravement les narines de sa femme et de l'Amiral, jusqu'à ce que ceux-ci éternuent et disent : « Merci beaucoup. »

CÉSAR, *annonçant :*

La Baronne Lamproie!... Mademoiselle Cargaison!... Monsieur Sureau, le jeune!...

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *disant un mot d'accueil aimable à chacun, en leur faisant un pied de nez.*

Ma bonne amie... Mes chers voisins... Mon cher enfant!... Mes chers amis, veuillez vous couvrir!

Les dames vont s'asseoir sur des tables. Les messieurs leur baisent le pied droit, puis se saluent en se serrant mutuellement le bout du nez. Puis les messieurs se placent debout, les uns à côté des autres. César leur distribue des cannes; ils s'appuient dessus, tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche. Madame de Saint-Ici-Bas s'assied sur une table, au centre.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

Mes chers amis, je vous avais promis que nous tousserions, c'est pourquoi j'ai demandé à Monsieur Grabuge de nous lire un de ses plus mauvais poèmes. Mon cher Grabuge, exécutez-vous *(avec esprit)*, ou plutôt, exécutez-nous!

Tout le monde rit avec distinction.

MONSIEUR GRABUGE, *s'avançant de quelques pas et sortant un papier de sa poche.*

Voici une ode intitulée : *Ode de Mer*, d'inspiration maritime, comme son nom l'indique : je l'ai écrite un jour où j'étais particulièrement mal disposé : je l'ai donc dédiée à ma femme.

Murmure d'approbation; Madame Grabuge paraît flattée, Mademoiselle Cargaison fait entendre un timide toussotement.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

Notre amie, Mademoiselle Cargaison, est impatiente de tous-

ser! Bravo, ma chère! Mais prenez patience, dans quelques instants notre poète national vous en donnera l'occasion!

MONSIEUR GRABUGE, *lisant avec emphase :*

ODE DE MER

Tous mes aïeux ont couru sur la mer
Aussi loin que je remonte dans ma famille
Je retrouve la mer toujours la même mer
La mer salée la mer partout la mer à tous
C'est pourquoi la mer est ma mère
La mer est ma grand-mère
La mer est ma grande sœur
La mer est la sœur de mon oncle
et le frère de ma mère et la mère de mon frère
et la grande sœur de mon grand-père
Tous mes aïeux ont couru sur la mer.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

Dieu, que cela est mauvais! *(Elle tousse.)* C'est absolument mauvais. *(Elle tousse.)* Et comme c'est mal écrit, mal composé, ne trouvez-vous pas?

Elle tousse de plus en plus fort.

LES INVITÉS, *renchérissant et toussant à qui mieux mieux.*

C'est affreux! Cela n'a aucun sens, c'est stupide. J'ai rarement entendu un aussi vilain poème! Oh! quelle horreur, quelle merveilleuse déception!

Mademoiselle Cargaison a une quinte de toux si violente que tous s'arrêtent de tousser et se penchent vers elle avec admiration, puis la toux redevient générale. Monsieur Sureau, cependant, donne des signes évidents de malaise; n'y tenant plus, il s'approche discrètement de César, et lui dit, à voix basse, comme s'il avait honte de sa question :

MONSIEUR SUREAU

Dites-moi, mon ami, où se trouve la... salle à manger?

CÉSAR, *même jeu, désignant la porte de gauche, avec un imperceptible accent de dédain, mêlé à de la pitié.*

Au fond du couloir, et à gauche, Monsieur!

MONSIEUR SUREAU, *avec angoisse.*

Y a-t-il tout ce qu'il faut?

CÉSAR, *toujours à voix basse, presque méprisant.*

Oui, monsieur!

MONSIEUR SUREAU

Merci, mon ami!

Il sort rapidement, mais en s'efforçant de ne pas se faire remarquer. César prend sur l'étagère un récipient de chirurgie en émail, et passe auprès de chaque invité.

CÉSAR, *se penchant cérémonieusement.*

Crachez, je vous prie, crachez, je vous prie, merci! Crachez, je vous prie, crachez, je vous prie, merci bien!

Les invités crachent avec délicatesse dans le récipient.

MADAME GRABUGE, *se penchant vers sa voisine, la Baronne Lamproie.*

C'est une des réceptions les plus merveilleuses auxquelles il m'ait été donné d'assister. Quel style, quelle élégance en tout!

LA BARONNE

En effet, c'est un des salons où l'on tousse et crache le mieux du monde. *(S'adressant à Madame de Saint-Ici-Bas.)* Chère amie, avez-vous assisté au concert de la Société Harmonique?

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

Certes! Ce fut une soirée inoubliable, quel succès! Il a été absolument impossible d'entendre quoi que ce soit, tant le public manifestait son admiration!

L'AMIRAL

On n'avait jamais vu chose pareille, depuis ce fameux récital de piano où le pianiste a dû cesser complètement de jouer.

Lorsque, éperdu de reconnaissance et d'émotion, ce virtuose incomparable s'est enfui dans la coulisse, l'enthousiasme a pris les proportions du délire : le public a escaladé la scène en un clin d'œil, et a littéralement pulvérisé le piano; c'était à qui emporterait, en souvenir, une touche d'ivoire, une corde, une pédale. J'ai un ami qui a eu la fierté de rapporter trois touches blanches et deux noires!

MADAME GRABUGE, *avec niaiserie.*

C'est la preuve d'une grande passion pour la musique!

Monsieur Sureau revient en se tapotant la bouche avec son mouchoir et se glisse discrètement auprès de Mademoiselle Cargaison.

MADEMOISELLE CARGAISON, *bas à Monsieur Sureau.*

Étiez-vous souffrant, jeune homme?

MONSIEUR SUREAU, *bas.*

Oh! une petite fringale, simplement!

Mademoiselle Cargaison tousse d'un air gêné.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *faisant un signe à César.*

César, je vous prie, faites passer le plateau!

César passe un plateau couvert de petits sifflets munis de ballons de baudruche dégonflés.

CÉSAR, *à mi-voix, se penchant respectueusement.*

Une baudruche, Madame la Baronne? Une baudruche, Amiral? Une baudruche, monsieur? Une baudruche, mademoiselle?

Suivant les cas, les uns répondent : « Oui merci, volontiers », ou « Non merci, je ne souffle pas ». Ceux qui ont accepté se mettent aussitôt à souffler dans le sifflet de manière à gonfler la baudruche, avec autant de naturel que lorsque nous allumons une cigarette.

LA BARONNE LAMPROIE

Mais vous nous gâtez, chère amie!

L'AMIRAL

Il y a longtemps que je n'avais pas soufflé avec autant de plaisir!

MADAME GRABUGE

Ces baudruches sont délicieuses! Où les trouvez-vous?

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

Je les fais venir de la montagne : un petit artisan qui ne travaille que pour nous!

MONSIEUR GRABUGE, *soufflant dans une baudruche qui gonfle à merveille.*

Regardez comme celle-ci est belle! On dirait une baudruche de mariage ou de baptême!

MADAME GRABUGE, *toujours aussi niaise.*

C'est une bien grande preuve d'amitié que ces baudruches!

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

Vous êtes trop bonne, chère amie! Hélas, depuis la mort de mon mari, j'ai complètement renoncé à souffler!

LA BARONNE

Pauvre chère amie! Cela doit vous manquer terriblement! Comme je vous plains! Pour moi je ne saurais m'en passer. Je souffle même en voyage!

MONSIEUR GRABUGE, *à Madame de Saint-Ici-Bas.*

Permettez-moi au moins de vous plumer!

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

Volontiers, cher poète!

MONSIEUR GRABUGE, *sortant de sa poche la même plume qu'au début, s'approche de Madame de Saint-Ici-Bas et lui chatouille les narines, jusqu'à ce qu'elle éternue.*

Voici, cela ne vaut certes pas une bonne baudruche!

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

Vous avez une plume d'une délicatesse! Est-ce avec celle-ci que vous écrivez?

MONSIEUR GRABUGE

Non, ceci est ma plume de cérémonie!

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *après avoir éternué.*

Merci!... Et maintenant, si nous faisions un peu de gymnastique!

LA BARONNE, *cessant de souffler.*

Voilà une excellente idée! Oserai-je dire que j'attendais impatiemment cette proposition!

MADAME GRABUGE

C'est une bien grande preuve de santé que la gymnastique!

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

Chers amis, veuillez ôter vos coiffures, je vous prie! Nous commençons à l'instant! *(Les messieurs retirent leurs chapeaux, les dames retirent leurs voiles, César prend les coiffures et les range sur l'étagère.)* J'espère que notre cher Amiral consentira à diriger les mouvements de notre petite escadre!

L'AMIRAL

Le plus volontiers du monde, chère amie! César, apportez-moi le gong! *(César prend sur l'étagère un gong et un maillet et les donne à l'Amiral.)* Mesdames et messieurs, êtes-vous prêts? Bon! Alors nous commençons. Une; deux; une deux, une deux, pliez les genoux, relevez-vous, le bras droit étendu, le bras gauche, le bras droit, baissez la tête, bien! Assis! Debout! Assis! Debout! Assis! Debout!

Il ponctue ses commandements de coups de gong. On entend dans la coulisse une musique analogue à celle des émissions radiophoniques de culture physique.

MONSIEUR SUREAU, *tout en prenant part à l'exercice commun.*

Que pensez-vous... de la situation politique?

Les Invités répondent d'une voix entrecoupée, tout en continuant leurs exercices.

LA BARONNE, *essoufflée.*

Je pense... que le gouvernement... va tomber... ce soir... et sera remplacé par un autre... demain!

MADAME GRABUGE

C'est... une bien grande preuve de gouvernement... que de tomber!

LA BARONNE

Avez-vous lu... le dernier livre... de Motus?

MONSIEUR GRABUGE

Je pense que c'est un livre qui vient... à point.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

Que voulez-vous dire?

MONSIEUR GRABUGE

Il vient à point... pour nous faire oublier... les précédents!

MADAME GRABUGE

C'est une bien grande preuve... d'amour pour la littérature... que d'oublier ce qu'on a lu!

L'AMIRAL, *très essoufflé lui-même.*

Je crois que la Baronne commence à s'essouffler. Permettez-moi de mettre fin à cette merveilleuse séance qui, hélas! n'est plus de mon âge!

MADAME GRABUGE

Moi, j'aurais continué ainsi des heures!

MADAME DE SAINT-ICI-BAS

Je serais désolée de vous avoir fatigué, Amiral! Mais comment concevoir une réception sans gymnastique!

Elle fait un signe à César qui rapporte à chaque invité sa coiffure.

LES INVITÉS

C'était exquis et tellement distingué! On se serait cru à la Cour! C'est le plus beau jeu de société que l'on ait inventé.

MONSIEUR GRABUGE, *s'adressant à sa femme.*

Ma chère amie, il se fait tard! Je crois qu'il serait temps de mettre notre amie à la porte!

LES INVITÉS

Oui, oui, il est temps! Nous ne voulons pas abuser! Cette réception était si réussie! A la porte! A la porte! A la porte!

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *engageante.*

C'est entendu, mais avant que je m'en aille, vous accepterez bien, n'est-ce pas, de donner quelque chose?

LES INVITÉS, *à qui mieux mieux.*

Mais bien sûr, ma chère amie! Mais comment donc! Mais je vous en prie!

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *faisant signe à César.*

César, veuillez prendre les souvenirs, je vous prie!

CÉSAR, *apportant un plateau vide et s'inclinant devant chaque invité.*

Pour la pauvre mère de Madame, pour la pauvre mère de Madame, pour la pauvre mère de Madame!

Les Invités déposent sur le plateau, qui une montre en or, qui une bague, qui un collier, un stylo, un mouchoir brodé, un billet de banque...

LA BARONNE, *déposant ses boucles d'oreilles.*

Vraiment, comme nous vous remercions, chère amie, de toutes vos charmantes attentions!

L'AMIRAL

Je ne veux pas vous laisser partir, chère amie, sans vous dire combien j'ai été charmé de votre accueil! Je pense d'ailleurs être l'interprète de tous vos invités, qui se feront un plaisir de dormir ce soir chez vous, pendant que vous serez dehors. Nous souhaitons tous qu'une pluie rafraîchissante vous permette de passer une nuit agréable sur le seuil de votre maison!

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *très touchée.*

On ne peut être plus galant! Merci et à très bientôt!

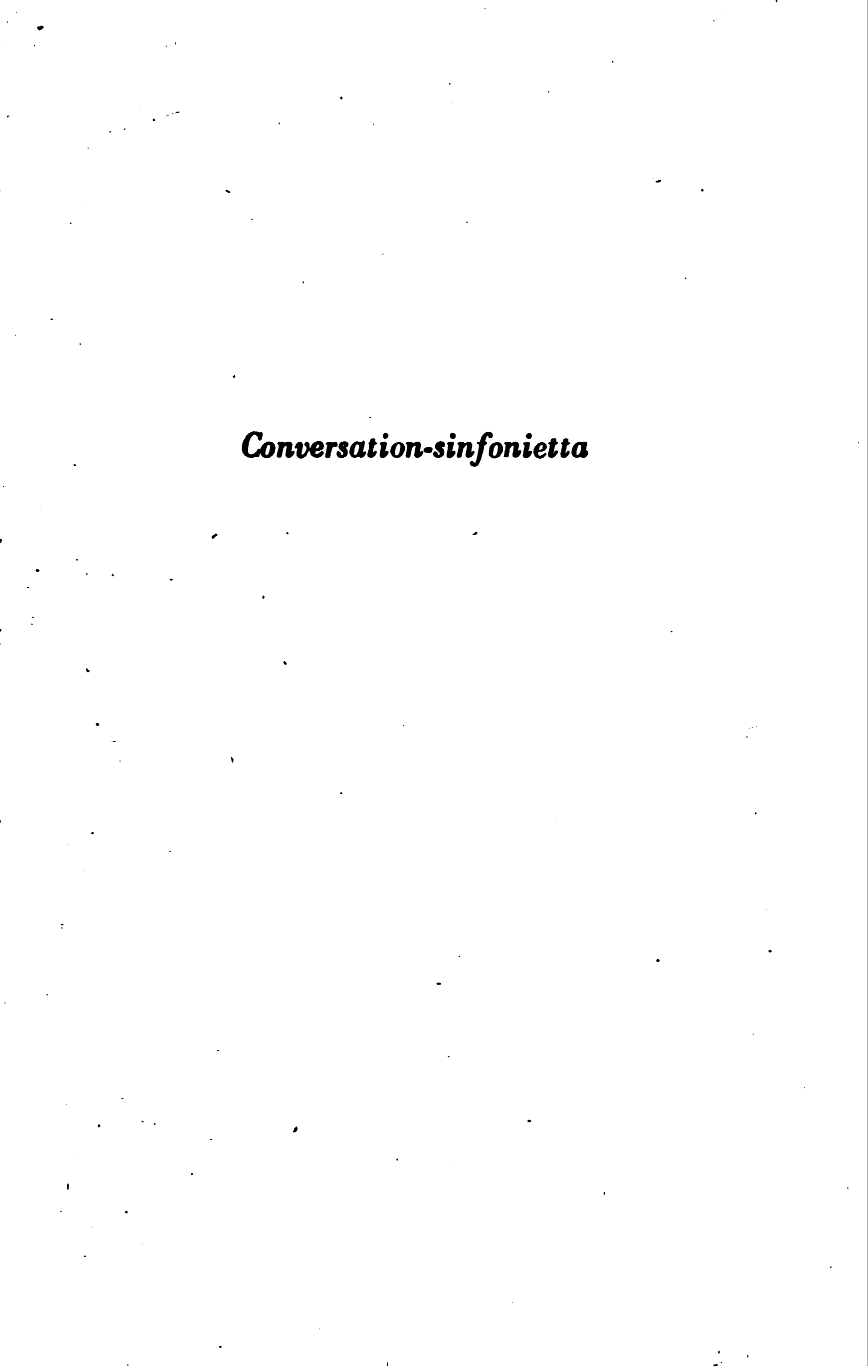
Elle s'éloigne.

CÉSAR, *prenant sur l'étagère des oreillers et des couvertures et les distribuant.*

Oreillers! Couvertures!... Oreillers! Couvertures!... Oreillers!... Couvertures!...

Les Invités se couchent par terre, en bâillant bruyamment.

Rideau.



Conversation-sinfonietta

PERSONNAGES

LE RÉGISSEUR
LES SIX CHORISTES :
  PREMIÈRE BASSE (B 1)
  DEUXIÈME BASSE (B 2)
  PREMIER CONTRALTO (C 1)
  DEUXIÈME CONTRALTO (C 2)
  SOPRANO (S)
  TÉNOR (T)
LE SPEAKER DE LA RADIO
LE CHEF D'ORCHESTRE

La scène représente un studio de la Radio ou une salle de concert, d'où la « Sinfonietta » sera retransmise.

Au lever du rideau, la salle est vide. Les chaises et les pupitres des « Choristes » sont disposés, face au public, en demi-cercle, ainsi que l'estrade et le pupitre du Chef d'orchestre, selon le plan que voici :

S *T*
C1 *C2*
B1 *B2*
micro *micro*
Ch. d'Or.

Il y a aussi deux micros sur pied, disposés de part et d'autre de l'estrade du Chef d'orchestre. Le Régisseur arrive portant les partitions. Il les dispose soigneusement sur les pupitres, déplace de quelques centimètres les micros, puis se retire.

Aussitôt après, arrivent les Choristes. Ils sont d'aspect « quelconque », plutôt mornes. Ils s'assoient à leurs places respectives et attendent, l'air presque indifférent.

Arrive ensuite le Speaker. Il vient se placer, debout et face au public, devant un des micros. Il tient un papier à la main, qu'il relit. Il toussote, assure sa voix, puis dirige ses regards vers la coulisse, du côté où a disparu le Régisseur. A un signe que celui-ci est censé lui faire, il commence à lire le texte de présentation de la Sinfonietta.

LE SPEAKER, *débit normal.*

Mesdames, messieurs, ici le poste « Radio-Partout ». Veuillez écouter la « Conversation-Sinfonietta », du compositeur Johann Spätgott.

Cette symphonie vocale se compose de trois mouvements : *Allegro ma non troppo*, *Andante sostenuto*, *Scherzo vivace*.

L'*Allegro*, après une exposition rapide, où toutes les voix sont tour à tour présentées, développe avec autorité le thème de l'opposition entre le Rêve, symbolisé par le couple Ténor-Soprano, et la Réalité, dont les affirmations péremptoires sont principalement confiées aux voix graves. Celles-ci imposent enfin leur conclusion, par un chant triomphal à la gloire de l'équilibre humain : la santé avant tout.

LE RÉGISSEUR, *apparaissant et parlant à mi-voix.*

Voulez-vous, s'il vous plaît, accélérer le mouvement, sans quoi nous allons « déborder »!

Il disparaît.

LE SPEAKER, *avec volubilité et à toute allure.*

L'*Andante*, mouvement lent et méditatif, déroule une lamentation rêveuse et nonchalante qui fait apparaître au premier plan les inflexions pathétiques des voix féminines dont les récitatifs émouvants consacrés aux Esprits et aux Apparitions nous entraîneraient dans le domaine inquiétant de l'au-delà s'ils n'étaient *in fine* contredits par la placide intervention des basses, reprenant encore une fois le thème de la toute-puissance de la Vie : « Avec un bon repas! »

LE RÉGISSEUR, *même jeu.*

Le Chef d'orchestre est en retard. Pour faire patienter les auditeurs, voulez-vous aller plus lentement?

LE SPEAKER, *très lentement après un haussement d'épaules agacé.*

Enfin... le *Scherzo... vivace...* ressaisissant... sur un rythme..., endiablé... le thème précédent... forme... comme une... farandole... étourdissante... de mouvements... vifs... autour du tempo... initial... devenu... tout à coup... aussi léger... que rapide...

Vers la fin de cette réplique, le Chef d'orchestre est arrivé. Il est en habit. Il a l'air ardent et affairé. Il salue le public puis, lui tournant le dos, monte sur son estrade.

Le Chef d'orchestre prend sa baguette sur le pupitre, tourne la première page de sa partition et indique le ton parlé *aux Choristes. Cela doit s'appeler : « donner le Ba ». En effet, il prononce, mezzo voce, à leur intention, la syllabe « BA ». A partir de cette indication, les Basses répètent ensemble, d'une voix grave : « Ba, bé, bi, bo, bu », les deux Contraltos ensemble : « Da, dé, di, do, du », le Ténor « Ma, mé, mi, mo, mu », la Soprano « La, lé, li, lo, lu ». Puis ils répètent un moment ces syllabes, chacun pour soi, en désordre, comme un orchestre qui s'accorde.*

Le Chef d'orchestre, qui est un rôle muet, conduira tout à l'heure réellement : donnant le départ de chaque réplique, récitatif ou ensemble, et indiquant les nuances.

Les Choristes parleront, autant que possible, sans modulation chantée, avec simplement des effets de rythme ou d'intensité. Ils ne joueront pas le sens *de ce qu'ils disent, comme des comédiens, mais le* son *comme des instrumentistes. Il y aura donc un contraste entre ce qu'ils disent et leur attitude, qui restera sérieuse et impersonnelle, avec cette sorte de détachement particulier à certains musiciens professionnels, qui s'appliquent à bien jouer, sans avoir l'air de participer à ce qu'ils font.*

LE SPEAKER

Voici d'abord l'*Allegro ma non troppo.*

Le Speaker va s'asseoir sur une chaise dans le studio.

B 1

Bonjour Madame!

C 2

Bonjour Monsieur!

B 2

Bonjour Madame!

B 1 et B 2, *ensemble, crescendo.*

Bonjour Madame!

C 1 et C 2, *ensemble, forte.*

Bonjour Monsieur!

B 1 et B 2 et C 1 et C 2 continuent à se donner la réplique en sourdine, sur un ton égal, monotone, très martelé : « Bonjour Madame », « Bonjour Monsieur », pendant que le Ténor et la Soprano, qui se sont levés, échangent leurs répliques, très « en dehors » et avec un phrasé émouvant.

T

Bonjour Mademoiselle! Comment allez-vous Mademoiselle!

S, *un temps, puis.*

Très bien Monsieur.
Et vous Monsieur?

T

Très bien Mademoiselle et vous?

S

Très bien Monsieur.

T

Merci et vous?

S

Très bien et vous?

Brusquement tout s'arrête. Le Ténor s'assied.

B 2, *se levant.*

Madame, vous qui m'accueillez ici, je suis ravi de vous revoir
Après cette longue absence.

B 1, *très vite.*

Qui s'est absenté?

C 1, *très vite.*

Qui donc?

S, *très vite.*

Qui donc?

T, *très vite.*

Qui donc?

C 2, *très vite.*

Qui donc?

B 2, *toujours debout.*

Je ne sais pas qui s'est absenté,
Si c'est vous ou si c'est moi,
Mais sûrement quelqu'un s'est absenté,
Puisque nous ne nous sommes pas rencontrés.

Il s'assied.

C 1, *se levant.*

Il est vrai! Dans notre cité
On est tellement occupé...

B 1 et B 2, *ensemble.*

Occupé, occupé, occupé...

C 1, *continuant.*

...que l'on reste longtemps sans se voir.

C 2 et S, *ensemble.*

Sans se voir, sans se voir, sans se voir.

C 1, *continuant.*

Pour moi je le regrette infiniment
Car j'aime beaucoup recevoir.

Elle s'assied. Le Ténor et la Soprano se lèvent ensemble.

T, *se penchant vers* S.

Je connais quelqu'un, Mademoiselle
Qui a toujours été là
Lorsque vous y étiez vous-même.

S, *tendrement.*

Vous avez toujours été là?

C 1

Il a toujours été là!

C 2

Il a toujours été là!

S, *continuant.*

Vous avez toujours été là?
Et moi qui ne m'en doutais pas!

C 1 et C 2, *ensemble.*

Elle ne s'en doutait pas!
Elle ne s'en doutait pas!

Un court silence.

C 1 et C 2, *ensemble.*

Jeune homme pourquoi pourquoi
Ne répondez-vous donc pas?

B 1

Allons jeune homme, répondez!

B 2

Allons jeune homme, répondez!

C 1

Je crois qu'ils sont intimidés
Laissons-les, laissons-les
Et parlons d'autre chose!

T et S s'assoient.

B 1

La saison est bien mauvaise

C 2

Je la trouve épouvantable

C 1

Figurez-vous qu'aujourd'hui...

B 2

La saison est bien mauvaise

C 1

Figurez-vous qu'aujourd'hui...

B 1

Laissez donc parler Madame!

B 2

Pardonnez-moi Madame
De vous avoir interrompue,
Je suivais ma propre idée :

C 1

Figurez-vous qu'aujourd'hui
Comme je descendais les Boulevards...

B 2

A pied?

C 1

A pied. Oui à pied, à pied,
Car je marche volontiers...

B 1

Mais laissez donc parler Madame!

C 1

Je disais donc qu'aujourd'hui
En descendant les Boulevards
J'ai rencontré, devinez quoi...

B 2

Quoi donc?

C 2

Quoi donc?

T

Quoi donc?

S

Quoi donc?

C 1

J'ai rencontré, je vous le donne en mille.
Un bateau à voile!

LES CINQ AUTRES CHANTEURS, *ensemble.*

Un bateau à voile en plein dans la rue
Quelle étrange chose!

C 1, *riant.*

Mais c'était un bateau-réclame
Ah ah ah ah ah! ah! ah! ah!
En carton et en bois peint,
Porté sur une automobile,

B 2

Ah! je comprends

C 2

Et moi aussi

B 1

Et moi aussi

C 1

C'était la Compagnie
Des Touristes Réunis
Qui faisait de la publicité
Pour les croisières de cet été.

S, *se levant.*

Moi Madame je suis déçue :
J'aurais voulu que ce fût
Un vrai bateau qui voguât dans la rue!
La vie est tellement monotone!

B 1, *bourru.*

Mais non, mais non, mais non, mais non!

B 2

Mais non, mais non, mais non, mais non!

B 1 et B 2, *ensemble.*

Mais non, mais non...

Ils continuent en sourdine à dire : « Mais non, mais non », tant que dure le récitatif suivant.

C 2, *se levant.*

Les jeunes filles sont romantiques
Je l'étais moi-même autrefois
J'aurais voulu je ne sais quoi

B 1 et B 2 s'arrêtent.

C 1

Mais oui, mais oui, mais oui, mais oui.

C 1 et C 2, *ensemble.*

Mais oui, mais oui, mais oui, mais oui!

B 1 et B 2, *reprenant ensemble.*

Mais non, mais non, mais non, mais non!

C 1 et C 2, *ensemble.*

Mais oui, mais oui, mais oui, mais oui!

B 1 et B 2, *ensemble.*

Mais non, mais non, mais non, mais non!

B 1, *se levant.*

La vie est très bien comme elle est
Il faut savoir se contenter
De ce qu'on a, sans rien chercher
Dans les rêveries inutiles

Il s'assied.

C 1

Au fond Monsieur au fond
Vous avez tout à fait raison
Il faut savoir bien vivre

C 2, *pathétique.*

A la condition
Que l'on ait « de quoi » vivre!

B 1

Moi j'ai toujours vécu

B 2

Et moi je vis toujours

C 1

C'est là l'essentiel

C 2

La santé avant tout

T, *très sentimental.*

Avec un peu d'amour!

T et S, *crescendo.*

Avec un peu d'amour
Avec un peu, beaucoup d'amour!

B 1 et B 2

La santé avant tout! La santé avant tout!

TOUS ENSEMBLE, *forte.*

La santé avant tout! La santé avant tout! La santé avant tout!

Un silence.

LE SPEAKER, *se relevant et venant devant le micro.*

Andante sostenuto!

Il va se rasseoir.

T

Et pourtant, croyez-moi, c'est l'*Esprit* qui fait tout!

B 1 et B 2, *restrictifs.*

Presque tout! Presque tout!
Presque tout! Presque tout!

C 1

Où est-il?

C 2

Où est-il?

S

Sa demeure est en nous

C 1, *mystérieusement.*

Moi Monsieur, moi Madame
J'irai plus loin que vous
Croyez-moi, croyez-moi, les *Esprits* sont partout!

C 2

Où sont-ils?

S

Où sont-ils?

C 1

Ils sont autour de nous
Ils se glissent partout

LES SIX CHORISTES ENSEMBLE

Hou, hou, hou, hou, hou, hou!
Hou, hou, hou, hou, hou, hou!

Ce « hou » d'épouvante est plutôt murmuré, mais en crescendo, modulation montante puis descendante et d'une durée égale à celle des vers précédents.

S

Sont-ils méchants Madame?
Pour moi, je ne puis croire
A la férocité de nos pauvres aïeux

C 1

Lorsqu'ils sont malheureux
Et qu'ils errent la nuit
Dans leur ancien logis,
Certains, dit-on, sont maléfiques
Et féroces comme des loups

LES SIX ENSEMBLE

Hou, hou, hou, hou hou hou hou hou hou hou!

Comme plus haut.

C 1

Certains au contraire sont doux
On les prendrait sur les genoux
Car ils aiment le soir revenir près de nous

C 2, *se levant et commençant un récitatif.*

J'avais une voisine
Dont le frère était fou...

B 1 et B 2, *ensemble.*

Dont le frère était fou,
Dont le frère était fou...

C 2

Et comme il était fou
Il voyait mieux que nous...

B 1 et B 2

Il voyait mieux que nous,
Il voyait mieux que nous...

C 2

Eh bien...

B 1

Eh bien?

B 2

Eh bien?

C 1

Eh bien?

C 2

Eh bien, souvent dans la cuisine,
Les esprits, par espièglerie
Venaient lui chiper
Jambons et pâtés

B 1, *incrédule et goguenard.*

Et les légumes?

C 2

Pas les légumes!

B 1

Vous le voyez : c'était le chat

B 2

C'était le chat, c'était le chat

B 1 et B 2

C'était le chat qui venait le voler!

C 2, *indigné.*

J'ai dit qu'il était fou
Mais pas assez pourtant
Pour confondre un matou
Avec un revenant!

C 1

Et moi Monsieur dans ma famille
On sait qu'un revenant
Il n'y a pas longtemps
Venait nous voler de l'argent

S

Quoi, de l'argent?

C 1 et C 2, *ensemble.*

Oui, de l'argent, oui de l'argent, oui de l'argent!

B 1, *goguenard.*

En métal?

B 2, *même ton.*

Ou bien en billets?

B 1, *bonhomme.*

Voyons Madame réfléchissez!
Que voulez-vous qu'un esprit souterrain...

B 2

...ou même aérien

B 1

...fasse d'une monnaie
Qui ne vaut déjà rien!

S

On a peut-être « là-bas »
besoin d'une monnaie d'échange :
Les esprits ne sont pas des anges...

C 1

Et les hommes que sont-ils donc?

C 2

Ah les hommes, n'en parlons pas!

S

N'en parlons pas!

C 1

N'en parlons pas!

C 2

N'en parlons pas!

B 1

Moi vos esprits, je n'y crois pas!

B 2, *affirmatif, accelerando.*

Et moi non plus, je n'y crois pas!
Ce qui existe est ici-bas
entre nos mains et sous nos pas,
cela ressemble à vous et moi
cela s'entend, cela se voit!

B 1, *même jeu.*

Ça a du volume et du poids
ça se boit ou bien ça se mange
ça se mange ou bien ça se boit!

T, *se levant, avec feu.*

Ou bien ça se prend dans les bras!

S, *hardie.*

Et ça s'embrasse au fond des bois!

LES SIX ENSEMBLE

oh oh oh oh oh oh
oh oh oh oh oh oh

Crescendo et descrescendo comme plus haut.

B 1

Oh, oh, nos jeunes gens
sont bien entreprenants

B 1

Parlons bas, parlons bas,

B 2

Parlons bas

B 1

Parlons bas

B 1, B 2, C 1 et C 2, *ensemble.*

Parlons bas! Parlons bas!
Parlons bas! Parlons bas!

C 1

Profitons du moment

C 2

Profitons du moment

C 1

Et de leurs sentiments
pour annoncer la noce...

C 2

Avec un bon repas

B 1

Avec un bon repas, avec un bon repas!

B 1 et B 2

Avec un bon repas, avec un bon repas!

LES SIX ENSEMBLE, *très bas.*

Avec un bon repas, avec un bon repas!
Avec un bon repas, avec un bon repas!

Decrescendo.

Un silence.

LE SPEAKER, *se relevant et revenant au micro.*

Scherzo vivace!

Il retourne s'asseoir.

B 1 et B 2, *répétant, sur un rythme très marqué, douze fois la même syllabe.*

J'aim', j'aim', j'aim', j'aim', j'aim', j'aim',
J'aim', j'aim', j'aim', j'aim', j'aim', j'aim',

C 1

Les fruits

C 2

Les fleurs

B 1

Les frit's

B 2

Le vin

S

Les glac's

T

Les grogs

B 1 et B 2, *même jeu.*

J'aim', j'aim', j'aim', j'aim',
J'aim', j'aim', j'aim', j'aim',
J'aim', j'aim', j'aim', j'aim',

T

Les grogs

S

Les glac's

B 2

Le vin

B 1

Les frit's

C 2

Les flans

C 1

La crème

C 1, *se levant pour dire sa partie et s'asseyant aussitôt après.*

Qu'il soit froid ou bien qu'il soit chaud
J'aime un perdreau sur canapé

C 2, *même jeu.*

Un rôti sur un artichaut
Une cervelle un velouté

B 1, *même jeu.*

Les pommes de terre au gratin

B 2, *même jeu.*

Un steak au poivre, un coq au vin

T

Un chateaubriand, mais à point

S, *poétique.*

Et deux ou trois éclairs au loin

B 1

Comment les cueillez-vous?

B 2

Comment les cueillez-vous?

T

Comment les cueillez-vous?

S

Je les prends comme ils sont

C 1

Je les prends comme il faut

C 2

Je les coupe en morceaux

B 1

Comment les faites-vous?

B 2

Comment les faites-vous?

T

Comment les faites-vous?

S

Je les hache très fin

C 1

Je les cuis dans leur bain

C 2

Je les fais au gratin

B 1 et B 2, *très martelé.*

C'est bien, c'est bien, c'est bien, c'est bien!

C 1

Au four, au gril

C 2

Au sucre, au sel

Accelerando.

S

Avec du thym

B 1

Dans la farine

B 2

Les langoustines

T

Au marasquin

Accelerando.

C 1

Les saucissons
Les potirons

C 2

Les haricots
Les escargots

S

Les côtelettes
Les tartelettes

B 1 et B 2, *ensemble.*

C'est bien! c'est bien!

C 1

Je les écras'
Je les farcis
Je les empote

S

Je les découpe
Je les saisis
Je les dorlote

B 1

Je les abouche
Je les débouche
Et je les gobe

B 2

Je les étends
Je les pourfends
Je les englobe

S, *mélodieusement.*

Et je les sers flambés au jeune homme que j'aime!

B 1

A la femme que j'aime!

C 1, *mélancolique.*

Au garçon que j'aimais!...

T, *passionné.*

A la fille que j'aime!

Un temps.

B 1 et B 2, *ensemble.*

J'aim', j'aim', j'aim', j'aim',
J'aim', j'aim', j'aim', j'aim',
J'aim', j'aim', j'aim', j'aim',

C 1

Les fruits

C 2

Les flans

B 1

Les frit's

B 2

Le vin

S

Les glac's

T

Les choux

B 1 et B 2

J'aim', j'aim', j'aim', j'aim',
J'aim', j'aim', j'aim', j'aim',
J'aim', j'aim', j'aim', j'aim',

T

Le chaud

S

Le froid

B 2

Le sucr'

B 1

Le sel

TOUS ENSEMBLE, *effets ad libitum; crescendo et decrescendo, parodiant certaines conclusions interminables de la musique classique.*

Et tout
Et tout

et tout et tout et tout et tout et tout et tout
et tout et tout et tout et tout et tout et tout

Un temps. Après avoir salué le public, le Chef d'orchestre et les Choristes s'en vont sur la pointe des pieds.

Rideau.

NOTE

QUI EST LA ?	Créé à Anvers, le 20 mai 1949, par la jeune troupe du « Théâtre du Foyer ». René Guiette, qui avait peint les décors et les costumes, assurait la direction de l'ensemble. André Souris avait composé la musique.
LA POLITESSE INUTILE	Créé à Bruxelles, en 1950, par Ari et Youri Demeure.
LE MEUBLE	Créé à Bienne, le 14 septembre 1954, par la Compagnie Jean Ber.
LA SERRURE	Créé à Paris, au théâtre de la Huchette, en juin 1955, par la Compagnie Jacques Poliéri, avec *Qui est là? La Politesse inutile, La Sonate et les trois Messieurs, Le Guichet* et *La Société Apollon*. La musique était d'Henri Sauguet.
LE GUICHET	Voir *La Serrure*.
FAUST ET YORICK	Créé à Paris, en octobre 1951, par la Compagnie Michel de Ré (sous le titre *Mi-figue, mi-raisin*), avec *Il y avait foule au manoir, Un geste pour un autre* et *Conversation-sinfonietta*.
LA SONATE ET LES TROIS MESSIEURS	Voir *La Serrure*.
LA SOCIÉTÉ APOLLON	Voir *La Serrure*.
OSWALD ET ZÉNAÏDE	Créé à Paris, en avril 1951, dans un spectacle Michel de Ré intitulé *Treize pièces à louer*, avec *Ce que parler veut dire*.
CE QUE PARLER VEUT DIRE	Voir *Oswald et Zénaïde*.
IL Y AVAIT FOULE AU MANOIR	Voir *Faust et Yorick*.
EUX SEULS LE SAVENT	Créé à Paris, en novembre 1952, par la Compagnie Michel de Ré, dans un spectacle intitulé *Folie douce*.
UN MOT POUR UN AUTRE	Créé à Paris, en février 1950, au théâtre Agnès-Capri.
UN GESTE POUR UN AUTRE	Voir *Faust et Yorick*.
CONVERSATION-SINFONIETTA	Voir *Faust et Yorick*.

Qui est là?	13
La Politesse inutile.	21
Le Sacre de la nuit.	29
Le Meuble.	37
La Serrure.	45
Le Guichet.	63
Monsieur Moi, Dialogue avec un brillant partenaire.	89
Faust et Yorick, Apologue.	99
La Sonate et les trois Messieurs ou *Comment parler musique.*	109
La Société Apollon ou *Comment parler des arts.*	129
Oswald et Zénaïde ou *Les Apartés.*	149
Ce que parler veut dire ou *Le Patois des familles.*	159
Il y avait foule au manoir ou *Les Monologues.*	177
Eux seuls le savent.	191
Un mot pour un autre.	207
Un geste pour un autre.	219
Conversation-sinfonietta.	235

ŒUVRES DE JEAN TARDIEU

nrf

Poésie

ACCENTS.

LE TÉMOIN INVISIBLE.

JOURS PÉTRIFIÉS.

MONSIEUR MONSIEUR.

UNE VOIX SANS PERSONNE.

CHOIX DE POÈMES.

HISTOIRES OBSCURES.

FORMERIES.

COMME CECI COMME CELA.

Poésie/Gallimard

LE FLEUVE CACHÉ.

LA PART DE L'OMBRE.

Prose

FIGURES.

UN MOT POUR UN AUTRE.

LA PREMIÈRE PERSONNE DU SINGULIER.

PAGES D'ÉCRITURE.

LES PORTES DE TOILE.

LE PROFESSEUR FRŒPPEL.

Théâtre

POÈMES A JOUER *(Théâtre II).*

UNE SOIRÉE EN PROVENCE OU LA MORT ET LA VIE *(Théâtre III).*

Éditions illustrées

JOURS PÉTRIFIÉS, avec six pointes sèches de Roger Vieillard.

L'ESPACE ET LA FLÛTE *(poèmes)*, variations sur douze dessins de Pablo Picasso.

CONVERSATION-SINFONIETTA, essai d'orchestration typographique de Massin, coll. « La lettre et l'esprit ».

Livre pour enfants

IL ÉTAIT UNE FOIS, DEUX FOIS, TROIS FOIS... OU LA TABLE DE MULTIPLICATION MISE EN VERS. Illustrations d'Élie Lascaux.

Traductions

GOETHE : *Iphigénie en Tauride. — Pandora* (Théâtre de Goethe, *Bibliothèque de la Pléiade*).

HÖLDERLIN : *L'archipel* (Deux fragments dans Accents).

Chez d'autres éditeurs

Le fleuve caché (Schiffrin). *Epuisé.*

Poèmes (Le Seuil). *Épuisé.*

Les dieux étouffés (Seghers). *Épuisé.*

Bazaine, Estève, Lapicque, en collaboration avec André Frénaud et Jean Lescure (Carré).

Le démon de l'irréalité (Ides et Calendes). *Épuisé.*

Charles d'Orléans (L.U.F.). *Épuisé.*

Le farouche à quatre feuilles, en collaboration avec André Breton, Lise Deharme et Julien Gracq (Grasset).

De la peinture abstraite (Mermod).

Jacques Villon (Carré).

Hans Hartung (Hazan).

Hollande. Textes pour des aquarelles de Jean Bazaine (Maeght).

C'est à dire. Une phrase inédite. Avec huit aquarelles de Fernand Dubuis (Éd. G.R.).

Déserts plissés. Texte accompagnant 24 frottages de Max Ernst (Bolliger).

Obscurité du jour. Coll. « Les Sentiers de la création » (Skira).

Un monde ignoré. Textes pour l'album de photographies de Hans Hartung (Skira).

Le parquet se soulève. Poèmes accompagnant six compositions de Max Ernst (Brunidor-Apeïros).

L'ombre la branche. Poème accompagné de lithographies de Jean Bazaine (Maeght).

Des idées et des ombres. Texte accompagné d'estampes de Pol Bury (R.L.D.).

Un lot de joyeuses affiches. Illustrations de Max Pappart (R.L.D.).

Composé et achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 3 juin 1983.
Dépôt légal : juin 1983.
1er dépôt légal : juin 1955.
Numéro d'imprimeur : 20892.

ISBN 2-07-026198-0/Imprimé en France

31912